

Instytut Kultury Regionalnej i Badań Literackich
im. Franciszka Karpińskiego. Stowarzyszenie

Inskrypcje. Półrocznik

Czasopismo naukowe
poświęcone literaturze i kulturze

R. III, 2015, z. 2 (5)

CBN
Centrum Badań Naukowych
IKRiBL

WYDAWNICTWO
IKR[i]BL

SIEDLCE 2015

Kolegium redakcyjne:

Manfred Richter (Niemcy), Ioana Ungureanu (Francja), František Všetická (Czechy), Julia Wisznicka (Ukraina), Andrzej Borkowski (*redaktor naczelny*), Luiza Karaban (*zastępca redaktora naczelnego*), Łukasz Wawryniuk (*redaktor techniczny I*), Maria Długolecka-Pietrzak (*redaktor techniczny II*), Anna Benicka, Ewa Borkowska, Marek Jastrzębski, Paulina Karpuk, Dawid Karpuk, Urszula Markiewicz, Helena Sobol, Dominika Spietelun, Irena Żukowska

Współpraca:

Marta Celińska, Anna Dyrdowska, Karolina Kluczek, Anna Kopówka,
Eliza Kot, Barbara Krot, Monika Małczuk, Kamil Ułasiuk

Recenzenci:

dr hab. Roman Mnich, prof. UPH
dr Adriana Pogoda-Kołodziejak

Korekta:

Zespół

Na okładce:

Fragmenty podobizn
Grzegorza z Sanoka, Jana Amosa Komeńskiego, Janusza Korczaka

Redakcja techniczna, skład i łamanie:

Maria Długolecka-Pietrzak

Wydawca:

Instytut Kultury Regionalnej i Badań Literackich
im. Franciszka Karpińskiego.

Stowarzyszenie

CBN

Centrum Badań Naukowych

IKRiBL

e-mail: ikribl@wp.pl

ISSN: 2300-3243

© Copyright by IKRiBL

Druk:

ELPIL

Spis treści

Od redakcji.....	5
-------------------------	----------

I. ROZPRAWY I SZKICE

Ioana Ungureanu: <i>Comenius. Naissance d'un mythe pédagogique en France aux XVII^e et XVIII^e siècles.....</i>	9
Manfred Richter: <i>Johann Amos Comenius (1592-1670) – ein Gelehrter Nebenan in Leszno</i>	25
Gleb Netchvolodov: <i>On visual minus – device</i>	51
Anna Benicka: <i>Saura i filmowe studium dziecka</i>	73
Maria Długolecka-Pietrzak: <i>Myśl Janusza Korczaka a współczesne dziecko. Wokół książki Katarzyny Zimmerer „Zwyczajny dzień”</i>	91

II. RECENZJE I SPRAWOZDANIA

Andrzej Borkowski: <i>Spotkania Dunajowskie / Дунаївські Зустрічі / Meetings in Dunayiv. Дунаїв – Dunajów – Dunayiv 2015</i>	103
Łukasz A. Wawryniuk: <i>Дунаївські зустрічі – 2014, Spotkania Dunajowskie – 2014, Meeting in Dunayiv – 2014, Red. ks. Józef Kuc. Dunajów 2015</i>	109
Andrzej Borkowski: <i>Wojciech Ossoliński: Żywny żywioł / Žirný živel. Překlad / Tłumaczenie František Všeticka. Olomouc / Prudnik 2014</i>	113

III. TWÓRCZOŚĆ

Dawid Karpuk: <i>Wiersze</i>	119
Danuta Kobyłecka: <i>Wiersze</i>	121
<i>Listy do redakcji</i>	125

Od redakcji

Prezentujemy czytelnikom zeszyt, który odznacza się wielością podejmowanych zagadnień. Pośród nich szczególnie istotna wydaje się kwestia kulturotwórczej roli tradycji oraz wychowawczej roli literatury i sztuki. Rozważania badawcze koncentrują się wokół ważnych postaci kultury europejskiej, takich jak Jan Amos Komeński czy Janusz Korczak. Poza tym uwaga badaczy skupia się na problemach interpretacyjnych dzieł ikonicznych (obraz, fotografia, film).

W zeszycie przypominano również o wartościowych inicjatywach naukowo-kulturalnych, jak np. Spotkania Dunajowskie, kreślące nowe horyzonty dialogu międzykulturowego.

Siedlce, w grudniu 2015

I.

Rozprawy i szkice

Ioana Ungureanu¹
(*Francja*)

Comenius. Naissance d'un mythe pédagogique en France aux XVII^e et XVIII^e siècles

Résumé:

Présente en France avant le XVIII^e siècle, l'œuvre de Comenius était lue dans les milieux lettrés. Reconnu principalement pour sa méthode d'apprentissage du latin développée dans la *Janua Linguarum* et l'*Orbis Sensualium Pictus*, le Tchèque était connu aussi par les ouvrages qui lui ont assuré la notoriété. Respecté initialement pour ses vues et ses idées modérées, Comenius perdit ce crédit lorsqu'il décida de publier les *Révélations*² où il expose des visions apocalyptiques selon lesquelles il était urgent de réformer le monde. Certains hommes de science ont délibérément choisi d'ignorer Comenius et son œuvre, d'autres ont continué à parler de lui en mettant l'accent sur la partie qui les intéressait. Très peu d'auteurs en revanche ont abordé à la fois l'aspect philosophique et la didactique coménienne, car les sujets apparaissaient contradictoires. Le plus souvent ils se sont orientés en fonction de leurs études, de leurs croyances ou de leurs appartenances institutionnelles.

Mots Clefs: Réception, XVII^e siècle, XVIII^e siècle, mythe, Comenius

Abstract:

Comenius' works were read in French literary circles before the eighteenth century. Known primarily for its learning method developed for Latin *Janua Linguarum* and *Orbis Pictus Sensualium*, Comenius was known by the books that ensured his reputation as an educator. Initially respected for his moderate views and ideas, Comenius lost credit when he decided to publish the *Revelations* where he exhibited apocalyptic visions. Some scientists deliberately chose to ignore Comenius and his works, others chose to continue talking about him. Only a few authors decided to talk about both, philosophical and didactical works.

Keywords: reception, 17th century, 18th century, myth, Comenius

1657. Aux sources du mythe. Un choix controversé

L'origine historique de la méfiance envers Comenius et son œuvre se trouve dans l'incendie de Leszno. Après plus de 7 ans d'hésitations³, en 1657, Comenius a trouvé le manuscrit des *Révélations* intact

¹ Docteur en histoire de l'éducation, chercheur associée au laboratoire Centre Amiénois de Recherche en Education et Formation, CAREF – EA 4697, Université de Picardie Jules Verne, France

² Kotterus, Poniatowska Kristina, Drabicius Nicolaus: *Historia revelationum Christophori Kotteri, Christinae Ponistoviae, Nicolai Drabicii*. [auctore J.A. Comenio], S. l: s.n. 1659.

³ Gardant longtemps le manuscrit chez lui, Comenius prit conseil de tous ses amis quant à la publication des révélations. Il a été toujours fortement déconseillé de le

dans les cendres de l'incendie ; il a vu un signe divin et prit la décision de publier le recueil de révélations sous le titre *Lux in tenebris*. Cette publication a suscité des attaques virulentes contre Comenius de la part de tous, amis ou ennemis. Le premier à réagir a été Arnoldus⁴ qui, dans la préface d'*Atheismus socinianus* (1659), reproche à son ancien professeur les fausses prophéties de *Lux in tenebris*. Le deuxième à répondre publiquement a été un admirateur de Comenius, Maresius, théologien français très connu au XVII^e siècle. Par l'intermède de son élève André Forrestier, il réfuta les thèses millénaristes coméniennes. Un scandale intellectuel était né.

Jusqu'à la mort de Comenius, l'attention du public a été davantage attirée par ce scandale que par son œuvre de grammairien. Toutefois la mémoire de ses avancées pédagogiques a été perpétuée par les éditions successives et les traductions qui se multipliaient. Les grammairiens utilisaient toujours sa *Janua* et son *Orbis* pour rédiger des méthodes d'apprentissage des langues, comme l'ont fait les solitaires de Port-Royal. En dépit de cette reconnaissance, dans le monde scientifique du XVII^e siècle dominé par les théologiens, son nom demeurait entaché par le scandale lié au millénarisme. Auparavant admiré et sollicité pour réformer les écoles de divers pays, en publiant les révélations et les prophéties, Comenius a fait un choix qui l'a positionné à la marge du monde intellectuel. Ce qui pouvait être toléré pour une personne issue du peuple, non instruite, ne pouvait pas être accepté de la part de Comenius. Ses amis comme ses ennemis ne lui ont pas pardonné ce qu'ils considéraient comme une faute.

Comenius et son œuvre dans les dictionnaires français du XVIII^e siècle

En France au XVIII^e siècle nombre d'articles ont été écrits sur Comenius et son œuvre. Dans ce corpus constitué en grande partie d'articles des dictionnaires se distinguent des articles biographiques, des articles traitant des diverses doctrines théologiques ou philosophiques comme le millénarisme ou la doctrine mosaïque. La diffusion de ces articles était grandissante car, suite à une demande constante et de plus en plus forte de la part de leur public, les dictionnaires se multipliaient. Le format des articles imposait une présentation sommaire des sujets, donc les auteurs étaient contraints de présenter un

faire, et même la visionnaire Poniatowska reniait le fait d'avoir eu de vraies révélations. (Caravolas *dans* Comenius, 2010, pp. 11-15).

⁴ Nicolas Arnold (1618-1680), théologien protestant allemand né à Lisa, professeur de théologie à Franecker. Étudiant de Comenius jusqu'en 1635, il a été connu notamment pour ses écrits polémiques.

aspect, une synthèse de la problématique traitée. Cela a conduit à une simplification de la présentation de Comenius et de son œuvre, conjointement à la réduction des articles en simples points de vue, souvent repris au fil du temps.

Parmi les introducteurs de l'œuvre coménienne dans les dictionnaires, certains auteurs (Bayle⁵, Moreri⁶ ou Ladvocat⁷) étaient perçus comme des autorités scientifiques et ont connu une résonance particulière dans les ouvrages ultérieurs. Ayant été les premiers à avoir conçu des dictionnaires ou des encyclopédies, leurs affirmations ont été reprises sans jugement critique préalable. L'explication de ces reprises vient d'une part de la renommée et de la reconnaissance du travail d'érudition effectué par ces auteurs, d'autre part, de la conjoncture historique spécifique pendant laquelle ces dictionnaires se développent.

1697. Comenius: le théologien réputé, mais fanatique. Pierre Bayle

En réaction au *Dictionnaire*⁸ de Moréri, Bayle veut compléter certaines lacunes et rédige dès 1696 son dictionnaire⁹. En plus des ajouts, Pierre Bayle voulait apporter une nouvelle manière, plus complète, d'examiner les sujets. Il conçoit des articles imbriqués les uns dans les autres à l'aide de renvois. Lorsqu'il analyse la vie de Comenius, il applique la même règle. L'article est complété par d'autres informations dans les articles *Drabicius*, *Kotterus* et *Raymond de Sebonde*. À l'aide de renvois et de notes en hache¹⁰, les querelles soulevées par la doctrine théologique et philosophique coménienne sont soulignées.

L'importance accordée à l'article *Comenius* est notable; la vie et l'œuvre du pédagogue y sont approfondies¹¹. Pour Pierre Bayle,

⁵ Pierre Bayle (1647-1706) philosophe et écrivain français. Fils d'un pasteur protestant, il apprend le grec et le latin et commence ses études à l'Académie protestante de Puylaurens. En 1669 il rentre au collège des jésuites de Toulouse et se convertit au catholicisme, mais deux ans après abjure et revient au protestantisme.

⁶ Louis Moreri (1643-1680) érudit français qui étudie la rhétorique chez les jésuites d'Aix-en-Provence. Il étudie la théologie et est ordonné prêtre à Lyon.

⁷ Jean-Baptiste Ladvocat (1709-1765) homme des lettres, hébraïste. Professeur de théologie à la Sorbonne en 1740, écrit son *Dictionnaire géographique portatif* qui a inspiré par sa forme d'autres dictionnaires ultérieurs.

⁸ L. Moréri: *Le grand dictionnaire historique ou le Mélange curieux de l'histoire sacrée et profane*. Lyon, NI, 1674.

⁹ P. Bayle: *Dictionnaire historique et critique*. SL: NI, 1697.

¹⁰ Les notes en bas de page étaient complétées par des notes en marge de page.

¹¹ Par exemple pour ce même sujet Ladvocat accorde une demi-colonne, tandis que Pierre Bayle lui accorde 7 pages entières.

Comenius était sans doute un grand grammairien de son siècle. Il lui reconnaît le mérite d'avoir travaillé sur une nouvelle méthode d'apprentissage du latin, évoquant la *Janua* qui lui «acquit une merveilleuse réputation» (Bayle, 1697, p. 882). Les voyages entrepris en vue de réformer les écoles en Suède, en Angleterre, en Pologne, en Hongrie et en Transylvanie sont largement décrits. Une seule expression assez péjorative est utilisée pour montrer le difficile chemin de création que le pédagogue avait choisi: «la réformation des écoles ne fut pas son principal entêtement» (Bayle, 1715, p. 884). Dans un style assez aride, il décrit les nombreuses veilles de Comenius pour parfaire son œuvre et les efforts financiers de ses mécènes. «Il y fit imprimer l'an 1657 aux dépens de son principal Mécène, les différentes parties de sa nouvelle méthode d'enseigner [...] qui coûta beaucoup de veilles à son auteur, et beaucoup d'argent à d'autres» (Bayle, 1697, p. 883).

Dans le même style, il a présenté les idées millénaristes de Comenius, accompagnées par des réflexions sur ces idées et ainsi que sur celles de ses détracteurs, dont Maresius.

Malgré les reproches de Jean Antoine Caravolas¹² et Marcelle Denis¹³ quant à l'interprétation de l'œuvre et de la vie de Comenius par Bayle, il faut reconnaître que cet auteur est le premier à avoir rédigé, en France, une notice complète et raisonnée de la vie du pédagogue. Son article aborde d'une manière complète, dynamique et assez neutre un sujet qui se révèle complexe. Ses vues ont influencé les articles suivants. Cependant nous n'avons pas trouvé dans les articles des autres dictionnaires la même manière d'aborder ce sujet. A contrario du *Dictionnaire* de Bayle, leur approche était beaucoup plus simpliste.

Les reprises successives et partielles de la vision de Bayle ont tout de même assuré l'existence de la mémoire de Comenius en France. Quant à l'image partielle que ce même texte a induite dans les reprises et les interprétations ultérieures, plusieurs éléments sont à prendre en compte. Premièrement, Pierre Bayle rédige des notices bibliographiques pour plusieurs auteurs qu'il a lui-même découverts. Ainsi il s'est imposé comme un érudit connaissant en profondeur le milieu scientifique et littéraire de l'époque. Avec cette notoriété, ses écrits, même partiels, n'ont pas été contestés, mais plutôt repris en l'état, voire simplifiés ou tronqués.

¹² J. A. Caravolas: *Histoire de la didactique des langues au siècle des Lumières*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2000.

¹³ M. Denis: *Un certain Comenius*. Publisud, Paris 1992.

1747. Quand le contexte de création déteint sur le sujet. Jean-Baptiste Ladvocat

Reconnu comme le premier dictionnaire portatif, le *Dictionnaire historique*¹⁴ de l'abbé Ladvocat, hébraïste reconnu de la Sorbonne, a été écrit en polygraphe sans respecter certaines normes scientifiques. La première édition de ce *Dictionnaire* date de 1747. Sa parution fut un succès, car le format choisi, in-8°, le rendait aussi maniable qu'un manuel. C'était d'ailleurs l'intention de l'abbé de concevoir un ouvrage à destination des jeunes gens, facile à lire et à comprendre, en évitant toute lourdeur scientifique au niveau de la forme et du contenu. Le contexte de création de cet ouvrage était particulier : conçu pendant les vacances, en dilettante, le professeur lui-même était conscient des erreurs et des approximations qui pouvaient s'y trouver. Ce contexte de création a influencé la manière d'aborder les sujets, mais le style d'écriture léger, voire superficiel des premières éditions a été revu par la suite, sans que le contenu soit révisé.

Si dans la dernière édition de 1777 la présentation de Comenius et de sa vie se rapprochait de la présentation faite par Bayle, dans la première édition de 1747 Ladvocat donne une vision plus détachée de la réalité historique. Il y présentait la méthode de Comenius, comme le «dessein» pour «réformer tous les collèges», suivie des propositions pour une nouvelle méthode d'enseigner la jeunesse. Il ajouta quelques lignes plus loin que «la *Nouvelle Méthode* [...] était un...» ouvrage singulier dont les idées sont impraticables» (Ladvocat, 1760, p. 332). Malgré le fait que cet ouvrage ait été écrit en dilettante, la renommée de Jean-Baptiste Ladvocat dans l'enseignement de l'hébreu a fait foi, et ses paroles ont été reprises telles quelles par les auteurs d'autres dictionnaires.

En 1765, le *Dictionnaire*¹⁵ de Louis-Mayeul Chaudon¹⁶, biographe français, complétait le *Dictionnaire* de Ladvocat, donnait une notice assez complète sur la bibliographie des œuvres didactiques coméniennes. Il analyse les diverses éditions de la *Janua Linguarum*, offre un tableau des autres travaux qu'il a répertoriés. En fin d'article, il

¹⁴ Ladvocat. *Dictionnaire historique-portatif. Ouvrage utile pour l'intelligence de l'histoire ancienne et moderne, et pour la connaissance des écrits et des actions des grands hommes et des personnes illustres. Nouvelle édition corrigée et augmentée.* Paris, 1760.

¹⁵ L. M. Chaudon: *Dictionnaire historique critique et bibliographique contenant les vies des hommes illustres, célèbres ou fameux de tous les pays et de tous les siècles.* Paris, 1765.

¹⁶ Louis-Mayeul Chaudon (1737-1817) biographe, historien français attaché à l'étude de la chronologie. Désirant compléter le *Dictionnaire* de Ladvocat, son *Dictionnaire* a été rapidement copié et imité en France et en Europe.

laisse entendre à ses lecteurs que l'œuvre de Comenius est beaucoup plus vaste que ce qu'il en a montré.

1751. La prééminence de la vérité scientifique. Jacques André Naigeon et Denis Diderot

Dans *l'Encyclopédie de 1791*¹⁷, pour la partie philosophique, Jacques André Naigeon¹⁸ reprend l'article *Mosaïque* écrit par Denis Diderot dans *l'Encyclopédie de 1751*¹⁹. Conjointement au sujet, il aborde la présentation de la vie de Comenius en partant du postulat qu'au XVI^e siècle le monde cherchait à comprendre les phénomènes en «ramenant tout à la révélation». Positiviste par excellence, cette approche prend en compte le contexte scientifique de la vie de Comenius et relativise les prises de position philosophiques et théologiques de celui-ci en introduisant une scission dans ces conceptions. «Il aurait pu demeurer tranquille; mais il se mit à faire le prophète» (Naigeon et Diderot, 1791, p. 336). Avec cette affirmation, Denis Diderot introduit l'idée qu'il existe une partie de la pensée coménienne riche en idées et exploitable par les philosophes, et une seconde centrée sur les révélations. Du fait que l'objectif des *Encyclopédies* était d'étudier les connaissances humaines, cette seconde partie de l'œuvre coménienne sortant du cadre cartésien et matérialiste,²⁰ ne présentait aucun intérêt pour l'étude. Dans tout l'article, cette dichotomie caractérise la pensée et les actes de Comenius: «ce fut un des plus ardents défenseurs de la mauvaise physique de Moïse [...] Cependant il n'était pas l'ennemi de la liberté de penser» (*Idem*). Sans adhérer aux idées, Diderot reste toutefois respectueux des idées religieuses présentées.

Dans *l'Encyclopédie de 1791*, à la fin de l'article, Naigeon, disciple de Diderot, offre une clé de compréhension pour cette attitude. La pensée religieuse était selon eux «le produit plus ou moins bizarre de l'imagination, de l'enthousiasme et de la terreur» (*Ibidem*, p. 339).

¹⁷ *Société de gens lettrés, de savants et d'artistes. Encyclopédie méthodique ou par ordre de matières, précédée d'un Vocabulaire universel, servant de table pour tout ouvrage. Philosophie ancienne et moderne par le citoyen Naigeon.* Vol. 3. Paris: H. Agasse, 1791.

¹⁸ Jacques André Naigeon (1738-1810), homme des lettres et philosophe français, disciple et admirateur de Diderot, dans *l'Encyclopédie Méthodique* il a été en charge de coordonner la partie traitant de la philosophie ancienne et moderne. Il a eu à cœur d'œuvrer pour le matérialisme, l'athéisme et le fatalisme.

¹⁹ D. Diderot, J. le Rond D'Alembert: *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences des arts et des métiers, par une société de gens des lettres.* Briasson, David, Le Breton, Durand, Paris 1751.

²⁰ Selon les encyclopédistes la matière constituait le principe de toute chose et même de la pensée.

Très éloignée de ce que représentait pour les encyclopédistes la philosophie, toute pensée religieuse, dont celle de Comenius, contenait en elle-même les racines mensongères de l'imagination entretenue par les croyances religieuses marquant l'appartenance à un monde sans lumières. En bonne logique cartésienne, les faits, les éléments et les choses tangibles étaient tenus comme l'essence de la vérité, par conséquent les écrits théologiques n'étaient pas pris en compte.

1759. Simplification de la présentation et reconnaissance internationale de Comenius. Louis Moréri

Écrite avant le dictionnaire de Bayle, la première édition du *Dictionnaire de Moreri*, datant de 1683 et rédigée par Louis Moréri²¹ lui-même, ne contenait pas d'article *Comenius*. De plus, ce *Dictionnaire* traitait de manière linéaire les sujets, il n'y avait pas de renvois ni de notes de bas de page, ou en hache. Cependant ce dictionnaire a le mérite d'avoir ouvert en France la lignée des dictionnaires écrits en langue vernaculaire.

L'article sur Comenius apparaissait dans l'édition de 1759²², après que le sujet eut été traité par Pierre Bayle. Les continuateurs de l'ouvrage de Moréri se sont même largement laissés inspirer par ce dernier, car des phrases entières en sont reprises. Par exemple l'expression «la réformation des écoles ne fut pas son principal entêtement» est identique dans les deux dictionnaires. D'autres phrases, contenant des informations incomplètes sans les annotations de Bayle, étaient traitées de la même manière. Cependant, dans le *Nouveau Dictionnaire de Moréri*, le lecteur apprenait pour la première fois que la *Janua Linguarum* de Comenius a été traduite «non seulement en douze langues européennes, mais aussi en arabe, en turc, en persan et en mongol» (Moréri, 1759, p. 859).

Bien que ce fut très marginal, l'information sur Comenius s'enrichissait. Son rôle d'initiateur d'une nouvelle méthode d'apprentissage était désormais reconnu et repris tel quel, sans des recherches plus approfondies, car l'objectif de ce type d'ouvrage ne l'imposait pas. Dans la simplification par résumé, opérée dans le *Dictionnaire* de Moréri, les auteurs respectent la vérité historique des faits connus à l'époque. L'exemple de ce *Dictionnaire* appuie l'hypothèse selon la-

²¹ Prêtre à Lyon, il voulait donner un répertoire de l'histoire sacrée et profane accessible à un grand nombre de lecteurs, donc à côté de certains sujets expliqués habituellement dans des dictionnaires latins il avait introduit des articles traitant de la littérature profane.

²² L. Moréri. *Op. Cit.*

quelle les réceptions successives sont influencées par un double filtre, le premier contenu dans l'article initial, le second dans le regard de l'auteur de la reprise.

1764. L'explication de l'acte mystique. Voltaire

Publié pour la première fois en 1764 et mis à l'index par l'Église catholique l'année suivante, le *Dictionnaire de philosophie*²³ de Voltaire s'inscrit dans la tradition encyclopédiste des Lumières qui visait à l'explication scientifique des phénomènes de la pensée. Dans cette analyse, Comenius faisait partie d'une série de prophètes qui remontait aux débuts des temps bibliques dans la lignée de Pierre Jurieu, Cocceïus, Drabicius et Christine Poniatowska. Riche d'exemples, le texte de Voltaire montrait que la raison de l'existence des prophètes et des prophéties était la religion même. L'existence d'un dogme, la foi et la construction d'un système symbolique de déchiffrement, impliqueraient l'existence d'un code commun aux croyants d'un même rite religieux, ce que facilitait l'émergence des prophéties. «[...] il est difficile de deviner au juste si par Jérusalem les prophètes entendent toujours la vie éternelle; si Babylone signifie Londres ou Paris; si quand ils parlent d'un grand dîner on doit l'expliquer par un jeûne; si du vin rouge signifie du sang; si un manteau rouge signifie la foi, et un manteau blanc la charité. L'intelligence des prophètes est l'effort de l'esprit humain» (Voltaire, 1876, p. 199).

Les prophètes auraient donc, selon Voltaire, une vision philosophique démesurément dogmatique, ils étaient une simple émanation de la religion. L'auteur démontrait que chaque religion avait ses prophètes et que leur existence et leurs débats publics constituaient à la fois un acte de foi et de présence dans les esprits des croyants.

1778 – 1786. Les historiens. Gabriel Henri Gaillard et Nicolas Lenglet de Fresnoy

Écrite par des spécialistes, *l'Encyclopédie*²⁴ du XVIII^e siècle abordait tous les domaines de la science, dont l'histoire et la philosophie. Cependant les références à Comenius et à son œuvre restent limitées à l'œuvre théologique et aux ouvrages didactiques les plus

²³ L'édition que nous avons utilisé, *Œuvres complètes* de Voltaire, a été publiée en 1876 et contient la cinquième et dernière édition du *Dictionnaire de philosophie portatif* (1770).

²⁴ *Société de gens lettrés, de savants et d'artistes. Encyclopédie méthodique ou par ordre de matières. Précédée d'un vocabulaire universel. Histoire. Par le citoyen Gaillard. Vol. 2.* Panckoucke, Paris 1786.

connus comme la *Janua Linguarum*. Malgré son ambition affichée, celle de compléter l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, les sujets traitant l'œuvre et la vie de Comenius reprennent les idées des autres dictionnaires et encyclopédies.

L'objectivité historique caractérisant le style de Gaillard imprime à ses articles une apparence très sobre qu'on retrouve également dans l'article dédié à Comenius. Limité à quelques lignes, cet article présente le pédagogue tchèque comme un grammairien et un théologien protestant «fou»²⁵. Sans justifier les raisons de cette affirmation, l'article mentionne les ouvrages de Comenius qui lui ont assuré une diffusion internationale, dont la *Janua Linguarum*, «qui a été traduite non seulement en douze langues européennes, mais encore dans les principales langues de l'Asie». Cette affirmation n'est pas suivie de l'exposé des faits sur lesquels elle se fonde. Le langage du registre soutenu ne laisse pas entrevoir la vision personnelle de l'auteur.

Dans l'ouvrage de 1778, *Tablettes*²⁶, Comenius est présenté de la même manière concise. L'auteur, Nicolas Lenglet du Fresnoy²⁷ était attaché à l'esprit d'érudition. Quelques lignes empreintes d'objectivité sont écrites sur Comenius. Il est caractérisé comme un «fameux grammairien» et, la *Janua* y est la seule œuvre mentionnée (Fresnoy, 1778, p. 753). Les articles des deux ouvrages sont très similaires, ce que valide notre hypothèse de départ sur la reprise des idées sur Comenius et son œuvre.

1781. Le dénigrement. François Xavier de Feller

François Xavier de Feller²⁸ a publié pour la première fois son *Dictionnaire historique*²⁹ en 1781. Compilation inspirée par d'autres dictionnaires et en grande partie enrichie par de larges extraits du *Di-*

²⁵ Terme que nous trouvons pour la première fois dans le *Dictionnaire* de Feller (1782, p. 328).

²⁶ L. du Fresnoy, J. L. Barbeau de la Bruyère: *Tablettes chronologiques de l'histoire universelle sacrée et profane...avec des réflexions sur l'ordre qu'on doit tenir, et sur les ouvrages nécessaires pour l'étude de l'histoire. Contenant l'histoire moderne. Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée*. De Bure et De-laguerre, Paris 1778.

²⁷ Nicolas Lenglet du Fresnoy (1674-1755) érudit français, historien, géographe et philosophe. Il a aidé à la correction et à la rédaction des certains articles d'histoire dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert.

²⁸ François Xavier de Feller (1735-1802) prêtre jésuite belge, polémiste et écrivains de renom. Il comprend l'influence des idées des philosophes et encyclopédistes qui, selon lui, conduisaient à la perte de croyance dans la divinité. Il a orienté ses écrits dans cette direction, pour les combattre.

²⁹ F. X. de Feller: *Dictionnaire historique ou histoire abrégée de tous les hommes qui se sont fait un nom...* Nouvelle édition, revue, corrigée, abrégée et augmentée. Vol. 3. Mattieu Rieger, Augsburg 1782.

ctionnaire de Louis-Mayeul Chaudon, l'ouvrage était le reflet de la manière habituelle d'élaborer les dictionnaires. Toutefois, cette œuvre est marquée par l'esprit anti-encyclopédiste et anti janséniste qui s'exprime fortement dans l'article dédié à Comenius.

C'était la première fois dans l'histoire de la réception de l'œuvre de Comenius que le pédagogue tchèque était dénigré³⁰ en l'absence de toute considération critique. Par exemple, le désir de réformer les écoles est vu comme une *folie* qui s'ajoutait aux vues millénaristes. De plus, Feller présente Comenius comme un «écervelé qui promit aux fous qui l'écoutaient un règne de mille ans» (Feller, 1782, p. 328). Quant à la méthode d'apprentissage du latin, la formule de Ladvocat est reprise telle quelle, la *Nouvelle Méthode d'enseigner* étant vue comme n'ayant «rien de praticable ni dans les idées, ni dans les règles» (*Idem*). Par la suite, les mêmes épithètes se trouvent dans les articles traitant de Comenius et son œuvre, mais, dans ce *Dictionnaire*, il y a une gradation et un enchaînement de ces mêmes adjectifs attaquant à la fois l'œuvre et la personne.

Fin du XVIII^e siècle. Premières analyses de l'œuvre pédagogique coménienne

Au XVIII^e siècle, plusieurs philosophes dont Johann Heinrich Samuel Formey³¹ et Wilhelm Gottlieb Tennemann,³² ont abordé dans leurs écrits, à la marge, les idées coméniennes. Un courant de pensée commençait à naître dans la philosophie moderne une nouvelle science dédiée exclusivement à l'éducation. Les idées de Comenius étaient jugées et rangées dans ce nouveau champ de la philosophie moderne.

Dans le *Manuel d'histoire de la philosophie*³³ de Wilhelm Gottlieb Tennemann, la philosophie coménienne est analysée comme une philosophie naturelle. La présentation reste toujours sobre. Elle vulgarisait les connaissances sur l'histoire de la philosophie. Cependant,

³⁰ A la lecture des deux articles sur Comenius, celui de Bayle et celui de Feller, nous avons observé que les appréciations de Bayle suivaient l'analyse des écrits coméniens. A l'opposé, de Feller juge l'œuvre coménienne sans donner les raisons de ses jugements.

³¹ Johann Heinrich Samuel Formey (1711-1797), pasteur et hommes de lettres allemand, issu d'une famille de huguenots réfugiés français. Philosophe, historiographe et traducteur chargé d'enseignement dans divers établissements comme ceux de Brandebourg et Berlin.

³² Wilhelm Gottlieb Tennemann (1761-1819), philosophe et historien allemand. Traducteur de l'ouvrage *L'Histoire comparée des systèmes de philosophie, relativement aux principes des connaissances humaines* écrit par le baron de Gérando.

³³ Tennemann: *Manuel de l'Histoire de la philosophie, traduit de l'allemand par V. Cousin*. Traduit par Victor Cousin. Vol. T2. Pichon et Didier, Paris 1829.

l'ouvrage de Tennemann revêt une importance particulière dans l'étude de la réception de l'œuvre coménienne, car il rappelait le rôle du Tchèque dans la publication des idées philanthropinistes. L'auteur du *Manuel* lie les principes du philanthropinisme aux idées coméniennes sur les trois principes initiaux de toutes choses : la matière, l'esprit et la lumière. Sans donner plus de détails, cette information renvoyait à la liaison qui a existé entre les idées éducatives coméniennes et celles de Krause³⁴. Selon les études contemporaines de Loïc Chalmel³⁵, à la fin du XVIII^e siècle en France il y avait très peu de connaisseurs de cette pédagogie. Même en Allemagne ces études abordaient uniquement le niveau pratique. Néanmoins, quelques études ont été réalisées bien plus tard à la fin du XIX^e siècle (Chalmel, 2004, p. XI).

D'autres écrits introduisent la pensée coménienne au-delà de la didactique du latin. C'est le cas de l'ouvrage du pasteur Johann Heinrich Samuel Formey, *Principes de morale*³⁶, un essai philosophique sur les facultés de compréhension de l'homme. Lorsqu'il aborde la question de la mémoire, il rappelle le principe de la nature, car, pour mieux mémoriser les choses, elles doivent être offertes «dans leur simplicité naturelle» (Formey, 1762, p. 196). Pour appuyer ses dires, il fait appel aux idées coméniennes sur la nature de l'enfant. Comenius est présenté comme un auteur célèbre qui avoit abordé le premier cette question (*Idem*, p. 197). L'auteur des *Principes* semble adhérer à l'idée que pour *entendre* les idées, les hommes doivent comprendre les choses. L'introduction de Comenius dans ces écrits est dépourvue de toute considération théologique, la philosophie de Formey se concentrant sur l'esprit humain et ses possibilités de compréhension. Il va suggérer à ses lecteurs une lecture approfondie de Comenius qui pouvait compléter la science de l'enseignement des premiers éléments, car, à son goût, ils étaient «peut-être trop négligés par ceux qui enseignent» (*Ibidem*).

Avec le pasteur Formey, une autre époque dans la réception de Comenius est initiée. Même si les écrits du pédagogue ne sont pas encore au centre de l'étude, les rappels à son œuvre ouvrent la voie à des réflexions plus poussées. En outre, le style utilisé devient de plus en

³⁴ Note de bas de page n°3 : «Voyez plusieurs articles du *Tageblatt des Menschheitslebens* (Ephémérides de la vie de l'humanité), publiés par Ch. Christ. Fred. Krause, 1811, n°18 et suiv., sur un ouvrage de Comenius, intitulé : *Panégésie, ou Considérations générales sur l'amélioration de la condition humaine par le perfectionnement de notre espèce*. Halle 1702.» (Tennemann, 1829, p. 87).

³⁵ L. Chalmel: *Réseaux philanthropinistes et pédagogie au XVII^e siècle*. P. Lang, Bern; Berlin; Bruxelles 2004.

³⁶ Formey. *Principes de morale déduits de l'usage des facultés de l'entendement humain*. Vol. 2. Durand, Paris 1762.

plus technique, l’empreinte des encyclopédistes dans ce domaine étant visible. L’objectivité de l’auteur est certaine, toutefois seuls les éléments de l’œuvre didactique coménienne sont rappelés.

1799. La méthode simultanée de lecture et d’écriture. Nicolas Louis François De Neufchâteau

Nicolas Louis François De Neufchâteau³⁷, ministre de l’Intérieur chargé sous le Directoire d’assurer le progrès de l’instruction publique, était soucieux de l’égalité entre les citoyens se préoccupait des moyens nécessaires à l’application. Il estimait qu’à la base du progrès de la société entière se trouve l’apprentissage de la lecture et de l’écriture. Selon lui, sans cette base, l’enseignement du peuple ne pouvait pas donner les résultats attendus. Avec Nicolas Janny³⁸, il mit au point une *Méthode pratique pour apprendre à lire*³⁹.

Inspirée des travaux pédagogiques antérieurs, cette méthode de lecture bannissait de l’éducation du peuple la méthode individuelle, considérée comme pernicieuse, car elle faisait naître un dégoût pour les lettres chez les enfants. De Neufchâteau proposait donc de commencer par montrer des tableaux⁴⁰ aux enfants afin de *parler en premier à leurs yeux*. La compréhension des images devait conduire les enfants à la compréhension des lettres qui étaient apprises en même temps que leur écriture.

L’analyse que François De Neufchâteau accomplissait dans sa recherche historique remontait le fil des grammairiens ayant réfléchi à ce type de méthode. Il donnait ainsi une image complète de tous les pédagogues et de toutes les idées sur l’apprentissage des *premiers éléments*, soit la lecture et l’écriture en langue vernaculaire. Parmi eux, Comenius occupait une place à part. Il était vu comme «le premier [qui] a fait sentir que le fondement de toutes nos connaissances doit être une collection méthodique et suivie de tous les mots des langues» que l’on veut apprendre (De Neufchâteau, 1799, p. 136).

³⁷ Nicolas Louis François de Neufchâteau (1750-1828), poète, administrateur, agronome, pédagogue et homme d’État français. Il a publié des nombreux ouvrages dont certains sont dédiés à l’instruction et à l’éducation.

³⁸ Nicolas Janny (1749-1822) prêtre, pédagogue et grammairien français. Le premier principal du collège de Remiremont dans les Vosges.

³⁹ F. De Neufchâteau: *Méthode pratique pour apprendre à lire aux enfants. Ouvrage compris sur la liste officielle des livres élémentaires consacrés au premier degré d’instruction*. Didot l’Aîné, Paris 1799.

⁴⁰ Inspirés des Frères, les tableaux avaient deux avantages majeurs. Ils pouvaient être regardés de loin par tous les enfants à la fois et réduisaient le coût du matériel car il en fallait un seul pour plusieurs élèves.

Le ministre développe son idée en décrivant la *Janua* de Comenius et faisait remarquer que ce premier ouvrage n'était pas tout à fait adapté, car il lui manquait des images. Par conséquent, il présentait l'*Orbis Pictus*, comme un ouvrage plus adapté au but proposé, le jugeant toutefois d'une «exécution faible à tous égards». Les gravures réalisées avec la technique de la xylographie sont en cause, et François De Neufchâteau proposait à son public la réalisation d'un ouvrage qui devait remplir «dans un meilleur esprit le plan de Comenius» (*Idem*, p. 137). Finalement, cet ouvrage n'a jamais été publié, mais sa *Méthode* a eu une diffusion importante au sein de la communauté éducative⁴¹.

Avec sa méthode d'apprentissage du français, inspirée par les autres méthodes, dont celle de Comenius était historiquement la première, François De Neufchâteau a introduit dans les écoles centrales un principe éducatif théorisé dans la *Grande didactique* dans la section Fondement VIII. Selon ce principe, l'enseignement devait faciliter l'apprentissage. Il devait être agréable, ce qui supposait le bannissement de toute punition. D'ailleurs le maître devait s'adresser d'abord au sens des enfants, en associant toujours l'ouïe, la vue, la langue et la main.

Le rôle de François De Neufchâteau dans la réception de l'œuvre de Comenius en France a eu un double effet. D'une part, avec sa position dans le système d'instruction publique et la manière de rédiger sa *Méthode*, il a imposé les principaux fondements de l'éducation coménienne pour l'apprentissage simultané de la lecture et de l'écriture dans les écoles publiques. D'autre part, avec le rappel historique des meilleures méthodes utilisées, il a donné à Comenius une place importante, mais lointaine, dans l'établissement de cette méthode, sans exploiter réellement les principes éducatifs coméniens.

Il s'ensuivit qu'à la fin du XVIII^e siècle, en matière d'éducation, Comenius était perçu comme un précurseur, certes important, mais lointain. Représentant d'abord l'enseignement du latin, Comenius et sa méthode devinrent les représentants de l'enseignement de l'Ancien Régime.

Des héritages différents

Utilisée dans l'enseignement secondaire, la méthode d'apprentissage du latin, concrétisée dans la *Janua* et dans l'*Orbis Pictus*, marquait dans l'esprit des lecteurs l'appartenance à un enseignement des

⁴¹ Ce que J.J. Rapet confirme dans le *Dictionnaire de pédagogie* de Ferdinand Buisson, article «François de Neufchâteau» (1887, pp. 1100 – 1102).

élites. Parmi les articles analysés, ceux qui étaient intégrés dans les *Dictionnaires*⁴² présentaient la méthode de Comenius comme dédiée à l'apprentissage du latin dans l'enseignement secondaire. Comenius a été donc connu pour sa méthode de l'apprentissage du latin, caractérisant l'enseignement de l'Ancien Régime. À l'opposé, d'autres articles⁴³ prenaient en compte cette méthode comme un ensemble de règles pédagogiques facilitant l'apprentissage pour des enfants de tout âge. Ces deux façons d'aborder l'œuvre de Comenius ont induit deux manières de la considérer.

L'analyse de la biographie des auteurs et des penseurs appréciant Comenius pour sa méthode d'enseignement du latin, met en lumière des ecclésiastiques et des professeurs de l'enseignement de l'Université : Pierre Bayle, Louis Moréri, Jean-Baptiste Ladvocat et Gabriel-Henri Gaillard. Ces auteurs voyaient en Comenius un grammairien ayant conçu une méthode d'apprentissage du latin.

Des plumes plus distraites, dont la première est celle de Ladvocat rédigeant son *Dictionnaire portatif* à ses heures perdues, ont repris des articles sans se soucier de la vérité historique des faits. Si dans le premier article de ce type une seule expression met en doute la méthode d'apprentissage du latin, dans les autres articles, tous les qualificatifs y passent. Comenius devient «ridicule» (Moréri, 1759, p. 859), «fou» (Gaillard, 1786, p. 210) ou «fanatique», publiant des «délires» (Feller, 1782, p. 740). C'est à l'époque des encyclopédies que les articles des dictionnaires regagnaient un langage un peu plus soutenu et plus objectif lorsque ce sujet était abordé.

Les auteurs prenant en compte dans l'œuvre de Comenius les principes généraux d'enseignement étaient attachés à l'enseignement du peuple. Johann Heinrich Samuel Formey et François De Neufchâteau font la distinction entre la didactique de Comenius pour l'enseignement du latin et la pédagogie coménienne. Ils font abstraction des vues théologiques et millénaristes de Comenius de manière délibérée. Ainsi ils évitaient toute polémique qui aurait pu mettre en danger la reprise des idées éducatives coméniennes. Ces deux manières contradictoires d'analyser l'œuvre de Comenius se sont perpétuées au fil du temps en France et ont contribué à la diffusion d'une image dichotomique de Comenius.

Avec la disparition des protagonistes, la controverse passée, le discrédit de Comenius est resté gravé dans la mémoire des intellectuels français du XVIII^e siècle. C'est notamment le cas des auteurs des dictionnaires dont nous avons analysé les écrits. Vue de l'extérieur,

⁴² Bayle (1715); Moréri (1759); Ladvocat (1760 et 1777); Gaillard (1786).

⁴³ Formey (1762); De Neufchâteau (1798).

l'histoire de Comenius, sa renommée et son discrédit soudain, peut susciter des interrogations. Comment une personne si estimée pour ses écrits et pour ses idées, invitée à la cour des souverains d'Europe pour fonder des écoles, put-elle tomber si bas aux yeux de tous et surtout de ses amis ?

Dans l'histoire du discrédit de Comenius, tous les éléments pour créer un mythe sont présents: la personne réelle, sa grandeur, ses idées utopiques, ses écrits, la polémique vive et durable. Honoré et ensuite renié par tous, Comenius a acquis une image apte à porter le mythe. Une représentation collective de Comenius, intellectuel renié pour ses croyances, est née. L'image était susceptible de se calquer sur tout intellectuel. La déchéance de Comenius a fait naître des adhésions par un processus d'identification potentielle avec l'image.

Bibliographie

- Bayle P.: *Dictionnaire historique et critique*. SL: NI, 1697.
- Caravolas J. A.: *Histoire de la didactique des langues au siècle des Lumières*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2000.
- Chalmel L.: *Réseaux philanthropinistes et pédagogie au XVII^e siècle*. P. Lang, Bern; Berlin; Bruxelles 2004.
- Chaudon L. M.: *Dictionnaire historique critique et bibliographique contenant les vies des hommes illustres, célèbres ou fameux de tous les pays et de tous les siècles*. Paris, 1765.
- Comenio J.A.: *Historia revelationum Christophori Kotteri, Christinae Ponistoviae, Nicolai Drabicii*. S. I: s.n. 1659.
- Diderot D., Rond D'Alembert le J.: *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences des arts et des métiers, par une société de gens des lettres*. Briasson, David, Le Breton, Durand, Paris 1751.
- Denis M.: *Un certain Comenius*. Publisud, Paris 1992
- Feller de F. X.: *Dictionnaire historique ou histoire abrégée de tous les hommes qui se sont fait un nom...* Nouvelle édition, revue, corrigée, abrégée et augmentée. Vol. 3. Mattieu Rieger, Augsbourg 1782.
- Formey. *Principes de morale déduits de l'usage des facultés de l'entendement humain*. Vol. 2. Durand, Paris 1762.
- Fresnoy du L., Barbeau de la Bruyère, J. L.: *Tablettes chronologiques de l'histoire universelle sacrée et profane...avec des réflexions sur l'ordre qu'on doit tenir, et sur les ouvrages nécessaires pour l'étude de l'histoire. Contenant l'histoire moderne*. Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée. De Bure et De-laguerre, Paris 1778.
- Ladvoat. *Dictionnaire historique-portatif. Ouvrage utile pour l'intelligence de l'histoire ancienne et moderne, et pour la connaissance des écrits et des actions des grands hommes et des personnes illustres*. Nouvelle édition corrigée et augmentée. Paris, 1760.
- Moréri L.: *Le grand dictionnaire historique ou le Mélange curieux de l'histoire sacrée et profane*. Lyon, NI, 1674.
- Neufchâteau De F.: *Méthode pratique pour apprendre à lire aux enfants. Ouvrage compris sur la liste officielle des livres élémentaires consacrés au premier degré d'instruction*. Didot l'Aîné, Paris 1799.

- *Société de gens lettrés, de savants et d'artistes. Encyclopédie méthodique ou par ordre de matières. Précédée d'un vocabulaire universel. Histoire. Par le citoyen Gaillard. Vol. 2. Panckoucke, Paris 1786.*
- *Société de gens lettrés, de savants et d'artistes. Encyclopédie méthodique ou par ordre de matières, précédée d'un Vocabulaire universel, servant de table pour tout ouvrage. Philosophie ancienne et moderne par le citoyen Naigeon. Vol. 3. Paris: H. Agasse, 1791.*
- Tennemann: *Manuel de l'Histoire de la philosophie, traduit de l'allemand par V. Cousin. Traduit par Victor Cousin. Vol. T2. Pichon et Didier, Paris 1829.*

Manfred Richter
(Niemcy)

Johann Amos Comenius (1592-1670) – ein Gelehrter Nebenan in Leszno

Abstract:

The topic is to understand Comenius' experience in Europe in the context of religious hatred, expulsion of populations adhering different Christian churches and religious support for wars as in the so-called "30-years" war in Central Europe or the Swedish-Polish wars. This experience, as that of divergent scientific trends in any field of research in this paper, is considered to have given a powerful impulse to Comenius to propose „*Pansophia*“ as „media“ for healing the corruptions in science, politics and religion in a universal way. His concepts are to be found in a systematized way in his *opus magnum*, inviting the „*Lumina Europae*“ to „*Universal Consultation on the amendment of Human affairs*“. Finally reflection is given on how modern thinking may inherit Comenius' thinking as to European affairs.

Keywords: Comenius, Pansophia, Religious Wars, Counter-Reformation

Es wird mit diesem Beitrag der unmittelbare Bezug zu Schlesien verlassen. Gleichsam wird über den Zaun der Grenzlinie zwischen dem damaligen Niederschlesien und dem damaligen Großpolen geblickt, in Richtung Osten. Doch nicht sehr weit: auf halber Strecke von Wrocław nach Poznań liegt Leszno. Auch wenn hier Kontakte zwischen Leszno¹ und dem damaligen Schlesien nur in einigen Fällen nachgezeichnet werden können, mag es im Jahr der Europäischen Kulturhauptstadt Wrocław angezeigt sein, nicht nur deren europaweite Beziehungen zu beachten, sondern auch die der vergleichsweise kleineren, gleichwohl für damalige Verhältnisse in mehrfacher Hinsicht beachtlichen altpolnischen Stadt in ihrer unmittelbaren Nachbarschaft. Hierbei soll der Schwerpunkt auf ihrem, neben anderen², bedeutendsten Gelehrten liegen, dem späteren Bischof der Bruderkirche, Jan Amos Komenský, der sich als Gelehrter Comenius nannte.³ Es soll hier zunächst ein kurzer Abriss seiner Herkunft gegeben

¹ In älterer und in preußischer Zeit Lissa.

² Zu des Comenius' Zeiten etwa der international ausgebildete, aus Schottland stammende Arzt John Jonston; zeitgleich und nach ihm bedeutende Schulleiter wie der Historiker Andrzej Węgierski und der Comeniusenkel und spätere Berliner Hofprediger Daniel Ernst Jablonski; im 19. und 20. Jh. der dann in Prag lehrende Pädagogikprofessor Otto Willmann und der Sprecher des deutschen Judentums in NS-Zeit Leo Baeck.

³ Wie er berichtet auf Anraten seines Stadtgrafen, der seine bereits früh weit über die

werden und eine Kennzeichnung der Stadt Leszno zu damaliger Zeit. Die praktische gelehrte Tätigkeit wie auch das umfangreiche und vieldimensionale wissenschaftliche Werk des Comenius seiner Jahre in Leszno⁴ kann hier nur überblicksmäßig markiert werden, versehen zum Abschluss mit einem Ausblick auf das Spätwerk im nächsten Exil, Amsterdam, und Anmerkungen zur Rezeptionsgeschichte.⁵

I JAN AMOS KOMENSKÝ – HERKUNFT, BILDUNG, ERSTE SCHRIFTEN

In das schon jenseits der Grenzen der Länder der böhmischen Krone in Polen gelegene Leszno gelangte Jan Amos Komenský als Exulant, aus Böhmen-Mähren vertrieben durch die *Verneuerte Landesordnung* Ferdinands II. von 1627/1628. Sie führte dazu, dass unter dem andernfalls drohenden Zwang zur Rekatholisierung Tausende von Adligen und Zehntausende von Gläubigen, die einer der evangelischen Kirchen angehörten⁶, das Land verließen, in dem sie bis dahin die Majorität gebildet hatten⁷, wie dies ähnlich zuvor auch in den

Stadt hinausweisende Gelehrsamkeit international bekannt gemacht sehen wollte. Den Beinamen Amos gab er sich selber in der Prerover Zeit. Die bislang umfassendste Biographie: Milada Blekastad: *Comenius. Versuch eines Umrisses von Leben, Werk und Schicksal des Jan Amos Komenský*, Oslo-Praha 1969, wo sich detail-reiche Erläuterungen zu allen Lebensphasen finden; eine Übersicht bietet Veit-Jakobus Dieterich: *Johann Amos Comenius*, Reinbek 1991; vgl. in Polnisch zuletzt Manfred Richter: *Jan Amos Komeński w Polsce. Krótki zarys życia i działalności*, Sankt Petersburg 2015; ders.: *Jan Amos Komeński. Zarys biograficzny*, Siedlce 2016.

⁴ In drei Perioden: 1628-1641; 1648-1650; 1654-1656. Die Zwischenzeiten, in denen die Beziehungen zu Familie und Kirche in Leszno immer aufrechterhalten blieben, waren durch dringliche Berufungen nach anderen Orten bedingt, aus denen er dann zweimal nach Leszno zurückkehrte: London – Elbląg – Saros Patak (Siebenbürgen).

⁵ Bei einer geschätzten Gesamtzahl von über 400 Titeln, teilweise bereits zu Lebzeiten in großen Auflagen gedruckt, teils jahrhundertlang ungedruckt oder verschollen geglaubt, wird seit 1969 von der Tschechoslowakischen (später: Tschechischen) Akademie der Wissenschaften zu Prag eine kritische Gesamtausgabe herausgegeben: *Dilo Jana Amose Komenskeho* (DJAK)/*Opera Omnia* (OO).

⁶ Hier konnten sich Lutheraner und Utraquisten lose verbinden unter der sog. *Confessio Bohemica* 1575, die Rudolph II. schließlich 1609 anerkannte, wobei diese zugleich für Schlesien zur Geltung kam. Auch die Brüderkirche kam nun in den Genuss der hier erstmals in Europa verkündeten Gewissensfreiheit, so kurz diese Phase auch andauerte.

⁷ Vgl. zu diesem Zusammenhang und zu dem mit dem Hussitismus und den anderen Reformationen sowie zur spezifischen Situation in Mähren neben Blekastad u. a. J. Pánek; *Joan [sic] Amos Comenius 1592-1670. Lehrer der Nationen*, Košice-Prag 1971, S. 7-17.

österreichischen Kernlanden⁸ und weithin in den niederschlesischen Landen⁹ der Fall war.

Dieses Schicksal ereilte 1628 auch den jungen Jan Amos, der vor dieser Zeit, zuletzt 1618-1621 Pfarrer der Brüderkirche in Fulnek, im grenznahen nordöstlichen Mähren gelegen, dort schon durch Einfälle spanischer Soldaten und die hierbei ausgelöste Pest seine erste Frau und zwei kleine Kinder verloren hatte.¹⁰

Früh zum Waisen geworden, bei Verwandten aufgewachsen und verspätet zum Schulbesuch gelangt, hatte er sich bei der Lateinschule der Brüderunität in Přerov so bewährt, dass er 1611-1613 zum Studium an reformierte Hochschulen in Deutschland geschickt worden war, wo er hervorragende Lehrer hatte¹¹. Mit dem noch jungen Professor Johannes Alsted, mit dem ihn bald Freundschaft verband, vertiefte er sich in der Hohen Schule zu Herborn¹², außer in die Fragen der systematischen Theologie und Philosophie¹³, in die Probleme

⁸ Vgl. die Übersicht von H. Zimmermann: Art. *Österreich*, [in:] RGG, Bd. 4, Aufl. 2, 1960, Sp. 1591.

⁹ N. Conrads: *Deutsche Geschichte im Osten Europas. Schlesien*. Berlin 1994, S. 198 ff; P. Hauptmann: „Von der Reformation wurde Schlesien früh und durchgängig erfasst“, [in:] Art. *Schlesien*, RGG, Bd. 7, 4. Aufl., Tübingen 2004, Sp. 920; zum Breslauer Domstift, wo man zeitweise die *communio sub utraque* (Empfang des Abendmahls unter beiderlei Gestalt) praktizierte, vgl. J. Köhler: Art. *Breslau I*, [in:] ebd., Bd. 1, 4. Aufl., 1998, Sp. 1754 f. Im Unterschied zum Vorgehen Habsburgs in Böhmen-Mähren war bis ins 17. Jh. hinein „der konfessionelle Alltag in Schlesien lange von seiner Fähigkeit der Kompromissfindung geprägt“ (Conrads, *Deutsche Geschichte im Osten Europas*, S. 262).

¹⁰ Näheres zur Familie und Erziehung bei B. Uher: *Jan Amos Komenský. Comenius – Lehrer der Völker*, Basel 1991.

¹¹ Zu jener Zeit war die Brüder-Unität stärker am Calvinismus als am Luthertum orientiert, so dass man dessen Hochschulen bevorzugte.

¹² Zur Joannea und der dortigen Studiensituation sowie zu Heidelberg vgl. M. Richter: *Johann Amos Comenius und das Colloquium Charitativum von Thorn 1645. Ein Beitrag zum Ökumenismus*, Siedlce 2013 (Labyrinthe Bd. I), S. 52-57 bzw. analog Polnisch in Richter, *Jan Amos Komeński. Życie biograficzne*. Alsted (Alstedius), der seinem herausragenden Schüler zum Abschied ein Gedicht widmete, hatte das Weltende auf das eines der letzten Jahrhundert-Jahrzehnte berechnet, was lebenslang Comenius zu aktiver Vorbereitung darauf anspornte. Daraus entwickelte sich seine Konzeption einer „Allgemeinen Beratung“ zur „Verbesserung der menschlichen Angelegenheiten“ (*De rerum humanarum emendatione consultatio catholica*), wie er sein Spätwerk überschreibt. Vgl. die Monographie von H. Hotson: *Johann Heinrich Alsted*, Oxford 2000 sowie u. a. R. Störkel: *Comenius und Herborn*, [in:] *Studia Comeniana et Historica* (StCH) 79 (Festschrift Werner Korthaase), Uherký Brod 2008, S. 528-547.

¹³ Hierzu W. Goris: *The Transzendental Stance. John Henry Alsted and the Metaphysics of Comenius*, [in:] Wouter Goris u. a. : *Gewalt sei ferne den Dingen! Contemporary Perspectives on the Works of John Amos Comenius*, Wiesbaden 2016, S. 107-134.

einer das Wissen der Zeit zusammenfassenden Enzyklopädie sowie der Erfassung von Sachen in Wörtern¹⁴, und dies auch seiner Muttersprache, des Tschechischen. Von Johann Fischer (Piscator) wurde er in die Exegese eingeführt, einschließlich der Versuche zu apokalyptischer Endzeitberechnung, die ihn hierzu auf das Ende seines Jahrhunderts verwiesen. Weiterer Studienort, nach einer Exkursion in die Niederlande nach Amsterdam (das ihm zuletzt noch Heimstätte werden sollte), war Heidelberg, der Sitz des Kurfürsten von der Pfalz, zugleich Sprecher der reformierten Reichsstände, in ehelicher Verbindung mit einer Tochter der schottischen Stuarts.¹⁵ Die Hochzeit des Kurfürsten wurde soeben glanzvoll in London wie auf Festschiffen auf dem Rhein und dem Neckar in Heidelberg begangen und der Student erlebte es mit. Hier war er Schüler des Vordenkers einer protestantischen Union, des Irenikers David Pareus¹⁶. Nachdem er sich noch mit letztem Handgeld ein dort erhältliches MS von des Kopernikus *De revolutionibus orbium caelestium* erworben hatte, kehrte er wohlausgebildet über Prag, wo er Brüderbischof Cyrill antraf, zurück.

Seine Kirche machte ihn sogleich zum Leiter seiner eben verlassenen Pflöcker Schule.¹⁷ Und nachdem er zum Priester geweiht war – auch hatte er erste Schriften veröffentlicht –, wurde er in Fulnek eingesetzt, wohl weil dort eine zweisprachige Gemeinde zu be-

¹⁴ *Theatrum universitatis rerum*, ergänzt durch ein auf die Bibel bezogenes *Theatrum divinum*. Ein besonderes Lieblingsprojekt, an dem er jahrzehntelang arbeitete, bis ihm, noch unvollendet, das MS in Leszno verbrannte (1656), war der *Thesaurus linguae Bohemicae* – ein Anliegen auch humanistisch patriotischer Gesinnung, wie sie zu gleicher Zeit in Schlesien vielfach blühte. Dazu vgl. Klaus Garber, der hervorhebt, wie diese humanistische Orientierung in beiden Konfessionen galt: *Das alte Breslau. Kulturgeschichte einer Metropole*, Köln-Weimar-Wien 2014, bes. S. 241 ff. und 281 ff.

¹⁵ Zu F. V. Kurfürst von der Pfalz, dann von den böhmischen Ständen 1619 zum König gewählt (dem auch Schlesien huldigte), der jedoch „nur einen Winter“ zu regieren vermochte, vgl. Peter Wolf u. a.: *Der Winterkönig Friedrich von der Pfalz. Bayern und Europa im Zeitalter des Dreißigjährigen Krieges*, Augsburg 2003. Vgl. Diarmaid McCulloch: *Die Reformation 1490-1700*. München 2003, S 641f. beschreibt die europaweiten protestantischen Hoffnungen, die sich mit dieser Heirat verbanden.

¹⁶ Sein *Irenicum sive de Unione et synodo Evangelicorum concilianda* (1614) strebte eine synodal verankerte protestantische Union unter Leitung des pfälzischen Kurfürsten an, um der vordringenden Gegenreformation entgegenzuwirken, eine Bemühung, die vom deutschen Luthertum nicht erwidert wurde. Diesen innerprotestantischen „Irenismus“ teilte er stets, ja, er versuchte ihn auf die gesamte Ökumene auszuweiten, wie bereits in seinen Schriften zum Colloquium Charitativum zu Thorn 1645.

¹⁷ Hier arbeitete er erstmals Regeln zum Latein-Sprachunterricht aus. Auch reagierte er auf die erkennbar sich zuspitzende kirchenpolitische Gefährdung durch die Politik Habsburgs unter Matthias mit einer Schrift (wohl als Co-Autor) *Retunk proti Antikristu*.

treuen war: in Tschechisch und Deutsch. Schon hier musste er sich teilweise verbergen wegen der Agitation gegen evangelische Geistliche, wie auch seine erste Bibliothek in Flammen untergegangen war¹⁸. So sandte er ergreifende *Trostbriefe*¹⁹ an seine Frau. Nach ihrem Tod und dem der Kinder 1622 begann eine Phase der Existenz im Untergrund im Schutze von Adligen. Hier entstand bereits sein erstes Meisterwerk, das als Perle der tschechischen, ja der Welt- Literatur gefeiert wird: die allegorische Dichtung *Labyrinth der Welt und Paradies des Herzens*²⁰. Auch hatte er, seit 1624 in zweiter Ehe verheiratet mit Dorothea Cyrillová, Tochter eines der beiden ev. Bischöfe, die Friedrich als böhmischen König eingesegnet hatten, Botschaften seiner Kirche an diesen über die Höfe in Berlin und den Haag zu vermitteln²¹. Darunter waren Visionen des aus Görlitz stammenden Gerbers Christoph Kotter in Sprottau, eines Laien, die Aufmerksamkeit erregten, da sie Veränderungen der politischen Landschaft zugunsten der Protestanten ankündigten.²² In Görlitz, wo er einen Angehörigen der Familie Žerotin aufsuchte, konnte er Jakob Böhme nicht mehr antreffen²³, den Schuster und sich selbst bildenden Laien, der die göttlichen Geheimnisse in seiner Muttersprache formulierte (Hegel würdigte ihn als ersten deutschen Philosophen). Abraham von Franckenberg²⁴ hatte ihm ein Grabkreuz mit mystischer Inschrift errichten lassen²⁵. Co-

¹⁸ Den kaiserlichen Söldnern folgten die Jesuiten nach, die die protestantischen Schriften gezielt vernichteten.

¹⁹ *Truchlivy*. Literarisch als Dialog der betrübten Seele mit dem Verstand, der zu verstehen sucht, gestaltet. Auch die Schrift *Centrum securitatis* gehört hierhin: Gott als Zentrum der Sicherheit ist eine „uneinnehmbare Burg“, wie eine weitere der Schriften jener Jahre überschrieben ist. – Eine weitere Studie, *Antiquitates Moraviae*, die nicht erhalten ist, galt der Geschichte des Hauses Žerotin, seiner späteren Gastgeber.

²⁰ 1623 Tschechisch, im Schutze des mährischen Magnaten Žerotin d. Ä. auf Burg Brandys. Literarisch gibt es Abhängigkeiten von Schriften des württembergischen Lutheraners (und Autors der anonym hg. *Rosenkreuzerschriften*) Johann Valentin Andreae. Zu ihm nahm er bald schriftlichen Kontakt auf. Zur Form- und Inhaltsanalyse Richter (2013), S. 60-69.

²¹ Einzelheiten hierzu berichtet M. Blekastad, *Comenius*, S. 125-130.

²² 1595-1647. Schon zuvor hatte Comenius Erfahrungen mit Eingebungen und Visionen der Christina Poniatowska, Tochter eines brüderkirchlichen Lehrers, die er, als sie verwaist war, in seinen Haushalt aufnahm. Mit dem Theologie-Professor Pelargus in Frankfurt a. O. beriet er sich über die zunächst skeptisch gesehene Möglichkeit aktueller Offenbarungen, die dieser bejahte – ein ihn lebenslang begleitender Problemkreis.

²³ Jakob Böhme, 1575-1624.

²⁴ Der Förderer und dann Biograph des Mystikers Johannes Scheffler.

²⁵ „Aus Gott geboren, in JHSVM gestorben, mit dem heiligen geiste [sic]versiegelt, ruhet allhie Jakob Böhme.“ Lutherische Eiferer hatten es mehrfach geschändet, so dass kurioserweise der kaiserliche Statthalter und Förderer der Gegenreformation in

menius schätzte Böhme lebenslang und dürfte dessen Schrift *Aurora oder die Morgenröte* (1612) als Verheißung auch für seinen eigenen Weg und Auftrag verstanden haben. In Sprottau (Kotter war gerade an den Berliner Hof gerufen, wie auch Friedrich V. ihn schon 1620 zweimal nach Breslau zu sich gerufen hatte²⁶) traf er auf dessen Freund und eigenen Herborner Studienkollegen, den dortigen Pfarrer Abraham Mentzel, der diesem Kreis verbunden war.²⁷

So hatte Komenský schon von Böhmen aus Kontakte in benachbarte schlesische Regionen aufgenommen, die ihm wesentliche Impulse aus mystisch-spekulativen Kreisen vermittelt hatten, als er im Februar 1628, die Bedrängnis der Evangelischen war immer heftiger geworden, heimlich und eilig mit mehreren Priesterkollegen und einer um die Tausend großen Zahl von Gemeindegliedern auf schneebedeckten Pfaden ins nicht weit entfernte Leszno in Großpolen auswanderte. Zuvor hatte man mögliche Zielorte in Schlesien, Brandenburg und Polen sondiert und die Gastfreundschaft dieser Stadt angeboten bekommen, die man gerne annahm, nicht zuletzt ob ihrer Grenz Nähe und in Hoffnung auf baldige Rückkehr in die böhmische Heimat.

II DIE STADT LISSA/ LESZNO²⁸

Es hatte ein Dorf Lissa gegeben, auf dessen Grundstück sein Besitzer, Graf Rafał Leszczyński, 1548 mit königlicher Erlaubnis eine Stadt begründete, die im folgenden Jahr das Magdeburger Recht übernahm. Da nach der Niederlage der im Schmalkaldischen Bund vereinigten Protestanten bei Mühlberg 1547 der Kaiser auch die Mitglieder der Brüderkirche, die in Böhmen-Mähren auf königlichen Gütern gesiedelt hatten, vertrieb, kam ein Teil von ihnen als Flüchtlinge schon damals nach Leszno, wo sie vom reformatorisch gesinnten Stadtherrn

Schlesien die Grabesruhe herstellte (zu diesem vgl. Conrads, *Deutsche Geschichte...*, S. 273). – Zu gleicher Zeit, im Sterbejahr Böhmes und ein Jahr nach des Comenius Dichtung in tschechischer Sprache erschien von dem in Bunzlau geborenen Martin Opitz, derzeit ausgerechnet beim Kammerpräsidenten, dem gewalttätigen Förderer der Gegenreformation Hannibal von Dohna, Sekretär, mit dem Comenius, auch noch später in Danzig, in Kontakt trat, das bahnbrechende *Buch von der deutschen Poeterey*, das die Muttersprache nun auch für die Dichtung in Deutschland in Anspruch nahm.

²⁶ Conrads, *Deutsche Geschichte*, S. 280.

²⁷ Pfarrer, mit der Tochter des Bürgermeisters von Goldberg Georg Vechner verheiratet, deren Brüder Pädagogen am Beuthener „Schönaichianum“ waren, von wo Verbindungen zu Brüderunität und zu Comenius anhielten. So zu Caspar Dornau.

²⁸ Vgl.: *Konfessionelle Vielfalt und kulturelle Blüte. Lissa als Zentrum der Brüder-Unität in der Frühen Neuzeit*, [in:] J. Bahlcke, B. Dybaś, H. Rudolph: *Brückenschläge. Daniel Ernst Jablonski im Europa der Frühaufklärung*, Dössel 2010, S. 52-69.

aus der Magnatenfamilie Leszczyński freundlich aufgenommen wurden. Der Nachfolger wurde selber Mitglied der Brüderunität und überließ ihnen die zuvor katholische Nikolauskirche.²⁹ Die Einwanderer erwiesen sich als hilfreich beim Ausbau der Stadt, die Brüder dürften schon damals ein Drittel der ca. 2000 Einwohner umfasst haben, wobei schlesische lutherische Einwanderer sich ihnen ebenfalls anschlossen. Die von den an gutem Bildungswesen interessierten Brüdern bereits seit 1565 betriebene Schule wurde von dem Nachfolger, Andrzej Leszczyński, nach dem Muster der Schule Johannes Sturms in Straßburg gefördert und erhielt an verschiedenen europäischen Universitäten ausgebildete Lehrer. Schließlich hob es der nachfolgende Rafał VII auf das Niveau eines bald in ganz Polen angesehenen Gymnasiums.³⁰

So konnten nun die Abgesandten der verfolgten Brüder mit Komenský die Übersiedlung von Böhmen-Mähren vereinbaren, die ab 1628 „rund 1500-2000“ Mitglieder von ihnen neu in die Stadt brachte. Zusätzlich flohen schlesische Lutheraner aus im Dreißigjährigen Krieg heimgesuchten Regionen hierher³¹, so dass „nach vorsichtigen Schätzungen“ Mitte des 17. Jh. hier „rund 14 000 Menschen“ lebten, „von denen sich etwa 9000 zur Brüderkirche oder zum Luthertum bekannten“.³² Brachten die Brüder ohnehin einen irenischen Geist des Zusammenlebens von Christen verschiedener Konfession mit, was im Schulbereich durch die Zusammenarbeit mit den Lutheranern von diesen anerkannt war³³, so bildete dies die geeignete Voraussetzung, dass eine außerordentliche Maßnahme des Grafen Bogusław³⁴ sich umsetzen konnte: die durch Dekret 1637 in einer neuen Stadtordnung festgelegte Gleichberechtigung aller Konfessionen, einschließlich des Zugangs zu städtischen Ämtern.

²⁹ Durch eine Klage des Poznaner [Posener] Bischofs später rückgängig gemacht, Anzeichen eines gegenreformatorischen Stimmungsumschwungs nun auch in Polen.

³⁰ Sogar bestand vorübergehend der Plan, eine den im *Consensus Sandomiriensis* von 1570 verbundenen drei evangelischen Kirchen gemeinsame Hohe Schule zu begründen, der jedoch ebenso scheiterte wie ein entsprechender Versuch für Thoruń [Thorn].

³¹ Vgl. Conrads, *Deutsche Geschichte*, S. 276 f. Hier wird als Beispiel erwähnt, dass aus der 4000-Einwohner-Stadt Guhrau drei Viertel der (evangelischen) Bevölkerung nach Polen flohen – damals noch weit toleranter als alle Territorien im Reich.

³² Dybaś, *Brückenschläge*, S. 60.

³³ Es gab eine formelle Einigung über gegenseitige Anerkennung 1633. In der Schule legten deutsche lutherische Eltern Wert auf die Person von Comenius als späterer Schulleiter (seit 1637/38), der dieses garantierte.

³⁴ Auch nachdem er selber 1642 zum Katholizismus konvertierte, was ihm höchste Ämter zugänglich machte, beschützte er die Protestanten.

So kam es zu einer gewissermaßen multikulturellen Situation des Zusammenlebens zwischen den hier ansässig gewordenen Katholiken, Protestanten und Juden, die Polen, Tschechen und Deutsche waren.³⁵ Es ist von dem „hohen intellektuellen Niveau vieler Neubürger“ seit der böhmischen Einwanderung die Rede, und das Brüdergymnasium „entwickelte sich zu einer der besten Schulen der Adelsrepublik“³⁶, so dass man es mit denen in Toruń und Gdańsk [Thorn und Danzig] verglich, und gar Leszno den Beinamen eines „Athen des Nordens“ erhielt. Die Brüder trugen zum „regen wissenschaftlichen Austausch“³⁷ bei.

Dazu verhalf nicht zuletzt die Tatsache, dass es ihnen gelungen war, die Druckerei, in der auch die berühmte Kralitzer Bibel gedruckt worden war, mit ins Exil nach Leszno zu schaffen. So wurde der Ort zu einer wichtigen Stätte des Buchverlags. „Die wichtigsten wissenschaftlichen Arbeiten des Johannes Amos Comenius entstanden in Leszno. Diese Stadt war im 17. Jh. eines der wichtigsten Verlagszentren in Großpolen. Die Verlagsbewegung entstand mit der Ankunft der Böhmisches Brüder und entwickelte sich dann unter deren aktiver Beteiligung. Das Klima der intellektuellen Belebung von Leszno ging mit der hiesigen Verlagsbewegung einher, was zur Pracht der Stadt beitrug.“³⁸

III ANFÄNGE DER TÄTIGKEIT IN SCHULE UND KIRCHE IN LESZNO

Comenius war nicht der einzige Geistliche unter den Emigranten. Es war nicht leicht, für alle geeignete Tätigkeiten zu vermitteln. Lieber hätte er sich gleich begonnenen wissenschaftlichen Arbeiten zugewandt, doch wurde er zunächst in einfache Schulgeschäfte, auch bei Kindern, „zurückgeworfen“ („retrusus“), klagt er einmal. Gerade das half ihm, weitere Erfahrungen in schulischer Praxis zu machen, nach dem Lateinunterricht, den er schon seit Přerov zu reflektieren begonnen

³⁵ Auf diese ethische und konfessionelle Vielfalt verwies bereits in kommunistischer Zeit ein Symposium zum 450. Stadtjubiläum von Aloysi Konior im Lesznoer Kulturverein unter besonderer Hervorhebung von Comenius sowie J. Dworzaczkowa: *Bracia czescy w Wielkopolsce w XVI i XVII wieku*, Warszawa 1997.

³⁶ Dybaś, *Brückenschläge*, S. 60.

³⁷ Ebd.

³⁸ R. Biberstajń: *Jan Amos Komeński a drukarstwo Leszczyńskie w XVII wieku*, [in:] *Studia Comeniana Sedlcensia*, t. 3, Siedlce 2010, S. 293-298. – Leiter der ersten brüderischen Druckerei war Mateusz Krokoczyński und dann Daniel Vetter, zugleich international tätiger Verleger.

hatte. Zug um Zug wurde ihm die Schulleitung auferlegt, auch der Ausgleich der elterlichen Interessen zwischen den Konfessionen.³⁹

In diesen ersten Jahren versuchte er Grundlagen seines Denkens auch philosophisch zu formulieren⁴⁰. Er sucht den Kontakt zu dem ihm hoch verehrlichen Johann Valentin Andreae (dessen Schriften wie *Christianopolis* und auch die zu den Rosenkreuzern sich in seinem *Labyrinth der Welt* niedergeschlagen hatten), um ihn zu bitten, ihn in seine Gelehrten-Geheimgesellschaft aufzunehmen.⁴¹ Frühe Meisterwerke für den pädagogischen Bereich erstehen bereits in diesen ersten Lesznoer Jahren: seine erste, die noch tschechisch geschriebene *Didaktik*⁴², sein lateinisches Sprachunterrichtsbuch *Janua linguarum reserata (Die geöffnete Sprachentür)*⁴³ und die erste Unterweisung für das vorschulische Kindesalter überhaupt (er war inzwischen erneut Vater zweier Kinder, der Töchter Dorothea und Elisabeth, geworden, geb. 1626 bzw. 1628): das bis heute von Müttern und Kindergartenerzieherinnen hoch geschätzte Büchlein *Informatorium školy materšké*⁴⁴. Schließlich schuf er auch noch für den naturwissenschaftlichen Unterricht ein Werk, *Physicae ad lumen divinum reformatae synopsis*⁴⁵.

Inzwischen hatten sich durch den Eintritt der Schweden unter König Gustav Adolf in den Krieg die Verhältnisse auf dem Festland zugunsten der Protestanten verändert. Die böhmischen Exulanten sahen ihre Hoffnungen auf Rückkehr belebt. Comenius schrieb eine *Posaune des Gnadenjahrs*⁴⁶ und er sah heraufkommen einen *Haggaeus redivivus*, der die Verheißungen der Wiederherstellung seines Volks erfüllt.⁴⁷ Noch im selben Jahr des Erscheinens fiel jedoch Gustav Adolf, zugleich mit ihm die Aussicht auf Rückkehr.

³⁹ Am Ende wurde nur noch der Religionsunterricht, mit dem für Gesang verbunden, getrennt verlangt.

⁴⁰ *De prima philosophia*.

⁴¹ Zu ihrem Verhältnis insgesamt vgl. die Studie von M. Widmann: *Wege aus der Krise. Johann Valentin Andreae und Johann Amos Comenius*, Epfendorf 2011.

⁴² *Didactica*, gen. *Böhmische Didaktik*, diese gedruckt erst 1849 – „nun aber auf den Rat etlicher ehrenwerter Männer ins Lateinische übersetzt, damit sie, wenn möglich, der Allgemeinheit von Nutzen sei“ (*Didactica Magna*, An den Leser Nr. 16).

⁴³ Er verweist dabei selber auf Vorlagen anderer, die aber erst er systematisiert habe. Dieses Werk erhielt bald zahlreiche Neuauflagen, auch zwei Bearbeitungen, und wurde in die verschiedensten Sprachen übersetzt. Es machte ihn zum europaweit berühmten Autor.

⁴⁴ 1633, bald auch auf Deutsch als *Informatorium der Mutterschul*.

⁴⁵ 1633. Hier vertritt er seine „Mosaische Physik“ mit den drei Prinzipien Stoff, Geist und Licht. Vgl. J. Červenka: *Die Naturphilosophie des Johann Amos Comenius*, Prag-Hanau 1970.

⁴⁶ Die Schrift ist nur holländisch erhalten als *Basuine des genaden jaar* (1631-1632).

⁴⁷ Diese ebenfalls tschechische Schrift von 1632 (gedruckt erst 1893) beschreibt die

Jetzt ließ sich Komeński vom Grafen ermuntern, von der heimischen Sprache zu der der Wissenschaftler überzugehen: er musste nunmehr nicht primär an die Rückkehr in die verlassene tschechische Heimat denken, sondern an sein Verbleiben in Polen, das er nun als seine zweite Heimat erkannte⁴⁸ – ja, an Europa insgesamt, wo sich sein Ruhm von den Sprachlehrbüchern her ausbreitete. Seither nennt er sich selber, das Anraten des ihn fördernden Stadtherren aufnehmend, Comenius.⁴⁹

Auch seine Kirche hatte an ihn Anforderungen gestellt. Seit 1632 ist er zu einem der geistlichen Senioren bestellt, was hier ein geistliches Bischofsamt bedeutet.⁵⁰ Man übergab ihm die Aufgabe der Schriftführung der Kirchenangelegenheiten (wobei sich Leszno zum Mittelpunkt sowohl der im Lande schon länger weilenden polnischsprachigen wie der tschechisch-sprachigen Bräderkirche im Exil entwickelte)⁵¹. Das schloss die Aufgabe der Historiographie ein. So erstellt er eine *Historia persecutionum ecclesiae Bohemicae*⁵².

Er betont hier frühe Martyrien, darunter die der hl. Ludmilla, des hl. Wenzel, des hl. Adalbert, jeweils mit ihren Genossen, sei es slawischer oder germanischer Herkunft, und die ersten Konflikte mit dem Papsttum seit der Jahrtausendwende. Sie bilden das Vorspiel zur später folgenden Geschichte von Jan Hus und Hieronymus von Prag und zu den Verfolgungen, denen die hussitische Bewegung insgesamt

erhoffte Wiederherstellung Böhmen-Mährens durch das wiedererrichtete und verbesserte Schul- und Kirchenwesen – als eines *paradisus renascentis ecclesiae*. K. E. Langerfeld sieht darin eine Vorform der *Panorthosia*: CJ 19 (2011), S. 54-89 = in Swetlana Martschukowa (Red.): *Nasledije...*, St. Petersburg 2012, S. 52-91.

⁴⁸ M. Richter, *Jan Amos Komeński w Polsce*, hier: *Od autora und Leszno – druga ojczyzna Jana Amosa (1628-1641)*, S. 7-40. Dort weitere Informationen zu Leszno, zum dortigen Schulwesen und zu seiner Tätigkeit in dieser Phase.

⁴⁹ Zuvor taucht diese Namensform nur auf der von ihm in Untergrundzeiten erstellten *Landkarte von Mähren* auf (1627). – Er hatte sich sehr schnell die polnische Sprache angeeignet. Er zitierte polnische Autoren wie Kochanowski und hatte Kontakt zu solchen, so dass er, z. T. in Zusammenarbeit mit A. Węgierski, die Übertragung seiner Sprachwerke ins Polnische fördern konnte und die der Bibel ins Polnische (*Danziger Bibel*).

⁵⁰ In der Bräderkirche haben wir ein Bischofsamt, das – ungeachtet der vermeintlichen Begründung in der sog. „apostolischen Sukzession“ (wie römisch-katholisch, aber auch anderwärts in reformatorischen Kirchen: anglikanisch, z. T. lutherisch) – geistliche Autorität ausschließlich geistlich ausübt, gemäß der reformatorischen Devise „*sine vi sed verbo*“. Daneben bestehen Laien-Senioren, zumeist aus dem Ritterstand genommen.

⁵¹ Vormalige Zentren wie Ostorog hatten nun an Bedeutung verloren.

⁵² „Jam inde a primordiis suae, hoc est anno 894, ad annum usque 1632 continuata“ (zunächst tschechisch: *Historia o těžkých protivenstvích*, 1648 lateinisch gedruckt). Weitere geschichtliche Arbeiten wie eine *historia profana sive politica*, der Axiomata zur Geschichtsbetrachtung beigelegt sind, kommen hinzu.

und die aus ihr erwachsene Brüderkirche selbst bis zur Gegenwart mit nur wenigen Jahren Unterbrechung ausgesetzt war. Dann wird zwar die Befriedung unter Maximilian und die „volle Freiheit“ unter Rudolph gewürdigt (Kap. XXXIX-XL), worauf sogleich wieder „*novae sub Matthia hostium machinationes*“ folgten und seitdem unter dem „dem böhmischen Volk aufgezwungenen“ König Ferdinand horrende Verfolgungen und Gewaltmaßnahmen gegen die evangelisch Gläubigen. Diese sind in den folgenden 50 Kapiteln im Einzelnen geschildert. Schließlich wird in den restlichen Kapiteln (XCI-XCVII) aufgewiesen, wie seit 1624 nach Erlass der *Articuli ex instructione capitaneis districtuum* die Rekatholisierungen der Städte und Bezirke gewaltsam durchgeführt wurden. Diese erschütternde Schrift legte er 1647/1648, vor dem für die Exulanten dann so enttäuschenden Westfälischen Frieden, als eine Erinnerungs- und zugleich Anklageschrift an die Mächte lateinisch im Druck auf.

IV ARBEIT AN EINER NEUEN WISSENSCHAFTSTHEORIE: PANSOPHIA CHRISTIANA

Die bisher genannten Arbeiten zu Erziehungs- und Unterrichtsreform (Didaktik, Sprachlehrbücher, naturwissenschaftlicher Unterricht) sind aus der Sicht des Comenius keineswegs nur als besser praktikable Handbücher zu verstehen, wie sie bislang von anderen Pädagogen auch schon vorgelegt wurden.⁵³ Wie seine frühen Bemühungen um wissenschaftliche Gesamtschau der Welt zeigten – „*theatrum universitatis rerum*“ –, wozu er schon bei Alsted inspiriert worden war, ging es ihm um eine theologisch wie philosophisch begründete Ordnung der Dinge, auf die hin alle Erziehungs- und Schulprogramme bezogen sein müssten. Der Mensch muss sich, gleichsam als „Vizegott“, um die Schöpfung verantwortlich wissen.⁵⁴ In diesem Anspruch, der in der

⁵³ Seine dankbare Bezugnahme auf Vorläufer in solcher Bemühung wie Vives, Erasmus und Melanchthon sowie Bodinus und viele andere spricht er immer aus. Zu Rathke (Ratichius) versuchte er in Kontakt zu treten: doch der antwortete auch auf dreimalige Anfrage nicht. Er hielt seine Konzepte geheim, um sie an Fürsten zu verkaufen, während Comenius den offenen Wissenschaftler-Austausch im Sinne der „Gelehrtenrepublik“ praktizierte, wobei er finanzielle Probleme erlebte, da er sich nie um persönliche Vergütungen kümmerte. Diese „Öffentlichkeit“ seiner Bemühung, verbunden mit der Aufforderung zu gegenseitiger Verbesserung, betont er im *Gruß an den Leser* (22-23) wie auch später immer wieder bei seinen Vorschlägen für eine Pädagogik- und Wissenschaftsreform.

⁵⁴ Vgl. hierzu die Erwägungen von A. K. Tremml in: *Das Labyrinth der Welt und die Ordnung des deus secundus*, [in:] *Studia Comeniana et Historica* (StCHist) 31 (2001), S. 47 f. Im Eingang zur *Didactica Magna* nimmt er den Ausgang von der Gottebenbildlichkeit des Menschen (Gen. 1, 27f.) und schildert die erneute Ermächtigung des

Jugenderziehung und Bildung des Menschen aufs „Ganze“ gehen muss, auf das ΠΑΝ⁵⁵, ist impliziert das Erfordernis einer Suche nach einer „Pansophie“.⁵⁶ Ohne auf die Vorgeschichte dieser Fragestellung hier eingehen zu können, seien zwei Kontexte aus der Arbeit des Comenius in jenen Lesznoer Jahren hervorgehoben.

Der eine hängt mit den Sprachlehrbüchern zusammen. Hier geht es ihm um den Zusammenhang zwischen den Wörtern und den Sachen, den *verba* und den *res*. Er sah Anlass, sich von der humanistischen Überschätzung glanzvoller Rhetorik und von einem allzu sehr am schicklichen und geschickten Gebrauch der Wörter orientierten Bildungsideal abzuwenden und sich der konkreten Anschauung der Sachen zuzuwenden.⁵⁷ Doch dabei musste es ihm um deren Ordnung im Gesamtplan der Schöpfung zu tun sein. So korrigierte er Sprachlehrbücher, die er vorfand, in denen er eben diese vorauslaufende Besinnung vermisste.⁵⁸ So trägt seine *Janua linguarum reserata* von 1631⁵⁹ bereits den bemerkenswerten Untertitel *Seminarium linguarum et scientiarum omnium* und die Erläuterung: „*Hoc est Compendiosa Latinam (et quamlibet aliam) linguam una cum scientiarum artiumque omnium fundamentis perdiscendi Methodus*“. Und es wird ergänzt: „*sub titulis centum, periodis autem mille comprehensa*“. Es geht also um eine Methode (er legte stets auf eine konsequente und zielführende Methodik Wert), die über das Lateinische hinaus auch für jede beliebige andere Sprache nützlich zu gebrauchen ist. Vor allem aber darum, dass die in ihren nach 100 Kapiteln und 1000 Untertiteln gegliederte inhaltliche Anlage einen Zugang zu den

Menschen aus seiner Einbeziehung in den neuen Adam, Christus. Die *Pampaedia* wird vollends sowohl Notwendigkeit wie Möglichkeit des Menschen, sein schöpfungsgemäßes Ziel zu erreichen, nachweisen. K. Schaller: *Die Pädagogik des Johann Amos Comenius*, 2. Aufl., Heidelberg 1967.

⁵⁵ Vgl. Klaus Schallers gleichnamige Untersuchung dieses Begriffs bei Comenius, s'Gravenhage 1958.

⁵⁶ K. Schaller: *Die Pädagogik des Johann Amos Comenius*, Heidelberg (1. Aufl. 1957) 2. Aufl. 1967, sowie seine Übersetzung der *Pampaedia* ins Deutsche, Sankt Augustin 1991. Eine aktuelle Interpretation findet sich in S. Martschukowa: *Raswítje idei pansofinosti w pedagogičeskich trudach Jana Amos Komenskogo*, Siedlce-Berlin 2015 (Russ., Labyrinth Bd. II).

⁵⁷ Von daher die oftmals isolierte Hochachtung von Comenius als Didaktiker des Realienunterrichts bzw. des Anschaulichkeitsprinzips in der Schule (schon im 19. Jh. und in kommunistischer Rezeption, wie bei Robert Alt: „fortschrittliche Pädagogik“).

⁵⁸ Es lag ihm eine sog. spanische *Janua* des irischen Autors William Bathe vor, die er jedoch als „ohne jede sachliche Ordnung“ befand (vgl. K. Schaller: „Die *Janua linguarum reserata*“ des Comenius – Bekanntes, Unbekanntes, Vergessenes, [in:] ders. (Hg.): *Zwanzig Jahre Comeniusforschung in Bochum*, Sankt Augustin 1990, S. 143 ff.

⁵⁹ Erste Drucke 1633 in Gdańsk [Danzig] und Leipzig, zahlreiche Neuauflagen folgten. Man nannte sie „Goldene Janua“.

Sachen selbst⁶⁰ ermöglichen soll, somit für eine geordnete Erkenntnis der Dinge⁶¹ im Ganzen, wie die runden Zahlen andeuten.⁶²

Zum anderen geht es also, über die Darlegung der Sprachen-Problematik hinaus, um eine Bemühung um die *res*. Erst posthum kommt es, nach Zwischenformen, zu einer Veröffentlichung seiner Metaphysik, an der er mit Unterbrechungen und in varianten Ausarbeitungen gearbeitet hat, nach einer Sichtung seiner Manuskripte, mit der lange geplanten *Janua rerum*.⁶³ Hingegen ist bereits in den 1630er Jahren zu Leszno eine wissenschaftliche Programmschrift entstanden, die sein pansophisches Konzept in ersten Umrissen enthielt⁶⁴. Und hier ist sogleich von einem internationalen Korrespondenznetzwerk zu reden, das sich mittlerweile zwischen Leszno und vielen anderen Orten bis nach London hin entwickelt hatte.⁶⁵ Und es war in London, wo dieses Konzept mit Begeisterung aufgenommen wurde.

⁶⁰ Es lässt sich von daher verstehen, worauf Roman Mnich eigens hinwies: dass es (neben Vertretern anderer philosophischer Schulen!) auffallenderweise drei Phänomenologen aus der Schule Edmund Husserls waren, die das Erbe des Comenius im 20. Jh. erneuerten: der Ukrainer Dmitry Tschischewskij, der Tscheche Jan Patocka und der Deutsche Klaus Schaller (R. Mnich: *Johann Amos Comenius versus Edmund Husserl und seine Schüler: ein Versuch der Gegenüberstellung*, [in:] Goris u. a. (Hg.): *Gewalt sei ferne den Dingen!*, S. 221-236).

⁶¹ Der Begriff der *scientia* weist auf die Objekterkenntnis, während der der *artes* bereits auf die Problematik des menschlichen Umgangs mit den Dingen hinweist.

⁶² Hier kann die Frage nach der Pädagogik bei Comenius nicht vertieft werden, zu der parallel zu Schaller (vgl. auch dessen *Johann Amos Comenius. Ein pädagogisches Porträt*, Weinheim u. a. 2004) insbesondere Franz Hofmann, Halle an der Saale (dieser unter den Restriktionen des DDR-Regimes) wesentlich beigetragen hat (vgl. schon *Über den pädagogischen Gehalt des Lexikon reale pansophicum* und *SAL. Bildung zum vollen Menschentum. Eine pädagogische Betrachtung zu J. A. Komenskýs Spätwerk Triertium catholicum*, [beides in:] Schaller u. a. (Hg.): *Jan Amos Komenský. Wirkung eines Werkes nach drei Jahrhunderten*, Heidelberg 1970, S. 74 ff. und 84 ff.).

⁶³ Eingeleitet, übersetzt und kommentiert von E. Schadel: *Johann Amos Comenius. Pforte der Dinge. Janua rerum*, Hamburg 1989, bezogen auf einen posthum erstellten Text von 1681. Hierzu vgl. auch den eingangs im Zusammenhang mit Alsted zitierten Aufsatz von Wouter Goris; zur „synkritischen“ Erkenntnismethode vgl. H. E. S. Woldring: *Comenius' Syncritic Method of Pansophic Research between Utopia and Rationalism*, [in:] ebd. S. 23-44.

⁶⁴ Eine Zwischenform: *Janua rerum sive otius pansophiae seminarium sive Praecognita Pansophica* erläutert den Begriff: *Vocamus pansophiam, i. e. omnisapientiam, quia eò, ut omnes homines, et circa omnia, et omnino sapere discant, collimamus* (OO 14, S.13). – Weitere erläuternde Werke schlossen sich an, wie *Pansophiae diatyposis* oder *Templi pansophici delineatio scenographica*.

⁶⁵ Vgl. V. Urbánek: *J. A. Comenius and the Practice of Correspondence Networking: between the Office of address and the Collegium Lucis*, [in:] Goris u. a. (Hg.), *Gewalt sei ferne den Dingen!*, S. 291-308.

Als internes Skript gedacht, übersandte er es dem einst in Elbing/Ebląg, nun in England lebenden schottischen Freund, Samuel Hartlib, der seinerseits mit dem in Leszno lebenden ebenfalls schottischen Arzt John Johnston befreundet war, über den dieser Kontakt entstanden sein dürfte.⁶⁶ Hartlib war, wie andere Wissenschaftler auch in England, inspiriert durch einen entsprechenden Freundeskreis, als er in Elbing lebte⁶⁷, an den Bemühungen um allgemeine Gesellschaftsreform interessiert, die das Zeitalter an verschiedenen Gelehrtenzentren beschäftigten. So schlug des Comenius Schrift dort wie ein Blitz ein. Und ohne Rücksprache mit dem Autor gab Hartlib sie sogleich zum Druck, wo sie unter dem Titel *Conatuum Comenianorum praeludia* 1637 in Oxford erschien. Die Erläuterung: „Die erschlossene Pforte zur Weisheit oder Pflanzstätte einer christlichen Pansophie ... eine neue gekürzte und gediegene Methode, alle Wissenschaften und Künste und alles Offenbare und Verborgene ... kürzer, richtiger und besser als bisher zu erlernen“⁶⁸ – *Prodromus Pansophiae* „in quo admirandi illius et vere incomparabilis operis necessitas, possibilitas, utilitas – solide, perspicue et eleganter demonstratur“.

Bereits hier sehen wir die durchgängige Dreiheit der Aspekte jeder Aussage, die das neue Wissenschaftssystem kennzeichnen wird – in einer dreifach bestimmten dynamischen Harmonie: Notwendigkeit, Möglichkeit und Nützlichkeit greifen bei dem unvermeidlichen pansophischen Werk ineinander. Die dreifache Prägung von allem (Archetypos – Ektypos – Antitypos) erfordert und ermöglicht die umfassende Harmonie aller Dinge. Es ist der Weg der allseitigen Zusammenführung aller Erkenntnis zu gehen, die die verschiedenen Wissenschaften erbrachten, aber bislang nur in Zerklüftung: die der Natur (Paracelsus, Galilei, Bacon), der Philosophie (Aristoteliker, Neoplatoniker, Campanella), der Politik (Machiavelli, Hobbes) und auch der Theologie (Neo-Scholastik – diese übrigens in beiden Konfessionen). Dies bedeutet für jede dieser Disziplinen eine Herausforderung (nicht am geringsten für die Theologie!). Aber: für alle hat Gott

⁶⁶ Zu Johnston vgl. S. Wollgast: *Johann Jonston – seine Verbindung zu Comenius und seine Stellung in der Wissenschaft*, [in:] Kietzmann u. a. (Hg.): *Türen nach Europa*. Comenius-Tagung in Herrnhut 1992, S. 45-66.

⁶⁷ Bis 1628. Es war eine Stadt, die als Hafenstadt offen für Glaubensflüchtlinge, Händler und Gelehrte internationaler Herkunft war, wie dort auch eine solche Vereinigung namens Antilia entstand. – Da sie, obgleich polnisch, unter schwedischer Aufsicht stand, versammelten sich dort böhmische Exulanten um Velen von Žerotín, um sich den Schweden für die Befreiung der Heimat anzuschließen (Blekastad, *Comenius*, S. 166 f.).

⁶⁸ Hier zit. nach der Ausgabe von H. Hornstein: *Vorspiele. Prodromus Pansophiae. Vorläufer der Pansophie*, Düsseldorf 1963. Dies ist der Titel der zweiten Oxfordener Auflage 1639.

ein dreifaches Buch gegeben: der Natur, der Hl. Schrift und des menschlichen Geistes. In Synopse gelesen vermögen sie zur harmonischen Wahrheit zu führen. Dazu kann jede Ansicht beitragen, auch die Rabbiner, auch die Heiden.⁶⁹ Aufrechte, lautere Wissenschaftler sollen sich zusammenschließen zu dieser Wahrheitssuche, die zugleich der Reform der Gesellschaft in ihren verschiedenen Bereichen zugutekommen soll, und dabei, nicht zuletzt, die konfessionellen Feindschaften, die sich auf dem Kontinent kriegerisch austoben, minimisieren – die Idee der Akademie als gesellschaftserneuernde Triebkraft.

V ZWISCHENSPIELE: LONDON, BEGEGNUNG MIT DESCARTES, EINLADUNGEN

Es ist ein durchaus revolutionäres Programm, das in England bereits Aufsehen erregt und an unterschiedlichen Orten beachtet wird. So will man in London diesen Mann selber hören, auch Parlamentsangehörige, auch Kirchenleute wollen dies.⁷⁰ Er macht sich auf den Weg. Und trifft sie an, verschiedene Fachgelehrte auch aus Deutschland, Freunde Hartlibs dabei. Man will ein *collegium lucis* begründen. Ein Gebäude und Finanzierungsmöglichkeiten stehen bereit. Da macht der Bürgerkrieg in Irland dem Friedensprojekt den Garaus.

Nun hinterlässt Comenius seinen Freunden – und er schließt mit Hartlib und Dury noch einen Freundschaftsbund, der sie zur gemeinsamen Weiterarbeit am pansophischen Projekt verpflichtet – eine weitere Programmschrift: *Via lucis*⁷¹. Hier kommt die geschichtsphilosophische bzw. heilsgeschichtliche Betrachtung ins Spiel. Die Zeit sei reif – nicht zuletzt durch die neuen Kommunikationsmittel und die Seeschifffahrt, die die Menschen zunehmend zusammenführen – für das pansophische Gesellschafts-Erneuerungsprojekt. Die Aufgaben des *collegium lucis* werden präzisiert.⁷²

Noch vor der Rückkehr, zunächst ist er nach Holland von Freunden eingeladen⁷³, erreichen ihn Einladungen verschiedenster Seiten

⁶⁹ Zu diesem Pansophie-Entwurf vgl. bei M. Richter, *Jan Amos Komeński w Polsce*, S. 23-40.

⁷⁰ Es sind sowohl hochrangige anglikanische, wie presbyterianische Geistliche, so der Schotte John Dury (Duraeus), der auch schon in Elbląg [Elbing] als Prediger in der Fremdgemeinde gedient hatte.

⁷¹ Hg. und kommentiert von U. Voigt: *Comenius. Der Weg des Lichts. Via lucis*, Hamburg 1997.

⁷² Weiteres bei Richter, 2013, S. 95 ff.

⁷³ Ein mit Hartlib in Beziehung stehender anderer Wissenschaftsvermittler der Zeit, Pater Mersenne OFM in Paris, hatte Descartes die Durchreise von Comenius signalisiert. Holländische Freunde vermittelten ein Gespräch dieser beiden, erstaunliches

für ebensolche Tätigkeit: aus Harvard; in der „Neuen Welt“; aus Paris von Richelieu; von holländischen Professoren, aus deutschen Städten, von polnischen Adligen. Er nimmt ein Angebot von Schweden an – auch wenn es dort nur um Schulbuch-Erstellung und Unterrichtsreform geht. Die Freunde machten ihm Vorhaltungen deswegen. Er tat es jedoch, weil er hoffte, mit dem Dienst für Schweden dessen Hilfe für die Rückgewinnung der böhmischen Heimat zu erlangen.

VI ZWISCHEN SCHWEDEN UND POLEN

Für diese Aufgabe wählte Comenius, statt ganz nach Schweden zu gehen, Elbing, den zur Zeit Schweden unterstehenden, doch in Polen befindlichen Ostsee-Ort. Dorthin holt er seine Familie nach. Die Aufgaben, die er übernommen hatte, und für die er Ausgleichszahlungen an seine Kirche wie auch für seine eigenen Vorhaben von dem in Schweden als protestantischer Exulant lebenden Waffenhändler aus Lüttich, Louis de Geer, erhielt⁷⁴, waren mit dem Kanzler der schwedischen Krone, Oxenstierna abgesprochen. Auch Königin Christine hatte er in Stockholm getroffen: sie erkannte, dass sie aus des Comenius Sprachenlehrbuch Latein gelernt hatte!

Doch kaum hatte er in Elbląg [Elbing] Wohnsitz genommen, wird er von Seiten eines reformierten Pfarrerkollegen aus Gdańsk [Danzig] angesprochen, im Namen des polnischen Königs. Der wolle ein Religionsgespräch zur Versöhnung der Konfessionen durchführen, Comenius solle mitwirken auf der Seite der Protestanten.⁷⁵ Sein pansophisches Programm habe den Königsberater in Religionsfragen, Pater OFM Cap. Massimiliano Magni, sehr angesprochen (er habe es über Mersenne kennengelernt). Der habe ihn, Bartholomaeus Nigri-

Faktum bei der Selbstisolation des Descartes. Hierzu und zum folgenden ebd., S. 102 ff.

⁷⁴ Er hatte sein Geld durch Unterstützung schwedischer Waffenkäufe über Holland gemacht.

⁷⁵ Zur konfessionellen Situation in Polen, wo es weitgehend vom König abhängt, wie weit die 1573 beschlossene *Pax dissidentium* eingehalten wird, vgl. T. Kempa: *Wobec kontrreformacji. Protestanci i prawosławni w obronie swobód wyznaniowych w Rzeczpospolitej w końcu XVI i w pierwszej połowie XVII wieku*, Toruń 2007. Zugleich war durch Władysław IV Wasa (reg. 1632-1648) eine Phase der Entspannung nach der stark jesuitisch geprägten Politik seines Vaters Zygmunt III Wasa eingetreten, befördert durch die Pläne Pater Magnis zur friedlichen Rekatholisierung durch überzeugende Dispute („*persuadere con rationi*“). In diesem Sinne war das „Colloquium Charitativum“ nach Toruń [Thorn] 1645 einberufen worden. Hierzu die Monographie M. Richter, *Johann Amos Comenius und das Colloquium*, sowie verknappt [in:] Ders. *Jan Amos Komeński w Polsce*, hier: *Elbląg – ekumeniczny dialog (1642-1645)*, S. 41-55 und *Colloquium w Toruniu*, S. 55-92. – Zur Geschichte Polens bis 1795 vgl. N. Davies: *God's Playground. A history of Poland*, Bd. 1, Oxford 2005.

nus, gebeten, ihm dies zu vermitteln. Denn er betrachte es als geeignete Basis, weiterzudenken zur Erneuerung einer christlichen Philosophie (die Aristoteles abstreifen müsse, wie auch Comenius es fordere) – und zum Religionsfrieden. Kurz, Comenius wird in ein innerpolnisches Thema einbezogen, dazu noch auf höchster Ebene, obgleich er in schwedischen Diensten steht, wo man das bald missbilligt, rivalisieren doch beide Mächte um die Herrschaft an der Ostsee. Es wird Comenius eine nicht leicht zu meisternde Balance kosten, diese Aufgabe ernsthaft anzutreten. Dennoch tat er es mit bewundernswertem Einsatz. Es kommt zur Niederschrift von herausragenden, bis heute exemplarischen, ökumenisch relevanten Schriften. Auch muss er den Anforderungen der schwedischen Seite wie auch der eigenen Kirche zuhause gerecht werden.⁷⁶

Ende 1648 wünscht seine schwer erkrankte Frau Dorothea eine Rückkehr nach Leszno, wo sie bald darauf verstarb⁷⁷. Zugleich mit dieser Not muss er das für die böhmisch-mährischen Exulanten niederschmetternde Ergebnis des Westfälischen Friedens erleben: keine Rückkehr, keine Wiederherstellung. Die schwedische Schutzmacht hatte nachgegeben. Comenius machte Oxenstierna heftige Vorwürfe.⁷⁸

Des Comenius Niedergeschlagenheit war so groß, dass er in einer einzigartigen Geste ein *Testament der sterbenden Mutter, der Kirche* verfasste⁷⁹. Dabei hatte man ihn gerade in dieser Notlage 1648 zum Leitenden Bischof gemacht. Hier bringt ein Theologe und Bischof seiner Kirche die Freiheit auf – wenn Gott etwas Neues schaffen wolle –, die eigene bisherige Kirchenstruktur freizugeben. Der Patriarch in der Rolle des Sterbenden Jakob gibt seinen Söhnen mit seinem Se-

⁷⁶ Zugleich nämlich hatte er sein Sprachlehrbuch *Novissima Methodus* fertiggestellt. Wegen des Zerwürfnisses mit Schweden, wo nun strenge lutherische Religionspolitik ihn als Calvinisten verdächtigte (er wehrte sich zwar: er komme von Jan Hus!), wurde es von ihm in Polen gedruckt, 1648.

⁷⁷ Da er noch zwei minderjährige Kinder, Susanna, geb. 1643, und Daniel, geb. 1646, zuhause hatte, entschied er sich nach einem Jahr zu einer dritten Eheschließung mit Johanna Gaiusová. Andererseits konnte er die Verheiratung seiner beiden älteren Töchter Dorothea und Elsbietta erleben – letztere mit Peter Figulus, einst Ziehsohn im Hause; diesem Paar entstammen die beiden Gelehrten Theodor und Daniel Ernst Jablonski, führende Mitarbeiter einst der Brandenburgischen Sozietät der Wissenschaften in Zusammenarbeit mit Leibniz.

⁷⁸ Noch standen schwedische Truppen in Prag – aber man ließ sich mit Gold auszahlen. Das empörte Comenius besonders. Freilich vermochten auch Mächte wie Brandenburg Habsburg nicht umzustimmen, sogar die Pfalz gab sich mit der Restitution der Kurwürde zuhause zufrieden.

⁷⁹ *Kšaft umírající matky* (1650). Hierzu M. Richter: *Comenius und der Ökumenismus heute. Versuch einer Würdigung und ein Vergleich*, [in:] R. Mnich, W. Korthaase (Hg.): *Jan Amos Komenskii i sytschasnostj* (Ukr.), Drogobytsch 2005, S. 35-60.

gen den Auftrag, sich in den Dienst anderer Kirchen zu stellen, um ihnen das Beste aus der eigenen Tradition zur Verfügung zu stellen. – Die Synode freilich mochte sich diesem Willen nicht fügen. So blieb Comenius die Aufgabe, seine bald wieder bedrängte Kirche zu stützen. Er tat es Zeit seines weiteren Lebens, und auch von seinem letzten Exil in Holland aus, auf vielfältige Weise.⁸⁰

VII RUF NACH SIEBENBÜRGEN UND NOCH EINMAL RÜCKKEHR NACH LESZNO

Schon zu früheren Zeiten gab es Kontakte zwischen der mährischen Brüderunität in Polen und der, ebenfalls aus Exulanten bestehend, in Ungarn und Siebenbürgen. Gerade dort wollte man Comenius schon länger gerne auf den Professoren-Lehrstuhl in Alba Julia/ Stuhlweissenburg holen, den einst Alsted, dann ein anderer Schüler von ihm, Johann Heinrich Bisterfeld, eingenommen hatte. Es wäre für Comenius die Gelegenheit gewesen, den Lasten der Gemeindegarbeit wie auch dem eigentlich bestehenden Mangel an universitärem Prestige zu entgehen. Dieses hatte er freilich längst überboten. Dabei hatte er alle seine Forschungen und Veröffentlichungen als einfacher Geistlicher unternommen, zudem ohne die Stütze einer Universitätsbibliothek.

Nun wirkten politische, brüderisch-kirchliche wie pädagogische Gründe zusammen, die ihm auch die Genehmigung der heimischen Kirche ergaben, dem Ruf zu folgen, der vom Sitz der siebenbürgischen Fürstenfamilie Rakoczy ausgegangen war. Er sollte das Gymnasium am Fürstensitz, Saros Patak, in eine pansophische Schule umgestalten.⁸¹ Trotz seiner fulminanten Antrittsrede – *Über den rechten Umgang mit Büchern, den Hauptwerkzeugen der Bildung* – bereitet es ihm anfangs große Mühe, hier Verständnis für seine „pansophischen“ Anliegen zu finden⁸², die auf eine *cultura universalis*⁸³ hinaus-

⁸⁰ Auch zu dem Kirchenkampf in England seit Cromwell hatte er Stellung genommen, eine mittlere Position einnehmend zwischen den radikalen Independenten und dem hochkirchlichen Anglikanismus, der durch Charles II. wieder installiert war: *De Indepentia*. Er plädiert für das Zusammenwirken aller drei klassischen Regierungsformen (Tyrannis, Aristokratie, Demokratie), um der Monarchia Christi Geltung zu verschaffen. – Seine Kontakte nach England ließen ihn auch dortige Sammlungen für die bedrängten Festlandsprotestanten unterstützen, um deren gerechte Aufteilung zwischen Polen und Ungarn er sich auch noch kümmerte.

⁸¹ Die politischen Kontexte, die bis zur Frage einer antihabsburgischen Allianz reichen, bleiben hier unerörtert.

⁸² Etwa: „Warum sind da Bürgersöhne mit denen der Adeligen zusammen?“

⁸³ Vgl. J. Nolte: *Der universelle Humanismus des Johann Amos Comenius als Anhaltspunkt für eine europäische Kulturethik*, [in:] N. Kotowski, J. B. Lášek (Hg.): *Comenius und die Genese des modernen Europa*, Bayreuth 1991, S. 90-97; Uwe Voigt: *John*

liefen. Bis er auf eine schon in der Schule zu Leszno erkundete Möglichkeit verfiel, das Schultheater, niedergelegt in *Schola ludus*: der Inhalt der Schulbücher wird von Personen, von den Schülern selbst, dargestellt. Das begeisterte auch Gegner unter den Lehrerkollegen. Und noch eine Großtat an didaktischer Veröffentlichung wird hier vorbereitet: der *Orbis sensualium pictus*, die Beschreibung der sichtbaren Welt in Bildern.⁸⁴ Dieses Büchlein wird seinen Ruhm jahrhundertlang weitertragen. Es wird in allen möglichen Sprachkombinationen erscheinen. Wobei oft Variationen, ungefragt, vorgenommen wurden – von den jesuitischen „Korrekturen“ und Ergänzungen „zum Schutze der Jugend“ bis zu den „realistischen“ Vergrößerungen neuerer Zeit. Gerade das seit der *Janua linguarum* etablierte Prinzip der Ordnung der Dinge aus der Sicht des Ganzen wurde zumeist willkürlich verändert.⁸⁵

Nachdem es ihn dringlich nachhause zog, von Familie und Kirche zurückgefordert, schien ihm ein ruhigerer Lebensabschnitt beschieden – trotz aller amtskirchlichen Verpflichtungen und der intensiven persönlichen Forschungsarbeit. Er war nämlich mit der Niederschrift seines Hauptwerks befasst, jenes Werkes, dessen Titel er erstmals in einem Brief an seinen Protektor und Financier in Schweden, Louis de Geer, genannt hatte (der dieses jedoch garnicht goutieren wollte). Es geht um ein Werk, dessen Notwendigkeit ihm nicht zuletzt bei den Erfahrungen der Religionsgespräche in Polen Anfang der 1640er Jahre vor Augen trat: es müsse ein Werk sein, in das – nach allen „Vorläufern“ – die umfassende Darlegung der Pansophie eingehen solle, um von daher die zeitgenössische Welt aufzurufen, in jene „Allgemeine Beratung für die Verbesserung der menschlichen Angelegenheiten“ einzutreten. Daran hatte er, sowie er dafür frei war, seither gearbeitet. Nun kommt die Katastrophe über die Stadt, in der er seine „zweite Heimat“ gefunden hatte. In den Wirren der Streitigkeiten um den polnischen Thron, den soeben Karl Gustav X. von Schweden eingenommen hatte⁸⁶, der aber bald wiederum vertrieben

Amos Comenius' *Cultura universalis – A challenge for the 21st Century?* [in:] Goris u. a. (Hg.): *Gewalt sei ferne den Dingen!*, S. 199-207.

⁸⁴ Erschienen erstmalig in Nürnberg 1658. – Alle diese Schulschriften wie auch die früheren wurden in Amsterdam 1657 in den *Opera Didactica Omnia* gemeinsam gedruckt, seither wiederum in der historisch-kritischen *Opera Omnia* – Ausgabe in den Bänden 15, I- IV.

⁸⁵ Es wären weiter bemerkenswerte Niederschriften jener Jahre zu erwähnen. So eine Art soziologischer Untersuchung in *Gentis felicitas*.

⁸⁶ In dieser Phase war Comenius vom Stadtpräsidenten, Johan Szlychting, gebeten worden, eine Bewillkommnung des schwedischen Herrschers zu schreiben. Er tat es in der Art der Fürstenbelobigung in Verbindung mit einer Fürstenermahnung, wie dies von Erasmus stilbildend eingeführt war – in seinem *Panegyricus Carolo Gu-*

wurde, wurde Leszno niedergebrannt.⁸⁷ Gerade das Leben seiner Familie konnte er retten. Die Manuskripte, darunter auch seine lebenslang gepflegte Sammlung *Thesaurus der tschechischen Sprache*, verbrannten bis auf wenige Ausnahmen.⁸⁸

Er hätte ein neues Exil in Schlesien bei Freunden oder in Brandenburg beim Kurfürsten suchen können. Doch in Frankfurt/ Oder erreichte ihn die Einladung aus dem Hause de Geer, nun vom Juniorchef Laurentius, aus Amsterdam. Mit ihm hatte er ein ungetrübtes Verhältnis, so konnte er diese Einladung, auch an seine Familie, gerne annehmen. Über Hamburg und Groningen nahm er seinen Weg, unterwegs begrüßt von Gelehrten allenthalben.

VIII VERÖFFENTLICHUNGEN IN AMSTERDAM – KURZE HINWEISE

Als Comenius in Amsterdam eingetroffen war, wo ihm Laurenz de Geer das Quartier freibot, erhielt er einen ehrenvollen Empfang auch beim Rat der Stadt, samt dem Angebot, die Bibliothek mit eigenem Schlüssel benutzen zu dürfen. War doch der Verlust seiner eigenen Bücher ein weiterer schmerzvoller Punkt, zusätzlich zu dem so vieler Manuskripte. Schon hatten ihm auch Freunde geholfen, durch Geschenke von Exemplaren seiner gedruckten Veröffentlichungen einen neuen Grundstock zu legen. Darüber hinaus legte der Rat der Stadt

stavo. Lobrede auf König Karl X. Gustav, hg. und übers. von Jürgen Beer, Sankt Augustin 1997 (zum Vergleich mit Erasmus s. S. 17-24). – Die Schrift erschien anonym. Da eine Widmung vorangestellt war, die mit den Initialen V. T. L. B. de B. versehen war (Vaclav Theodor Liber Baro von Budova), hielt man diesen auch für den Autor. Dieser befand sich zu der Zeit in Frankfurt an der Oder und beherbergte Comenius sogleich nach dem Brand Lesznos, bevor ihn die Einladung nach Amsterdam erreichte. Diese Schrift hat zu massiven Fehlbeurteilungen des Comenius geführt, da sie als antipolnisch missverstanden wurde – bis man heute das Genus dieser Rede richtig einordnet und etwa durch Jolanta Dworzaczkowa anerkennt, dass es sich mehr um ein antihabsburgisches denn ein antipolnisches Manifest handelte. Im Gegenteil: Comenius rühmt die polnische Freiheitsliebe ausdrücklich und warnt den Schweden vor tyrannischen Eingriffen. Das Fehlurteil hat über Jahrhunderte hin zu nationalistischer oder konfessioneller Polemik oder einfach zum Übergehen des Comenius in Polen beigetragen, den man erst heute wieder als einen seiner größten Gelehrten wiedererkennt (vgl. die Dokumentationen einer Serie von Symposien in Siedlce, hg. von B. Sitarska und R. Mnich in den *Studia Comeniana Sedlcensia* (StCSedl.), t. I-IV).

⁸⁷ Offensichtlich in antiprotestantischem Ressentiment von katholischen Freischärlern im Zuge der Abwehr der Schweden bei Jasna Góra 1656.

⁸⁸ Fast möchte man bedauern, dass unter den erhaltenen solche waren, die die zwiespältige Frage der „Offenbarungen“ lebender Zeugen betrafen. Er nahm es als Fingerzeig, deren Veröffentlichung zu betreiben.

großen Wert darauf, dass die pädagogisch-didaktischen Werke des berühmten Gastes nicht, wie mit dem *Orbis pictus* schon begonnen, anderwärts in den Druck kamen, sondern er förderte sogleich eine Gesamtausgabe derselben. Sie fasste die Werke der verschiedenen Perioden in Leszno, Elbing und Saros Patak sowie nun in Amsterdam zusammen in einer Gesamtausgabe, die für die nächsten drei Jahrhunderte maßgeblich bleiben sollte.⁸⁹

Ohne auf weitere Umstände und Aspekte seiner letzten vierzehn Lebensjahre in Amsterdam einzugehen, seien nur noch die hauptsächlichsten acht Schriftenkomplexe seiner hiesigen Veröffentlichungen aufgeführt. Es war nämlich eine weiterhin fruchtbare Arbeitsperiode: teils mit Rekonstruktionen oder Ausarbeitung verlorener Texte, teils mit Texten in neuen Konstellationen, darunter schweren Konflikten. Kein Wunder, dass ihn zuweilen Bedrückungen unterschiedlicher Art zu ermatten drohten.

Der *pädagogisch-didaktische* Komplex gehörte zu den ersten neu gedruckten Arbeiten, gesammelt in der Ausgabe *Opera Didactica Omnia*. Hierbei sind durchaus auch z. T. die frühen pansophischen Schriften enthalten, was deren konzeptionelle Nähe zu diesem Bereich kundtut.⁹⁰

Ebenfalls sehr bald ging er die Sammlung der *irenischen* bzw. *ökumenischen* Schriften an, die als *Regula fidei Judicium duplex*, in Verbindung mit weiteren, erschienen, 1658.

Ein ihn seit langem beschäftigender Komplex ist auch der der zeitgenössischen *Visionen und Offenbarungen*, zu deren Veröffentlichung, wie erwähnt, er sich verpflichtet sah: zwei Bände *Lux in tenebris* und *Lux e tenebris* (1657, 1665).

Ihm misslich, wurde er von einem sozinianisch gesonnenen polnischen Exulanten in eine *antisozinianische Kontroverse* gedrängt, die allerdings ein äußerst wertvolles Konvolut von einschlägigen *Schriften* zur Folge hatte, in der Comenius, bislang von den Kirchen kaum gewürdigt, als Verfechter der Trinitätsthematik auftrat.⁹¹

Dies hinderte nicht, dass er in *Streit* auch *mit der reformierten Schulorthodoxie* geriet in heftiger Auseinandersetzung etwa mit dem Theologen Samuel Maresius (1669), der dem inspirierenden

⁸⁹ Die erwähnten *Opera Didactica Omnia*, (ODO), Amsterdam 1657.

⁹⁰ In den *Opera Omnia* 15/I-IV. –Hierauf weist zurecht A. Lischewski in seinem Beitrag zur Festschrift W. Korthaase: *Kurzer Abriss der Geschichte der deutschen Comenilogie. Historische Hinweise zum Bewertungskontext der Consultatio Catholica*, [in:] StCHist 79 XXVIII 2008, S. 589–608.

⁹¹ Dieser Schriftenkomplex wurde erst durch Erwin Schadel umfassend ediert und kommentiert: *Antisozinianische Schriften*, 3 Bde., Frankfurt am Main u. a. 2002. 2008.

Impuls, der von des Comenius Weltende-Naherwartung für diesen ausging, nichts abgewinnen konnte.

Auch das *politische Zeitgeschehen* konnte ihn nicht ruhen lassen, ganz abgesehen davon, dass er sich stets um Sorgen auch seiner Heimatgemeinden bemühen musste⁹². So wandte er sich u. a. in Schriften zum Frieden an den Deutschen Reichstag zu Regensburg und an die Gesandten der Seemächte Holland und England nach Breda: *Letzte Posaun über Deutschland* (1663), *Vernunft-Schluß (Syllogismus practicus)* (1665), *Angelus Pacis* (1667).

Neben all dem muss aber sein eigentliches Arbeitsvorhaben erwähnt werden, sein *zusammenfassendes pansophisches Werk*, an dem er seit 1645 arbeitete, und von dem er nur die ersten beiden Teile schon 1656 hatte herausbringen können. Am Rest arbeitete er immer weiter, ohne es am Ende noch abschließen zu können. Sein Titel war schon aufsehenerregend genug: *De rerum humanarum emendatione consultatio catholica*. Zu ihr lud er im Vorspruch als erstes die *Lumina Europae* ein, also die Kollegen in der Gelehrtenwelt, die er bittet, bei allen ihren möglichen Bedenken (auch solchen gegen seine eschatologische Naherwartung!) dabei zusammenzuwirken und Verbesserungen zu seinem Plan einzubringen.

Die sieben Hauptteile sind so überschrieben, dass sie durch ihre Überschriften je den universalen Anspruch erkennen lassen:

- *Panegersia* (die sich letztlich an das gesamte *genus humanum* richtet)
- *Panaugia* (die Lehre vom universalen, alles durchströmenden Licht)
- *Pansophia* oder *Pantaxia* (Natur und Kultur als Erkenntnis- und heilsgeschichtlich geordnete Gestaltungsaufgabe, in VIII *gradus* dargestellt)
- *Pampaedia* (die Rolle des Menschen und seine Erziehung betreffend)
- *Panglottia* (Suche nach einer Sprache zur universalen Kommunikation)
- *Panorthosia* (die mit diesen Mitteln ermöglichte „Wiederherstellung“)
- *Pannuthesia* (Aufruf, den heilsgeschichtlichen Kairos wahrzunehmen).

Ein *Lexicon reale pansophicum* ist dem Konsultationswerk beigegeben.⁹³

⁹² Der tschechische Historiker Gindely bezeichnete ihn einmal als „Großalmosenier“ seiner Kirche.

⁹³ Dieses Werk, das verschollen geglaubt, von Dmitry Tschischeswskij 1934/35 in

Zwei Jahre vor seinem Tod war es ihm noch vergönnt, einen Rückblick auf sein Leben niederzuschreiben: *Unum necessarium* – eine *biographische* Fundgrube⁹⁴ und ein Meisterwerk zugleich, worin er seine eigenen „Labyrinth“ schildert und, auch selbstkritisch, die Konzentration auf „das Eine, das nottut“ (Lukas 10, 42) fordert.

Das Übrige musste die Nachwelt übernehmen – zunächst sein Sohn Daniel, aber nur um es in fähige Hände zu übergeben.⁹⁵

X EIN GELEHRTER, DER IN VERGESSENHEIT GERIET – UND WIEDER ENTDECKT WURDE⁹⁶

Während philosophiegeschichtlich gesehen die bedeutsame Wirkung auf Georg Wilhelm Leibniz, den europaweit bewunderten Universalgelehrten, den Rang des Comenius schon allein verdeutlicht, kam es im Zeitalter der Gegenreformation in Polen und Böhmen bzw. im Habsburgerreich, aber auch im Zarenreich zu konfessionalistischer Verknennung⁹⁷ und im Zeitalter der Aufklärung zu rationalistischer Missachtung. Der widersprach Johann Gottfried Herder deutlich, womit er eine Neubesinnung einleitete. Das 19. und das 20. Jh. sahen jedoch einseitige Inanspruchnahmen unter nationalen, pädagogischen und politischen Gesichtspunkten, denen die Comeniusgesellschaft, die 1891 in Berlin begründet wurde, zu wehren versuchte. Ein neues, umfassenderes Bild seiner Leistung als Gelehrter, der zugleich Geistlicher, Phi-

Halle an der Saale aufgefunden wurde, erschien erstmals in einer *Editio Princeps* 1966 in Prag (mit *Epilogus* von Jan Patocka); Neuedition in den *Opera Omnia* Bd. 19, wovon 19/I soeben, 2014, erschien (ediderunt Martin Steiner et al.).

⁹⁴ Andere biografische Quellen finden sich in seiner Korrespondenz mit dem Drucker Petrus Montanus sowie im Kontext von Rechtfertigungen oder der Zurückweisung von Unterstellungen, etwa gegenüber den Theologen Arnold und Maresius. Das Genus einer Autobiographie sei es im humanistischen oder romantischen Sinne findet sich bei Comenius nicht.

⁹⁵ Dazu gehören, neben der mühsamen Erstellung des MS eines Gesamtverbunds der Teilwerke und mancher Fragmente zur *Consultatio*, die Herausgabe seines *Triertium Catholicum*, und einer letzten Fassung seiner *Janua rerum* 1681. – Die Edition der *Predigten* bleibt zumindest für eine deutsche Ausgabe ein bislang unerfülltes Desiderat (vgl. zur Problematik K. E. Langerfeld: *Die Predigten des Johann Amos Comenius. Ihre deutsche Edition als Aufgabe*, [in:] *Festschrift Werner Korthaase*, StCHist 79 XXXVIII 2008).

⁹⁶ Zur Rezeptionsgeschichte vgl. Richter, 2013, S. 401-437 (dort 438 ff. auch Register und Lit.).

⁹⁷ War er bei den einen als Protestant verdächtigt, bei den protestantischen Großkirchen jedoch als freikirchlicher Außenseiter gesehen, so wurde er von den Russen als Slawophiler vereinnahmt (vgl. R. Mnich: *Jan Amos Komeński i Rosyjski Kościół Prawosławny*, [in:] StCSedl IV 2012, S. 117-125).

losoph, Sprachwissenschaftler⁹⁸ und Pädagoge war, zeichnet sich seit der Mitte des vergangenen Jahrhunderts in Erschliessung wesentlicher neuer Text-Funde ab, darunter des Hauptwerks, der *Allgemeinen Beratung*, sowie auch eines Corpus von z. T. sehr persönlich gehaltenen, handschriftlich verbliebenen Notizen, die nun unter dem Titel *Clamores Eliae*⁹⁹ veröffentlicht sind.

Abschließend sei die Würdigung mitgeteilt, die der 24jährige junge Leibniz dem im Alter von 78 Jahren Verstorbenen auf die Todesnachricht hin widmete¹⁰⁰.

Fortunate senex, veri novus incola mundi,
 Quem pictum nobis jam tua cura dedit:
 Seu res humanas insanaque jurgia, liber
 Despicias, et nostris usque movere malis;
 Sive Apicem Rerum et mundi secreta tuenti,
 Interdicta solo, nunc data Pansophie;
 Spem ne pone tuam, superant tua carmina mortem
 Sparsaque non vanè semina servat humus.
 Posteritas non sera metet, jam messis in herba est,
 Articulos norunt fata tenere suos.
 Paulatim natura patet, felicibus unà
 Si modò conatùs jungimus, esse licet.
 Tempus erit qvo te, COMENI, turba bonorum,
 Factaque, spesque tuas, vota qvoque ipsa, colet.

⁹⁸ Speziell hierzu vgl. A. Fritsch: *Comenius und das Problem der Vielfalt der Sprachen*, [in:] Goris u. a. (Hg.): *Gewalt sei ferne den Dingen!*, S. 311-321.

⁹⁹ *Opera Omnia* (OO) 23. – Um diese neue Gesamtsicht bemüht sich, in Zusammenarbeit mit den befreundeten Comenius-Initiativen in Europa und anderswo, die 1992 neu begründete Deutsche Comenius-Gesellschaft.

¹⁰⁰ „*In Comenii obitum*. Versus quos Hesenthalero misi.“ (Magnus Hesenthaler war ein Tübinger Professor, der ihn darum gebeten hatte). Vgl. zur Überlieferung H. Hecht: *Die Handschriften des Leibnizschen Gedichtes auf Johann Amos Comenius*, [in:] *Comenius-Jahrbuch* (CJ) 1993, S. 83-90. Es handelt sich um die in der Akademie-Ausgabe aufgenommene Version. Dort vom Verfasser des Aufsatzes eine Übertragung ins Deutsche S. 84f.: „Glücklicher Greis, der wahren Welt neuer Bewohner/ Deren Bild uns deine Fürsorge schon gegeben hat: / Sei es, dass du auf die menschlichen Dinge und törichten Streitigkeiten unbefangen / Herabsiehst und von unserem Leid doch immer noch bewegt wirst; / Sei es, dass dem den Gipfel der Dinge und die Geheimnisse der Welt Schauenden, / Die auf Erden versagte Pansophie jetzt gegeben ist; / Lass die Hoffnung nicht fahren, deine Worte überwinden den Tod. / Denn den nicht vergebens ausgestreuten Samen bewahrt die Erde. / Bald schon werden die Nachfolgenden den Ertrag einbringen, die Ernte steht schon im grünen Halm, / Das Schicksal kann den Zeitpunkt der Reife nicht aufhalten. / Allmählich offenbart sich die Natur, und mit den Glücklichen vereint zu sein, / Ist uns vergönnt, wenn wir unsere Bestrebungen vereinen. / Die Zeit wird kommen, in der dich COMENIUS die Schar der Guten / Sowie deine Werke und Hoffnungen, und selbst deine Sehnsüchte ehren wird.“

Literaturhinweise zu Comenius und Europa

Zur Biographie:

- Blekastad M.: *Comenius Versuch eines Umrisses von Leben, Werk und Schicksal des Jan Amos Komeński*. Oslo – Praha 1969.
- Dieterich V. J.: *Johann Amos Comenius*. Reinbek 1991.
- Pánek J.: *Comenius – Lehrer der Nationen*. Prag 1991.
- Richter M.: *Johann Amos Comenius und das Colloquium Charitativum von Thorn 1645. Ein Beitrag zum Ökumenismus*. Siedlce 2013.
- Uher B.: *Jan Amos Komenský. Comenius – Lehrer der Völker*. Basel 1991.
- Ders.: *Jan Amos Komeński. Krótki zarys życia i działalności*. St. Peterburg 2015.
- Ders.: *Jan Amos Komeński. Zarys biograficzny*. Siedlce 2016.

Sonstige:

- Borkowski A.: *Poznawcze i dydaktyczne funkcje symboli w dziełach Jan Amosa Komeńskiego*. In: StCSedl t. IV S. 235-244.
- Bussmann K. H.: *1648. War and peace in Europe*. Bd. I. Münster und Osnabrück 1999.
- Čapková D.: *The Comenian group in England and Comenius' Idea of Universal reform*. In: Acta Comeniana 1 1969 s. 25-34.
- Chocholová S.: *Jan Amos Komenský. Odkaz kultury vzdělávání*. Praha 2009.
- Davies N.: *Im Herzen Europas. Geschichte Polens*. München 2001.
- Korthaase W. et al.: *Comenius und der Weltfriede*. Berlin 2005.
- Friedrichsdorf J.: *Umkehr. Prophetie und Bildung bei J. A. Comenius*. Idstein 1995
- Heinekamp A. et al.: *Leibniz und Europa*. Hannover 1994
- Hubkova J.: *Komenského letákový spis „Letzte Posaun über Deutschland“*. In: StCHist 89-90 XXXXOIII 2013 S. 92-109.
- Kempa T.: *Wobec kontrreformacji*. Toruń 207.
- Mnich R.: *Jan Amos Komeński i Rosyjski Kościół Prawosławny*. StCSedl t.IV 2012 S. 117-125.
- Van der Linde M.: *Die Welt hat Zukunft*. Basel – Kassel 1992.
- Richter M.: *Comenius und die Politik: zwischen allen Stühlen. Polen, Schweden, Siebenbürgen – Władysław IV, Oxenstierna, Rakoczi und manche andere*. S. 20-48.
- Wagner M.: *Historia nowożytna powszechna (1492-1789)*. 2010.
- Wolf P. et al.: *Der Winterkönig Friedrich von der Pfalz. Bayern und Europa im Zeitalter des dreissigjährigen Krieges*. Darmstadt 2003.
- Zemek P. et al.: *Studien zu Comenius und zur Comeniusrezeption in Deutschland. Festschrift Werner Korthaase zum 70. Geburtstag*. Uherský Brod StCHist 79 XXXVIII 2008.
- Ders.: *God's playground. A history of Poland*. Vol. I. Oxford 2005.

Gleb Netchvolodov

*(PhD Candidate Institute of Semiotics,
University of Tartu)*

On visual minus – device

Abstract:

Visual studies in general as well as visual semiotics in particular have, in the last decade shifted their analytical focus from culture related and linguistic fields to purely psychological, neuro-biological and cybernetic prospects, following the most popular up to date disciplines. Some fundamental and trans-disciplinary tools and concepts at the same time had been left behind in-depth research, while maintaining its important languages and textual inner- and inter-structures. Hence, the minus-device as one of the most important concepts of the Tartu-Moscow school toolkit, has never been considered in terms of its application to visual language or to a functional combination of visual and verbal languages as a complement of each other, while visual minimalism and the visual minus-device are often treated as the same expressive mode.

Keywords: Lotman, visual studies, semiotics, Tartu, Moscow

1.1.

Creative instrument, determined by J. Lotman in 1964 as a minus-device as well as its variations, has been repeatedly analyzed since then by a number of researchers from different perspectives, such as subtext (Larson, 1984, Deleuze, 1969), the theory of sign and mimesis (Grigorjeva, 2005), construction of a literary text (Strunkina, 2004), and others. Yet several studies indicated by a brief genesis of the minus-device and provides examples of different artistic practices. Thus, Strunkina aptly describes the historical roots of the minus-device in art, music and literature as a response to the previous understanding of "embellishment", of decorative features and the the subsequent post-modernist practice of minimalism, which continues to this day. However, almost all researchers have noted the linguistic primacy of the minus-device and its relationship with verbal texts, leaving interdisciplinary analysis on the periphery, including examples from related creative fields just as the review comments. On this basis, the vast majority of the materials considered minus-device, built on works of literature analysis. One of the reasons for this is the lack of a clear boundary between the minus-device and visual minimalism as it is. When the absence of a meaningful verbal text reinforces an impression as a result of a reader's expectations (i.e. construction

involves partial or complete prior knowledge of the latter by the recipient), in fine arts reduction in many cases is a self-representation concept and may lead to the audience's misunderstanding in the absence of additional connotations or direct explanations (such a classic example here is Malevich's Black Square, the decoding which is impossible without understanding the concept of Suprematism). In this case, as well as in G. Moore's sculptures, for instance, the maximum formal reduction acts not just as an additional reception actuation, but also as a self-sufficient and conceptual wholeness.

1.2.

The question of the visual minus-device brings the subject to the field of pictorial and verbal rhetoric correlation. The latter itself, as Foucault defined it, is an instrument through which language receives its spatial form in verbal signs (Foucault, 1966). Problems of visual rhetoric has also been analyzed by J. Lotman in his article *Iconic Rhetoric* (Lotman, 1996). Meanwhile, is it possible to speak about visual minus-devices in pictorial practice or is it still simple formal minimalism? If we look at the basic principle of the first, according to J. Lotman (Lotman, 1994 [1964]) it is the absence of the significant element of a given construct, which enhances the meaning of the latter. In other words, the paradoxical reduction mechanism here sounds like *the less details presented, the more sense (similarity) occur* (Grigorjeva, 2005). This principle can be directly connected, for instance, with the definite concept in architecture, in which the visual component is directly tied to the functionality, namely in the concepts of Mies van der Rohe and Le Corbusier concepts, whose motto was "less is more". The outcome of this theoretical program were buildings in which the dominant of pure geometry as an ultimatum mediator between the creative idea and functionality was clearly discernible. Of course, its inaccurate to call the specified program embodied in architecture as minus-device it is, because the latter implies the recipient's audio or visual preliminary expectation of the whole structure. Here we are dealing with a kind of architecture "black square", i.e. with a pure concept, the value of which is determined solely through the prism of connotative and explicated information. Indeed, for the uninitiated viewer naked, devoid of any decoration concrete structures or glass walls which are naked and devoid of any decoration not bear any direct aesthetic or informative messages. Minimalist forms themselves in this case cannot be received as sufficiently informative signals on which the viewer can build a more or less adequate interpretation of a denotate. However, a direct relation between the minus-device as an agent

of expressing certain content and visual representation is seen clearly enough here in light of a verbal - visual languages pair.

1.3.

The issue of verbal and visual languages relations is not new at all and has its roots in history. At a more recent stage, in the early 19th century Humboldt emphasized in his "Philosophical anthropology" that linguistic analysis invades into every tiny matter of the language itself, and further goes to the level of structural and philosophical generalizations (Humboldt, 1985). At the sign level the ratio of verbal, symbolic form and its visual image is already apparent in Saussure's sign dichotomy (Saussure, 2001), where the sign construct arbitrariness is given by the impossibility of a complete correlation between signifier and signified due to visual images polysemy and the difference in the cognitive experience of communicative act participants. Saussure affirmed that languages reflect shared experience in complicated ways and can design very contrasting pictures of the world from one another. To clarify this correlation and to enhance the universality of the language features up to 60 attempts were made to create so-called pasigraphic auxiliary languages, which stand for a connection between verbal and visual systems were made. A larger number of researches accounts for the 18-19 centuries, including projects of Du Ponceau, Linzbach et al. however, the most effective results were achieved in the mid-20th century, namely Blissymbols (Charles Bliss) and Isotype by Otto Neurath. Meanwhile, many aspects of visual and verbal languages correlation were and remain ambiguous. These include issues of minimum language units (when a verbal unit can be regarded as a phoneme, then what may be considered as the minimum unit of pictorial language is still a question), the issue of syntax (is it possible to consider visual component assemblage within one pictorial structure as syntax), and many others. Thus, for instance, J. Lotman speaks of two types of semiotic systems, one of which (verbal) is based on a combination of conditional discrete signs, independent from textual reality, while the other (pictorial) is coherent, continuous and virtually inseparable into idiosyncratic signs (Lotman, 1992). Nevertheless Saussure, operating by his model, that was based on principles of arbitrariness and the unmotivated sign, noted the difference between the discrete parole chains and the linearity of spatial structures. At the same time Chertov suggested that <... not only letters of the alphabet, but other spatial forms can form the set of significant discrete units, subordinate to "the principle of the alphabet.">...<Instead of discrete units of language here we can find the domination of plural elements, continuously flowing into each other, such as color and form, which due to

their continuity is difficult to dismember into separate units> (Cher-tov, 2014: 183).

The statement regarding continuity of forms has a certain ambiguity. As an example of discreet visual forms, number of art works in which physical (pictorial) elements are deliberately truncated to strengthen the impression will be analyzed. Yet in the case of cognitive visual continuity, i.e. of sequential image completion, it is possible to talk about parallels with the verbal structure, namely, the minus-device as a construction in which a definite selected element is intentionally omitted to enhance the recipient's impression based on the receiver's anticipation. Nevertheless, yet Gombrich, Panofsky, Schapiro and other scholars have operated with a visual language concept in their analysis of pictorial works, hence today terms such as Design language, Painting language or Infographics visual language are widely used and do not cause misinterpretation. Thus, given many points of visual and verbal language convergence, it seems promising to find examples of minus-device in visual constructs and to advise a visual minus-device primary typology.

Closure

To much of the visual minus-device definition some modernistic painting may be added (not abstract paintings, however, in which the simplicity must be understood rather as full objects *rejection*) such as Magritte paintings like "Amazon on horseback" (Fig.1). As is in the case with a minimalist architecture, it is impossible to name a specified example as a minus-device directly however, one very important pictorial element, namely the missing parts of the iconic sign (horse) can be easily restored because the audience is able to maintain the overall visual construction. In fact, the missing elements of an icon fill the viewer's expectation about a complete image, based on prior knowledge of the subject. This "visual object expectation" may be akin to the so-called Gibson's affordances, according to which perception of the object involves not only the object as it is but also a preliminary perception of what the object affords. As Shekhter noted, the human, mentally reconstructing an image, is <... spontaneously drawn to the fact of knowledge of clearly identifying markers and signs groups by which he can recognize objects of its class ...> (Shekhter, 1981: 144)



Fig. 1

In *Amazon on a horseback*, strict compositional rhythm can be traced, which virtually divides the plane into components of the whole visual syntagma that, in turn, allows us to make an interesting observation. Let's suppose that one of the dialogue participants says the proverb: *Every dog has his day*, omitting the word *Day*, presupposing knowledge of the proverb by his message receiver. The phrase in this case sounds like *Every dog has its ...*, where one of the syntagma components omitted deliberately, with the intention of reconstruction. However, the recipient may not be familiar with this proverb and can finish the phrase with any token, which seems adequate for message reconstruction. It may be neck, box, bowl, host and even an infinite number of options. Yet, the substitution of the original token by any different one will also change the meaning of the proverb. If we extrapolate this example to "Amazon on horseback", it can be assumed that in the case of exceptions by Magritte some other more significant parts of the horse, such as head, for instance, along with an absence of the marker *horse* in the title, the potential audience would also may have a much wider range of interpretations. This could be a unicorn or and any other fantastical creature because of surrealism iconography fully

operated with such beasts (works of Man Ray and Dali, respectively). Thus, Magritte's painting can be described as a technical visual minus-device, consisting in a truncated icon depicting with the intention of reconstruction of the latter based on viewer's object experience. This technique has been extended in a number of works of art that are made on the principle of Gestalt - namely *closure* (Fig. 2). *Closure* occurs when an object is *incomplete* or a space is not *completely enclosed*. If enough of the shape is indicated, people perceive the whole by filling in the missing information.

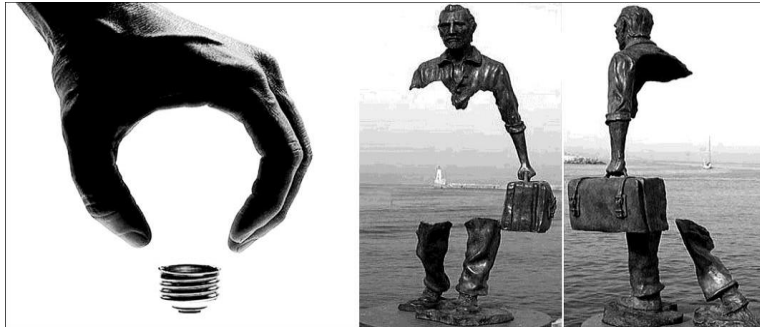


Fig. 2

The figure of a man with a suitcase is a self-portrait of the sculptor Bruno Catalano, created as an autobiographical reflection, since Catalano worked as a sailor and traveled a lot before the sculptural practice. Hence the name of the sculpture is "Traveler". Here we can talk about the coherent visual minus-device application, bearing in mind the main principles of the latter: the reduced form, designed to enhance the viewer's impression. Indeed, the incompleteness of the male figure can be interpreted as a spiritual void that occurs due to multiple movements, as mental discord (to be in pieces), as direct visual metaphor ("leave a piece of themselves" in a foreign country), etc. Considering such a work, the viewer is involved into an interactive process of detonation, not only at the level of content but also on the physical level of visual completion of the shape, thereby dramatically increasing the range of impressions. Viewer's interactive perception stimulation in these kind of visual structures is very similar to the principle of graphics image construction and graphics perception in general, as marked by Vipper. According to him the point is

"<...in the special relationship between the image and the background in a particular sense of space. <...>...the artistic effect of the graphics is just

the kind of conflict between the background plane and the space surrounding, between the three-dimensional image, and white, flat sheet of paper." (Vipper, 1985: 14-15)

Perhaps it is not quite accurate to draw a direct parallel between the physical natural three-dimensional space and the plane of the paper, but we should take into account the one important feature of the human eye (and lenses, respectively) - namely the ability to focus on a specific object or its part via step-by-step signification of scanned integral components of the image. This feature is repeatedly used in images, built on the balance of light and dark spots (Fig.3). Depending on the activity of light and dark matrix perception, the recipient sees a dark image on a light background or vice versa, and on this basis performs interpretation of the denotatum.



Fig. 3

In other words, the viewer, subconsciously classifying the object, tries to correlate it in whole or in part with the visual context and thus to set the hierarchy of components and their spatial arrangement. The latter allows him to determine either the object components or the context (background) prevalence level and on this basis to indicate the extent of iconic minimalism, and, consequently, to complete the proposed incomplete image. Therefore here we are dealing with a minus-device, conventionally called Closure.

Pars pro toto

As an example of next minus-device variation, the following popular poster style portraits can be suggested (Fig.4). It is easy to notice that at first glance, these portraits have a common feature with works investigated above, namely, an absence of specific details that make up a complete image. In principle, the viewer could build the entire picture, being quite sure that it is an image of a human face before him. This feature brings these pictures to Closure, but there is

a significant difference separating these two types of images data which allows us to mark a greater degree of coherence of such portraits with minus-device specifics.

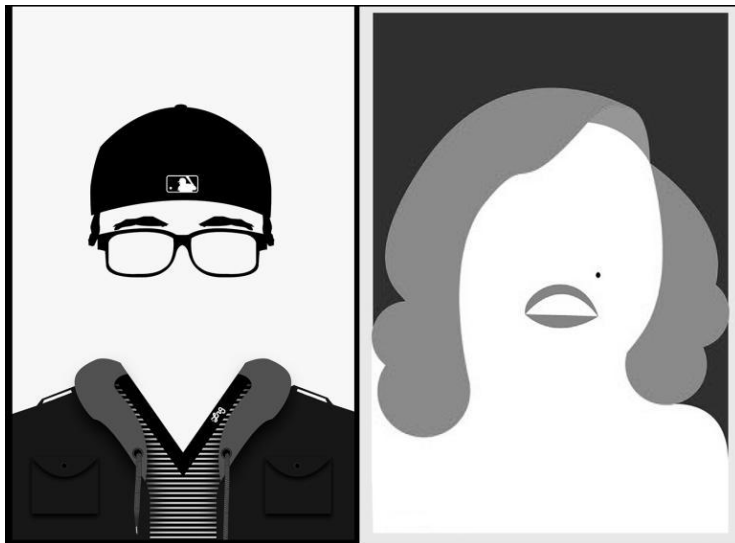


Fig. 4

In these portraits the most significant characteristics of the depicted people are presented as the point of decoding outset, left to transmit the message. These characteristics are similar to Peircean interpretants, some kind of clues, sign-signals, defining the direction of the viewer interpretation. A sensual mouth and a mole on the woman's face give an idea of her nature and behavior in the first place, and the subsequent reconstruction of the image will have a connotative character, i.e. all the additional elements of the face will be attached to the main significant sign-signal. Here, the sender not only offers to a viewer an attempt to complete the wholeness according to the personal experience, but also knowingly suggests a decoding direction. In fact, it creates a visual context for interpretation, similar to the verbal minus-device in verbal discourse. This ratio «detail - context» is given by isolation of the main significant parts, serving the determinant of the whole denotatum. Thus here it is possible to talk about a *pars pro toto* rhetorical instrument, or synecdoche. In his novel *The Master and Margarita* Bulgakov describes Voland with only basic strokes:

Two eyes bored into Margarita's face. In the depths of the right eye was a golden spark that could pierce any soul to its core; the left eye was as empty and

black as a small black diamond, as the mouth of a bottomless well of dark and shadow. Voland's face was tilted to one side, the right-hand corner of his mouth pulled downward and deep furrows marked his forehead parallel to his eyebrows. The skin of his face seemed burned by timeless sunshine (translated by M. Glenny, 1967),

but the reader instantly identifies Satan, the Master of the underworld. The message receiver with less imagination and textual experience would require more "classical" attributes of the devil, such as horns, tail, hooves, etc., but a prepared reader decodes Voland's description adequately as there it is not a singular image of the devil, but rather the overall portrait of Evil. By the same token, the most posters for "Phantom of the Opera" are designed (Fig.5), in a way where the main character that embodies evil and the whole libretto motif are represented via a single major iconic sign - the truncated mask of the villain.



Fig. 5

Here, the icon, acting as symbol, narrows the variation of the denotatum within a paradigm of interpretation and, in fact, represents sign convergence, when

Ideal symbols, then, are likely to be ones that are easily understood (i.e., that are logically associated with the concept they represent) while also being effective for <...>reading tasks that require visual aggregation or visual search (MacEachren, Roth, O'Brien, Li, Swingle, Gahegan, 2012).

The most distributed examples of such reduced images, called pictograms, are common worldwide, especially those that directly use synecdoche (Fig.6).



Fig. 6

It is obvious that these images convey not single objects but generalized concepts, in this case - not cutlery or a bed but rather the restaurant or hotel service. In the same way, the image of the tram on a sign at the tram stop represents not just a particular tram, but the conception of the place where the vehicle is stopped and which includes spatial connotation, the social plane (group of gathering people) and others. A simplified form of a linear image is intended to unify the coding of denotation with a purpose of instant recognition. Here replacement of an exact object depiction first appears on the principle of natural similarity and gradually moves towards the principle of conditionality. As a result, the concept is expressed by one (or, at maximum a pair of) simplified iconic signs. However, despite the existing features (synecdoche, truncated picture) it would be a misconception to assume pictograms are an example of a minus-device. Decoding a pictogram does not assume any impression enhancement or spectator's expectations to complete the image. Its functioning is strictly conventionally, for the pictogram is a pure sign-signal, designed to quickly and accurately convey information and possibly eliminate the noise in a transmission channel. On a contrary, minus-device involves variation of verbal or visual syntagm sequels, a plan of artistic expression and range of interpretations even within the frame of one truncated model.

Substitution

The following part focuses on images, which have intentionally removed not the secondary structural elements, but rather one of the equivalent components. In these cases, the other elements, whose semantic value is sufficient to fulfill the part omitted, are activated in or-

der to decode the message. The icon contour here is not broken down or interrupted by empty spaces; thus the viewer must restore the integrity of the depicted by image formal completion. The remaining depicted object or scene is an accomplished narrative by itself, in which the missing element may be present or left aside. One of the common practices of such images is a representation of Crucifixion. Often a picture of an empty cross or, conversely, Christ without the cross is used as a symbol of the "The Crucifixion of Jesus on the cross" token and in a broader sense as the Divine sacrifice (Fig.7)



Fig. 7

Due to their identical semantic valences (in fact, both components are just parts of one complex image) the cross and the figure of Christ are the equivalent actors in transmitting the message, when a high degree of cultural iconology unambiguously accomplishes integral visual and ideological content. It is interesting to note that believers of the Christian faith wearing mostly the small crosses without the image of the crucified Jesus. Combined crucifix crosses (Jesus on the cross) are considered to be a manifestation of bad taste and greediness. In this case, the figure of Christ serves as redundant information and is read as inappropriate decoration, rather than strengthening the religious symbolism. Steven Spielberg in an episode of *Indiana Jones and the Last Crusade* (1989) movie reveals this topic in a similar way. The two main characters, an anthropology professor named Indiana Jones and the villain, must choose a cup from which Christ drank at the Last Supper. Before the characters are a few dozen vessels on display, all of different shapes, materials and values. Thus information in such a visual context is much over the excess. The villain, convinced that Jesus was the Jewish *king*, chooses a richly jeweled golden cup, the one that in his view, befits a king. He takes this cup, fills it with magic water (which, depending on the choice of the vessel, may make one either dead or alive), drinks water and, of course, dies and dissolves in agony. On the

contrary, Indiana Jones chooses the ugly, nipped one - a very cheap goblet made of either bronze or clay which is, surely enough, the wise choice. For true faith, it is obvious that simple, clear and lack of decoration is equal to the truth and requires no further statement.

From modern iconographic realities as one of the most explicit examples McDonald's ads can be noted, which periodically use a complex image of a burger with French fries in bound together, or two of these components separately. Both ingredient have an equivalent semantic valence and do not require any additional connotation to describe the company profile. Any of the components are unquestionably associated with fast food and related services.

Thus, in these and in related examples the whole complex image or one of its components is replaced (substituted) by an equivalent part without loss of denotation content. Nevertheless, to call substitution a full-fledged minus-device is also quite incorrect, mainly due to rigid conventionality of mentioned visual constructions, formed by narrowed cultural and functional boundaries. Regardless of icon substitution, the interpretative sector is very limited by this framework. In fact the trigger, which is supposed to intensify the audience's imagination enhancement, is absent or declined in this case and the viewer's expectation may be too obvious or even departed. This feature connects these visual constructs to pictograms and are often used as such.

Excerpt

Speaking of advertising, it is worth mentioning the following visual tool, which can be called an Excerpt. This technique, common in recent years, is the use of well-known classical works as stylistically and substantively modified illustrations for several advertising campaigns. The idea is to choose the most popular paintings with further subsequent visual and semantic "filtration", namely, to use the core or the most important, meaning-making part of the picture, while minor, peripheral composition or semantic elements shall be either completely removed or replaced by the appropriate components, corresponding to the campaign.



Fig. 8

Following this principle of filtration and a new image construction, authors "kill several birds with one stone." First, keeping the central original painting component active, the sender of such designs transmits an instant and explicit reference to a particular pictorial product and therefore to a particular cultural stratum. Therefore, it becomes possible to emphasize what Barthes called "Italianity" in the analysis of the Panzani company ad, namely some national dimensions of the certain sectors of the campaign, which may be in turn determined by the masterpiece's "nationality". Second, in parallel with the strengthening of the classical motif occurs the elimination of secondary parts and replacing them by important ones from the point of view of a particular narrative. Thus here takes place an active viewer's involvement in the process of interpretation with the progressive meanings embroadering. New incorporated elements in stark contrast with the original core act as interpretive signals ending by a dual de-codification process result: on the one hand, the reception recognizes and registers the classical element within the narrow paradigm of iconographic choices, but on the other hand, these newly incorporated iconic and indexical elements intensify viewers' imaginations, making it possible to accomplish a fresh hypothetical visual and semantic model. Therefore Excerpt is much more fit to the meaning-making mechanism of the minus-device, but with some specifics: here it is possible to talk about some kind of tips - device, in which meaning increments occur due not to cultural background and visual viewer's experience solely, but also due to certain pictorial elements that vector interpretation. These tips are similar to rules of the game, which is a pictorial derivation of the famous surreal "Exquisite Corpse" game, invented by Breton and other surrealists in 1924. In the original game, the player writes any word on a piece of paper and then folds the sheet, closing written data and passing it to the next player, who must continue by writing another verbal unit. The pictorial version of this

game uses sign-icons instead of words, but there is yet another significant difference. The verbal construction of the final text is purely discrete, and the sense of the outcome syntagm is purely coincidental. On the contrary, in the pictorial version the player should not complete its picture but rather indicate edges of the icon by open lines which must be left visible to the next player over the folded sheet. Thus, on the one hand, the next player remains unlimited in his fantasies, but on the other hand, he gets a clue and direction for his image depicting. For all the remaining diversity of choices, the number of interpretations, matches initially given icon under these conditions is much higher. Of course, the excerpt of the main pictorial motif and replacement of secondary components by icons with a strict utilitarian intentional decreases symbolic dimension of the picture and converts it to another narrative plane. These images can be compared with a verbal retelling of events, when the narrator leaves the main plot outlined while at the same time eliminating minor details and replacing them with his own to gain expression; meanwhile the recipient is aware of the event and completes it on the basis of both the missing and the newly added facets. In form, as Lotman noted, for transmitting messages adequately the process needs a set of simplified communicative tools with the restriction of the cultural memory of the recipient (Lotman, 1996). Therefore, the Exception, on the one hand, can be defined as the specific visual minus-device it is, but on the other hand, it presents a certain informative paradox. Indeed, one of the main tasks of advertising message transmission is the accuracy and adequacy of decoding. At the same time, Exception, despite the fact of eliminating peripheral components, is doubling the code because the recipient must understand the advertising message itself as well as be able to decipher the code of the original painting, which requires activation of cultural visual experience. Accordingly, the degree of error increases and, hence, this visual device cannot be considered as one of the most effective in advertising strategy, just like some recent and most popular minimalist advertising that often leaves viewers puzzled or causes them to spend too much time on message decoding due to bias in pictorial minimalism, without a sufficient associative trigger. Meanwhile, among these minimalist ads there is a certain type of design, which is very simplified and, semantically, fully opposite to that which was mentioned earlier and therefore cannot be named as a visual minus-device. On these images, the mandatory logo as a verbal element is the only symbolic sign; acting as a self-sufficient image, however, its presence does not play any significant role for image decoding (Fig.9).

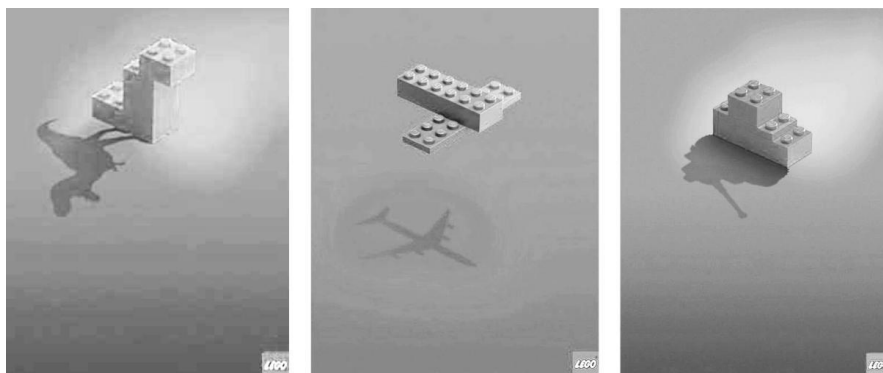


Fig. 9

This is exactly the case when the combination of iconic signs (constructor set detail and a realistic shadow) is decent enough to transmit the idea. Strictly speaking, the slogan absence here is also legitimate, because otherwise there would have been the situation with an excess of clues, as described above. The simplicity of the image here is not only an indicator of understatement, but on the contrary is a clear directive for construction interpretation, a kind of semantic categorical imperative. After seeing this picture, the recipient with a weak imagination will "read" in a certain configuration of cubes just either a tank, a plane or a Tyrannosaurus rex.

2.1

Until now, selected examples were observed in which the parallelism of verbal and visual languages can be found in a general plane of rhetorical instrumentarium. These analyzed constructs of both systems operate separately on a self-contained level and are not required to complement each other. The viewer with a sufficient visual and cultural background facing one of the minus-device samples listed above may more or less easily decode the author's message and complete the whole iconic syntagma. Yet some certain, further examples as more complex structures will be considered, in which visual and verbal languages are bound in more cardinal and functional way. In these visual minus-devices, the complementarity of both languages either has a high demand or necessity to decode the message.

2.2.

Perhaps the most common example of a tough conjunction of iconic and symbolic texts is an advertisement that combines both the pictorial element and the slogan. But this type of ad cannot be attribu-

ted to the minus-device as the slogan in this case plays the role of a pictorial component's direct explication rather than just a simple tip for interpretation. Without verbal connotations, the pictorial image itself cannot be decoded properly, which is absolutely contrary to the intentions of promotion. The strictly explanatory function of the slogan shrinks a wide field of expression and imagination by specifying a narrow corridor for interpretation, focused on certain goods or services features. In fact, the content of a verbal component is crucial as it vectors the interpretation of a visual element. Many advertising creators mistakenly believe in the true primacy of the image and that the verbal part (slogan) should play a secondary role. This rule works only in cases of so-called shocking images when the objective is an instantaneous memorizing of the visual image, often regardless of the subsequent semantic equivalent. In such a combined type of advertisement, as mentioned above, the hierarchy in the "word - picture" pair is the opposite, as seen in a simple example. For instance, if we add the slogan "Perfect ketchup" to bright, colorful and enticing image of tomatoes, the subsequent decoding and interpretation will be obvious and quick. But if a picture of tomatoes will be connoted with the phrase "Fly SuperAvia!", it is without a doubt that decoding eventually comes to a standstill. This cognitive dissonance may be easily explained by a well known difference between mono- and poly-semantic ground of verbal and pictorial texts respectively. Setting the direction of the interpretation, the slogan should leave room for neither imagination nor for visual or semantic expectations.

2.3

As to the much greater extent of a combined visual minus-device, consisting of verbal and visual languages in firm bound, the following samples may be suggested. In these examples, innuendo manifests itself in the most explicit way and therefore requires an obligatory combination of visual and verbal components.

Matching

The image below (Fig.10) is called Separation. At first glance, in addition to the name, the photograph has enough pictorial markers to decode the image as the separation it is, as a rupture of relations between people. This is clearly evidenced by the pose of a woman, her gesture, the retreating man figure, and autumn in the park (autumn as a symbol of dying). Together with the name of the picture, the combined interpretation here is obvious enough. However, let us imagine that the photo has no verbal name. In this case, the sector of interpretation expands dramatically. Thus, the image can be called

Sadness, Loneliness, Resentment, etc. and each of these names will be in its own legitimate because, as Chertov stated, spatial text actualization is produced not by the sender, but rather by the recipient (Chertov, 2014). Multiple interpretations will also occur due to visual language's discrete nature, suggesting a sketchy reading of a holistic picture; for instance, the viewer can focus on the female figure, disregarding the rest of the photo and on the basis of a truncated analysis to name the entire composition. Nevertheless, even with the absence of the name, all available visual markers should enhance the imagination and the anticipation of the recipient. This is the receding figure and the spatial language specific, according to which the figure of a man at the end of the alley turning his back to the viewer is a clear sign of a withdrawal from the scene. Depicting an object, leaving the front scene into visual perspective, for centuries was perceived as a cliché. Also, here is a direct verbal parallel as a phrase that may be expressed by a person against his or her counterpart in a critical situation as: *Go to...!*, i.e. it can be viewed as a direct transfer of the temporal category to the spatial one.



Fig.10

An absolute accuracy of this image interpretation is not required as it is not required in a verbal minus-device. Labeled markers are sufficient to activate the viewer's expectation, and the name in this case only underlines the correctness of the decoding vector. However, this is not a simple rendering tip, as visual markers are, but rather a language equivalent that is necessary for the transmission of abstract categories. Representing the latter is generally a stumbling block for transmitting by visual language and requires a specific approach (Nechvo-

lodov, 2013). This problem of depicting such a category is similar to the impossibility of visual apophasis, which is also built on the principle of understatement, but wherein the speaker or writer brings up a subject by either denying it, or denying that it should be brought up and is typically used to distance the speaker from unfair claims. As a strictly opposite example with the analogous difficulty, Uspenskij, observing aspects of metaphor portrayal, explained it very clearly, citing the example of such image complexity in the case of a direct metaphor, applied to Sobakevich's comparison with the bear (Uspenskij, 2014). Uspenskij rightly points out that the metaphor changes into symbol or allegory, while losing the element of comparison, based on the comparability of old and new, but omits yet another reason, namely the high iconicity of compared images. The bear, as well as Gogol's hero, possesses very definite, dominant visual characteristics that cannot be visually combined while still keeping their balance. Earlier, among other authors, this problem was accented by Tynyanov in his article *Illustration*, in which he expressed his doubts and justified the reasons for the ineffectiveness of illustrations by the example of the translation of Gogol's novel *Nose* into a realizable visual equivalent (Tynyanov, 1977). While using apophasis, the speaker emits a verbal portrait of a concealed component, thereby setting a visual image that the viewer has built on the basis of his own, but for the most part a different visual experience. Depicting something that should be hidden is not physically possible without replacing it with a certain iconic component or simply applying the absence of an image, i.e. a pictorial void. In apophasis, as well as in abstract categories, transmission of the boundary of iconicity is vague and blurred and can be interchanged depending on the experience of the viewer. Actually, this reason can be named as the main innuendo instrument in such constructions. Hence, the photograph originally depicting an abstract category such as Separation and being a full-fledged indexical sign, at the same time can be suggested as one of the striking examples of a minus-device in which both language systems are in functional balance. It contains all the necessary minus-device components as truncated transmission and interpretation, based on obscured expectations, while the verbal factor is crucial, but not strictly indispensable. Meanwhile, there is another option of an indistinct image in which the presence of verbal language as an explanation is implicitly critical.

Surmise

Adequate interpretation of such images is only possible if there is a visual or verbal context. In fact these images, being alone very emotionally reach, at the same time also have a very high level of iconicity.

Without proper discourse, this combination raises a phenomenon of instantaneous decompression of visual options, an equivalent in its value. The viewer gets a range of similar narratives, each of which may be dominant.



Fig.11

Above is the famous RIA Novosti photograph depicting a group of children hiding underground from a Nazi aircraft raid. Of course, for the viewer having either visual or personal experience of such events, decoding of this picture is quite easy. In this case, it might be a sufficient historical context, personified into the personal experience of the recipient. However, to the viewers of later generations, or simply not included into the iconography of social or historical context, the photograph offers a choice of clear iconic and indexical signs with a wide range of emotional connotations, such as fear, curiosity or even just poverty. All these variants can be identified as equivalent and sufficient image interpretations. At the same time, there are no voids in the picture left for innuendo transmission, neither unfinished iconic components or substitutions. Here, implication is taken out from the physical, spatial scope of the text, akin to a verbal minus-device with missing parts of the phrase. Practically, in this case the recipient must guess and select one interpretation from a paradigm of semantic variants, not reconstructing the given image itself, but rather creating an additional external narrative that should be most correlated with the granted pattern and his own expectation. This is a prime example of a mechanism that J. Lotman designated as doubling of doubling, i.e.

an intermediary in the making of a visual text (Lotman, 1996). At this stage, the non-verbal text features are attributed verbally, when the viewer, lacking clear pictorial signals, reconstructs the primary image by verbal description. Unlike in Matching, in Surmise images are not enough their own visual triggers to set the desired vector of semantic decoding, but the emotional connotations are just enough for the extended sector of interpretations. For adequate encoding with this visual text, an additional explanatory verbal component is a must. Hence, Surmise may be considered as the most fully realized example of a visual minus-device.

Summary

Examples, analyzed above, may suggest several following conclusions:

1. Rhetoric usage in visual language may be applied on the tropes level, such as a minus-device.
2. Not all truncated or simplified images can be considered as minus-devices.
3. In order for an image to be considered as a minus-device, it must have features similar to a verbal minus-device, i.e. be incomplete in form, presuppose the viewer expectation and inspire image completion, based on percipient experience.
4. Some visual minus-devices can only be activated in conjunction with verbal language and only in this pair may be denoted as minus-devices. Fundamental importance in visual minus-devices and pure minimalism delineation should be advised as the presence of interpretive intention in the former. Minimalism as such manifests in the complete, semantic self-sufficiency of the image, involving *knowledge* of the concept. It pertains not to an interpretation but rather to discernment of initial meaning (which, of course, does not negate its aesthetic aspect). An emptiness, an absence of visual components in minimalism is the logical result of clipping small elements (small from the concept point of view) that do not carry a significant semantic value and that only hinder the perception. In a visual minus-device, on the contrary, the missing part is the key to image interpretation and narrative construction. Observing minimalist works, the viewer most often asks *why aesthetically* an author has used a given form of truncated expression, while visual minus-device reception raises the question of content. This difference is important. The answer to the first question presupposes the presence of a certain filter (concept), through which the viewer perceives the author's work. In practice, this filter is a sort of mediator, the transmitter of the author's artistic idea. Having been familiarized with the concept, the viewer realizes why

certain elements are absent and how their deficiency is constructing the image. The absence of components here is not obscure innuendo, but a clear conceptual manifesto, thus as soon as the mediator is clarified and activated, the void does not add any semantic aberrations into the image content, but instead cocoons it within the concept frame. In case of a visual minus-device, the author addresses it to the recipient directly, using it as a mechanism of meaning making and trying to convey his idea straight through poly-semantic ambiguity. It is decent to say that visual minimalism is built on the destruction of audience expectations. Instead of so called exemplary form, the recipient faces a truncated structure, the understanding of which depends on abandonment of his previous experience and on apprehending the meaning of the concept-mediator, because previous experience will only interfere with the viewer's simultaneous perception. As is known, the minus-device operates by exactly the opposite principle, namely the need for active anticipation, capable of interpretative polyphony.

References

- Barthes R.: *Rhetoric of the Image*. In: *Image/Music/Text*, Hill and Wang, New York 1977.
- Chertov L.: *Sign Prism*. Articles on „General and Spatial semiotics” 2014.
- Чертов Л.: *Знаковая призма*. Статьи по общей и пространственной семиотике. М., Языки славянской культуры. In: „Yazyki slavyanskoj kultury”, Moscow 2014.
- Deleuze G.: *The Logic of Sense*. Columbia University Press NY 1990.
- Foucault M.: *Les Mots et Les Choses*. „Une archeologie des Sciences Humaines”. Callimard, Paris 1996.
- Humboldt von W.: *The Philosophical Anthropology*. Press, Buffalo: State University of New York 1970.
- Grigorjeva E.: *Lotman's Concept of sign, Narrative and Mimesis*. Amsterdam Electronic Journal for Cultural Narratology. http://cf.hum.uva.nl/narratology/a05_grigorjeva.html 2005.
- Larson M. L.: *Meaning-based translation: A guide to cross-language equivalence*. MD: University Press of America, Lanham 1984.
- Lotman J.: *Lectures on Structural Poetic*. J.M. Lotman and Tartu-Moscow Semiotics School. Moscow: Gnosis / Лотман, Юрий 1994 [1964] *Лекции по структуральной поэтике*. Ю.М. Лотман и Тартуско-Московская семиотическая школа. М., Гнозис 1994 [1964].
- Lotman J.: *Universe of the mind*. Moscow: Yazyki Russkoj kultury. Лотман, Юрий 1996 *Внутри мыслящих миров*. М., Языки русской культуры 1996
- MacEachren A. M., Roth, Robert E., O'Brien, James, Li, Bonan, Swingley, Derek, Gahegan, Mark 2012 *Visual Semiotics & Uncertainty Visualization: An Empirical Study*. Visualization and Computer Graphics, IEEE, Vol.18, Issue 12
- Netchvolodov G.: *On representation of Abstract Categories*. Kritika I Semiotika, Vol. 18. Novosibirsk / Нечволодов, Глеб 2013 *К вопросу репрезентации абстрактных категорий*. Критика и семиотика, 18. Новосибирск 2013.
- Saussure de F.: *Cours in Literary Theory: An Anthology*. Ed. By M. Ryan and J. Rivkin. Hoboken: Blackwell Publishers 2001.

- Shekhter M.: *The Visual Identification*. "Pedagogika". Шехтер, Марк 1981 *Зрительное опознание. "Педагогика"*, Moscow 1981.
- Strunkin I.: *Linguistics methods of Minus-device realization in artistic text*. Tambov: State Technical University. Стрункина, Ирина 2004 *Языковые средства реализации «минус-приема» в художественном тексте*. Тамбов: Государственный Технический университет 2004.
- Тупнянов Y.: *Poetics, Litherature History. Сinema. Nauka*. Тынянов, Юрий 1997 *Поэтика. История литературы. Кино. М., Наука*. Moscow 1997
- Uspenskij B.: *Kazimir Malevich verbal ideography. Text within Text - Culture within Culture*. Budapest-Tartu: L'Harmattan. Успенский, Борис 2014 *Идеография слова у Казимира Малевича. Текст в тексте - Культура в культуре. L'Harmattan*. Budapest-Tartu 2014

Anna Benicka
(CBN IKRiBL)

Saura i filmowe studium dziecka

Abstrakt:

Prezentowany tekst odnosi się do hiszpańskiego reżysera – Carlosa Saura i jednego z jego najgłośniejszych filmów *Nakarmić kruki*. Poprzez smutek i posępność filmu obraz dzieciństwa nabiera znamion okrutnego koszmaru. Ból, jaki odczuwa mała Ana po śmierci Mamy, łączy się z oniryzmem. Dzięki ucieczce w magię i sen, czas, przestrzeń i psychika małej bohaterki ulegały zjednoczeniu, co znakomicie oddał w filmie, żonglujący transgresją, Saura.

Słowa kluczowe: Saura, analytyk, film, transgresja, dziecko

Abstract:

The present text refers to the Spanish director Carlos Saura and one of his most notorious films *Cría Cuervos* (English: *Raise Ravens*). Through the sadness and gloom picture of childhood, the film takes on the constituent elements of cruel nightmare. The pain felt by small Ana after his death we have combined with Onirism. Thanks to the escape from the magic and dream time, space and psyche of the heroine underwent a small unification, which famously gave the film juggling transgression.

Keywords: Saura, analyst, film, transgression, child

Rozdział 1: W cieniu geniuszu Buñuela: nadrealny analytyk

Hiszpańskiego malarza ekranu – Carlosa Saurę – zwykło się określać mianem „spadkobiercy buñuelowskiej metafory”¹. Reżyser jest kontynuatorem nurtu wizyjnego, głęboko osadzonego w kulturze hiszpańskiej².

Na świat przyszedł 4 stycznia 1932 roku w Huesca położonej w hiszpańskiej Aragonii. Wychował się w zamożnej rodzinie o trwalej i bogatej tradycji artystycznej. Matka Saura przed wyjściem za mąż była pianistką. Zainteresowania brata Saura – Antonia – skupiały się wokół malarstwa. Ojciec znaczną część swojego życia poświęcił pracy w charakterze urzędnika Ministerstwa Spraw Wewnętrznych. Dzieciństwo reżysera łączyło się z tragicznymi wydarzeniami, jakie dotknęły

¹ Por. E. Królikowska-Avis: *Śladami Buñuela. Kino hiszpańskie*. Warszawa, Centralny Ośrodek Metodyki Upowszechniania Kultury, 1988, s. 122.

² Tamże, s. 112.

Hiszpanię w latach 1931-1939 i poprzedzającymi je doświadczeniami hiszpańskiej liberalnej inteligencji³.

Będąc nastolatkiem, Saura z oddaniem poświęcał się swojej fundamentalnej pasji, jaką stanowiła dla niego fotografia. Pierwsza indywidualna wystawa jego prac odbyła się w 1951 roku w Królewskim Towarzystwie Fotograficznym w Madrycie. Przyszły twórca kina hiszpańskiego brał także udział w licznych krajowych i zagranicznych wystawach zbiorowych. Podczas Festiwalu Muzyki w Grenadzie i Festiwalu Sztuki w Santanderze pełnił rolę oficjalnego fotografa.

Obdarzony wybitnymi zdolnościami matematycznymi decyduje się na podjęcie studiów inżynierskich, które jednak szybko porzuca na rzecz filmu i kina dokumentalnego. Wiedzę o nich zdobywał przez jedenaście lat (1952-1963) podczas studiów w Instytucie Kinematografii w Madrycie (Instituto de Investigaciones y Experiencias Cinematograficas). W latach 1952/53 wstąpiwszy do I.I.E.C-u, poznaje późniejszą czołówkę twórców hiszpańskiego kina m.in.: Julia Diamante'go, Jesusa Fernandez Santosa, Eugenia Martina⁴.

Zainteresowania młodego reżysera krążyły także wokół dziennikarstwa. Wstąpił nawet do madryckiej Szkoły Dziennikarstwa. Szybko jednak zrezygnował z pisania i rozpoczął pracę nad realizacją filmów. Początkowo asystuje operatorowi i reżyserowi Eduardo Ducay'owi przy produkcji filmu dokumentalnego *Carta de Sanabria* (*List z Sanabrii*)⁵. Później, jako pomocnik techniczny, pomaga przy realizacji dokumentu *La Chenga* (*Zgrywa*) w reżyserii Leopoldo Pomesa. Już jako operator uczestniczy w tworzeniu *Pertollano* Jesusa Fernandela Santosa. Dwie etiudy szkolne *El tióvivo* (*Karuzela*) i *Pax* wyznaczają początek samodzielnej kariery Saury. Dyplom reżysera uzyskał w 1957 roku. Dokument pt. *Niedzielne popołudnie*, który Saura, przedstawił na zakończenie swojej edukacji, opierał się na opowiadaniu Ferdinando G. de Castro. Młody reżyser pozostał na uczelni, gdzie przez sześć lat wykładał praktykę sceniczną. W 1963 roku z powodów politycznych związanych z frankistowską cenzurą, zmuszony był porzucić swoje stanowisko.

Będąc jednym z przedstawicieli grupy *hombres 66*, szybko zyskuje status jej przywódcy i apostoła. Swoją najciekawszą i najbardziej reprezentatywną osobowością wyróżniał się na tle nowego hiszpańskiego kina. Wzorem do naśladowania był dla niego – określany mianem

³ K. Ogorzałek: *Na granicy dwóch światów. Próba analizy twórczości filmowej Carlosa Saury*. Kraków, Oficyna Wydawnicza AFM, 2011, s. 13.

⁴ Por. E. Królikowska-Avis: *Śladami Buñuela...* Dz. cyt., s. 113.

⁵ Film ten nigdy nie został ukończony.

Starego Mistrza – Buñuel⁶. W swoich wczesnych filmach, szczególnie *Los Golfos*, Saura próbował stworzyć hiszpańską wersję neorealizmu, odrzucając jednocześnie jego silne naznaczenie sentymentalizmem. Szczególne wrażenie wywarł na Saurze ostry dokument Buñuela pt. *Ziemia bez chleba - Hurdowie*. Pierwsze spotkanie Buñuela i Saury nastąpiło podczas Przeglądu Kina Hiszpańskiego w Montpellier w 1957 roku. Saura został nań zaproszony przez Jose Francisco Arandę. Młody reżyser w następujący sposób opisuje wrażenia ze spotkania ze swoim wielkim rodakiem:

Spotkanie z nim pozwoliło mi wyjść z impasu. Poczułem się zdolny do wyrażania pewnych problemów, o których nie myślałem: istniały one od dawna, ale chciałem znaleźć dla nich formę – aktualną, odpowiadającą światu, w jakim żyję⁷.

Stanowiło ono także okazję do poznania jego twórczości. W późniejszym filmie Saury – *Lament dla bandyty* – Buñuel wcieli się także w rolę Kata.

Pierwszym samodzielnym filmem Saury był zrealizowany w 1958 roku dokument etnograficzny – *Cuenca*, za który otrzymał nagrody na festiwalach w San Sebastian (1958) i Bilbao (1959). Saura wystąpił w nim w poczwórnej roli. Jest nie tylko reżyserem, ale także autorem scenariusza, operatorem i współautorem komentarza. Film jest realistycznym przedstawieniem tamtejszej prowincji, jaką jest Cuenca położona nad przepaścią między dwoma rzekami Jucar i Huecar. Trzyczęściowy dokument zawiera informacje dotyczące geografii tego rejonu. Przedstawia Cuencę jako „tajemnicze miasto z własną duszą”. Ukazuje również najważniejsze tradycyjne święta i obrzędy⁸. Doceniony przez krytykę Saurowski dokument porównywano z *Ziemią obiecaną* Buñuela.

Powstały w 1959 roku *Los Golfos* był pierwszym filmem fabularnym zrealizowanym przez Saurę. Reżyser wykorzystał w nim linearną strukturę i nieskomplikowaną narrację a także, tak charakterystyczny dla kina hiszpańskiego, rys tragizmu. Tytuł podkreśla znaczenie podjętej w nim problematyki. Określenia *Los Golfos* używa się języku hiszpańskim w odniesieniu do chuliganów i drobnych złodziejaszków, wałęsających się całymi dniami i, dla zabicia czasu, prowokującymi awantury. Miejscem akcji rozgrywających się wydarzeń Saura uczynił odległe przedmieścia Madrytu, Vallecas czy Hortaleza. Fabuła filmu opiera się na heroicznych działaniach grupy chłopców związanych ze wsparciem przyjaciela w realizacji jego życiowych planów pozosta-

⁶ Tamże, s. 45.

⁷ Tamże, s. 138.

⁸ K. Ogorzałek: *Na granicy dwóch światów...* Dz. cyt., s. 14.

nia torreadorem przy jednoczesnym ukazaniu ich problematycznych moralnie uwikłań. Dzieło to zwykle się odczytywać w kategoriach społecznych. Jednak jego przejmująca wymowa czyni go także, jeśli nie przede wszystkim, dramatem egzystencjalnym.

Filmy Saury ujawniają wielki talent kreacyjny artysty, przekładający się na: dynamiczną wyobraźnię, ojczyźniany konkret (obecność folkloru), posępności tonacji a także plastyczną kompozycję kadru i muzyczność⁹. „Muzyczność” filmów Saury wynika z faktu uczynienia muzyki głównym elementem kina autorskiego. Jego filmy znakomicie wykorzystują różne jej formy, poczynając od ulicznych piosenek, poprzez flamenco i fandango, kończąc na hiszpańskich hitach estradowych.

Wielokrotnie podejmowany temat narodowej traumy¹⁰ sprawia, że widz odnajdzie w kinie Saury coś fatalistycznego. Typowa dla hiszpańskich filmów o „tamtej wojnie” jest także atmosfera utajonej grozy. Odzwierciedleniem dbałości Saury o estetykę kadru jest staranna kompozycja, efektowne oświetlenie oraz subtelna wysmakowana gra światła i cieni. Przykładem zastosowania tych „istotnych cech formuły kina Saury”¹¹ są inspirowane rysunkami i sztychami de Goyi sceny walki w *Lamencie dla bandyty* a także układy choreograficzne do *Carmen* oraz *Tanga*. Moment tworzenia *La cazy* przyczynił się do zawiązania przez Saurę stałej współpracy z producentem – Eliaszem Querejetą i operatorem – Luisem Cuadrado. Współautorem scenariusza – *Mrożonego peppermintu* – pierwszego obrazu autorskiego wykorzystującego motyw gry – był Angelino Fons. W filmie po raz pierwszy zagrała Geraldine Chaplin – późniejsza żona Saury. Od tej pory towarzyszyć mu będzie w wielu filmowych przygodach.

Hiszpański reżyser w następujący sposób wypowiada się o stosowanym przez siebie chwycie polegającym na grze z widzem:

Wiele rzeczy zaniedbuję: realizm filmu, prawidła psychologii, ale nie „grę”, którą stosuję, dlatego że sprawia mi to radość. Rzecz jasna, jest to już „gra” trochę na innym poziomie. Bardzo lubię „grę” i moje filmy cały czas pokazują, że są niczym więcej jak „grą”¹².

Typowy „saurowski obraz” roi się od przewrotnych pytań, dwuznacznych odpowiedzi, refleksji filozoficznych, uwag obyczajowych i spostrzeżeń dotyczących przeżyć psychicznych bohaterów. Jest przy tym wszystkim – chłodny, choć z ukrytym zapłonem żartu¹³. Sam Saura

⁹ E. Królikowska-Avis: *Śladami Buñuela...* Dz. cyt., s. 115.

¹⁰ K. Ogorzałek: *Na granicy dwóch światów...* Dz. cyt., s. 15.

¹¹ E. Królikowska-Avis: *Śladami Buñuela...* Dz. cyt., s. 123.

¹² Tamże, s. 132.

¹³ Tamże, s. 125.

zwykł określać swoje filmy parabolicznymi bardziej niż symbolicznymi. Zrealizowany w 1970 roku *Ogród rozkoszy* dał początek trylogii dotyczącej skutków hiszpańskiej wojny domowej. Kolejne pozycje tego cyklu stanowiły – *Anna i wilki* (*Ana y los lobos*) i *Kuzynka Angelica* (*La prima Angelica*). Demaskacja mitu hiszpańskiej niezawisłości i potęgi tzw. wizja *hidalgos* stanowi jeden z głównych motywów filmu. Posługując się swoistą metodą narracji, reżyser ukazał w krzywym zwierciadle wszelkiego rodzaju sprzeczności narodu hiszpańskiego dotyczące m.in. moralności, religijności, polityki, obyczajowości oraz społeczności. Zrealizowana w 1972 roku produkcja *Anna i wilki* (*Ana y los lobos*) podobnie jak *Ogród rozkoszy* zaliczana jest do nurtu satyryczno-groteskowego. Karolina Ogorzałek uznaje ją nawet za „jeden z najbardziej dosłownych obrazów Hiszpanii u schyłku dyktatury Franco”¹⁴. Metaforyczna strona filmu podkreślona została poprzez nadany mu tytuł. Przywodzi on na myśl starą kastylijską legendę o matce wilczycy i jej trzech synach-wilkolakach.

Zwieńczeniem satyrycznego etapu twórczości Saury jest film *Kuzynka Angelica* (*La prima Angelica*) – laureat MFF w Cannes’74. Ukazany w nim czysto polityczny temat hiszpańskiej wojny domowej na stałe wpisał się w tak lubiany przez Saurę teatr życia. W osiągnięciu takiego efektu pomogła mu umiejętność zacierania granic między czasem teraźniejszym a przeszłym.

Typowym rysem zastosowanym w *Nakarmić kruki* (*Cria cuervos*), określanym mianem prawdziwego arcydzieła, jest filozoficzno-metafizyczny motyw rozliczania się ze Złem i wymierzania sprawiedliwości w imię Dobra Idealnego. Fabuła filmu idealnie oddaje aktualną sytuację Hiszpanii wraz z jej oczekiwaniem na śmierć gen. Franco. Śmierć *caudillo* przyniosła istotną zmianę w twórczości Saury. Począwszy od 1975 roku reżyser samodzielnie tworzy scenariusze swoich filmów, dzięki czemu jego obrazy zyskują jeszcze bardziej autorski osobisty wyraz.

Charakterystyczny dla kina Saury wątek egzystencjonalnej samotności człowieka i nieustannej obecności śmierci zostanie przez niego rozwinięty w kolejnym filmie – *Elizo moje życie* (*Elisa, vida mia*, 1977). W odróżnieniu od wcześniejszych utworów film ten nie ukazuje już linearnego świata akcji. Wręcz przeciwnie – wprowadza widza w wewnętrzny świat bohaterów, jednocześnie otwierając się na ich duchowe przeżycia. Brawurowe przekraczanie granic rzeczywistości, obiektywizmu i świadomości pozwoliło Saurze na dotarcie do podświadomości. Kreowani bohaterowie obdarzeni są przez niego skomplikowanym i bogatym życiorysem o trójwarstwowym stopniu uwikłania. Składają się nań: czyny, myśli stanowiące wewnętrzny komentarz oraz

¹⁴ K. Ogorzałek: *Na granicy dwóch światów...* Dz. cyt., s. 16.

podświadomość¹⁵. Zmiany struktury kina Saury zapoczątkowane zostały już w *Polowaniu*. Reżyser odszedł wtedy od zamkniętych konstrukcji fabularnych. Zamiast tego w jego repertuarze pojawiły się filmy „akcji wewnętrznej, ukazujące psychikę bohaterów.

Przeżycia lub wydarzenia budzące w reżyserze silne wrażenia często stają się początkiem do realizacji kolejnych filmowych produkcji. Tak było w przypadku *Z zawiązanymi oczyma* (*Los ojos vendados*, 1978). Pomysł na scenariusz filmu powstał podczas majowego sympozjum, które odbyło się w Madrycie w 1977 roku. Poprzez połączenie ze sobą głównych motywów tj.: polityka, społeczeństwo, artyzm, czy psychologia preferowanych przez ówczesne kino uzyskał Saura efekt zamiany życia w sztukę i sztuki w życie.

Kres poszukiwaniom psychologicznym i eksperymentom formalnym Saury położyły dwa jego obrazy: *Elizo, życie moje* i *Z zawiązanymi oczami*. Najprawdopodobniej była to przyczyna podjęcia przez reżysera decyzji powrotu do problematyki codziennej, materialnej, ewidentnej.

Zrealizowana w konwencji komediowej *Mama ma sto lat* stanowiąca celowe nawiązanie do losów bohaterów *Anny i wilków*, wyraźnie ukazuje dystans obecny w spojrzeniu na dotychczas kreowany świat. Zacerpnięty z ducha *el arte negro espanol* wydaje się być zastosowany w filmie makabryczny humor¹⁶. Sprawy rodzinne oddają tutaj jakże istotną dla Saury problematykę liberalizacji kraju. Takie rozwiązanie sprawia, że jego kino ma już nie tylko jasno określoną osobowość kulturową, ale i silnie zaznaczoną przynależność historyczną.

W filmach hiszpańskiego reżysera jego dyskurs z widzem oparty jest na „amalgamacie rzeczywistości, snu, pamięci i wyobraźni”¹⁷. Jednocześnie powrotem i pożegnaniem z tematyką oniryzmu był film *Słodkie godziny* (*Dulce horas*, 1981). Młody reżyser szybko odciął się od swojego poprzednika – Buñuela. Zaczął pracę samodzielną, tworząc filmy metodą prób i błędów. Jego kino reprezentuje już terazniejszość i przyszłość a nie świat, który odchodzi, ukazywany w filmach Starego Mistrza. Poprzez zastosowanie opartego na nowoczesnej wiedzy psychologicznej i psychiatrycznej wizerunku ludzkiej świadomości, kino Saury zyskało miano najbardziej introwertycznego kina w historii filmu. Zaszczytne miejsce w areopagu współczesnego kina hiszpańskiego zawdzięcza Saura uniwersalności poruszanych problemów i zarazem nowatorskiemu językowi filmowemu¹⁸.

¹⁵ E. Królikowska-Avis: *Śladami Buñuela...* Dz. cyt., s. 145.

¹⁶ Tamże, s. 151.

¹⁷ Tamże, s. 150.

¹⁸ K. Ogorzałek: *Na granicy dwóch światów...* Dz. cyt., s. 20.

Saura i filmowe studium dziecka

Rozdział 2: Ana - dziecięca transgresja

Problematyka transgresji stała się w ostatnim czasie bardzo modnym tematem. W Polsce żywo zainteresował się nią psycholog Józef Koziński¹⁹. Człowiek transgresyjny to człowiek wielowymiarowy. Natura obdarzyła go zdolnością przekraczania granic materialnych, społecznych i symbolicznych²⁰. Tematyka ta zainteresowała również Marię Janion – redaktorkę i współautorkę serii *Transgresje*²¹. Wkrótce stała się także pożywką dla wszelkiego rodzaju sztuki, w tym także filmowej.

W mistrzowski sposób operuje transgresją hiszpański reżyser – Carlos Saura. Zainspirowany kreacją młodej aktorki Any Torent w *Duchu roju* reżyserii Victora Erica postanowił obsadzić dziewczynkę w roli głównej bohaterki jednego z jego najgłośniejszych filmów – *Nakarmić kruki* (*Cria cuervos*) wyróżnionego – między innymi – Srebrną Palmą w Cannes i nominacją do Złotego Globu.

„Najkrótsza recenzja” z 1978 roku zamieszczona w „Kulturze” akcentuje smutek i posępność filmu, który wprawdzie opowiada o dzieciństwie, ale poprzez te cechy sprawia, iż potoczne wyobrażenie sielskiego okresu nabiera zupełnie innego znaczenia. Zyskuje on bowiem znamiona okrutnego koszmaru. Taki obraz kształtują: niewesołe zdarzenia, wstrząsające wyobrażenia i dramatyczne sny. Sama Ana wspominając po latach swoje dzieciństwo, zauważa, iż pomimo nazywania go najszcześniejszym okresem w życiu, sama zapamiętała je jako nieprzerwany czas smutku, wypełniony strachem²².

Zrealizowana w 1975 produkcja jest pierwszym dziełem Saury, które „przenosi zainteresowania twórcy w sferę indywidualnych potyczek jednostki z losem”²³. Dramatyzm przedwczesnego wtajemniczenia w życie małego dziecka i jego zbyt wczesna inicjacja stanowią ośnowę psychologiczną dzieła twórcy hiszpańskiego kina. Wszelkie widzia-

¹⁹ J. Koziński: *Koncepcja transgresyjna człowieka : analiza psychologiczna*, Warszawa, Państwowe Wydawnictwo Naukowe, 1987.

²⁰ [https://pl.wikipedia.org/wiki/Transgresja_\(psychologia\)](https://pl.wikipedia.org/wiki/Transgresja_(psychologia)).

²¹ Seria *Transgresje: Odmieńcy* – wybór, oprac. i red. M. Janion i Z. Majchrowski; Gdańsk: Wydaw. Morskie, 1982. *Osoby* – wybór, oprac. i red. M. Janion i S. Rosiek; przygot. do dr. współpr. E. Graczyk et al. Gdańsk, Wydaw. Morskie, 1984, *Maski* – T. 1-2 / wybór, oprac. i red. M. Janion i S. Rosiek. Gdańsk, Wydaw. Morskie, 1988, *Dzieci* – T. 1-2 / wybór, oprac. i red. M. Janion i S. Chwini. Gdańsk, Wydaw. Morskie, 1988.

²² Por. C. Saura: *Nakarmić kruki* [*Cria cuervos*]. [film]. Hiszpania, 1976, barwny. Edycja: Dolby Digital.

²³ E. Królikowska: *Śladami Buñuela. Kino hiszpańskie*. Warszawa 1988, s. 141.

ne na ekranie wydarzenia rozgrywają się tak naprawdę w psychicznym świecie bohaterki. Przeplatająca się z rzeczywistością fantazja, prawda z fikcją, jawa ze snem oraz tryb oznajmujący z przypuszczającym tworzą stylistykę filmu wiernie prezentującą egzystencjalne Nieznane. Charakterystyczne dla twórczości Saury – „motyw niemego świadka” oraz „wątek zamkniętego domu” także znalazły tutaj swoje zastosowanie.

Specyficzny klimat anegdoty, będącej opowieścią o zabawie w pozory, uzyskał Saura dzięki przestrzeni ogromnego, zamożnego mieszczańskiego domu odciętego od wszelkiej rzeczywistości, często od odpowiedzialności. Ograniczona przestrzeń, wypreparowana z wątków ubocznych, czyni widzianą na ekranie historię bardziej czytelną i sugestywną, oddając jednocześnie charakterystyczne dla kina Saury nastroje duszności i niepokoju²⁴. Podkreślić należy fakt, iż rozgrywającym się w jego wnętrzu wydarzeniom często towarzyszy wieczór, zmrok lub noc. Dzięki temu Saurze udało się zbudować mroczną, tajemniczą i zarazem nostalgiczną atmosferę, pozwalającą na odczuwanie wewnętrznego bólu i oddychanie aurą odchodzącego czasu. Inicjuje ją bliska mieszkańcom Półwyspu Iberyjskiego melodia utworu Federica Mompou *Canción y Danzas N.6*. Wspomnienia o dawnej Hiszpanii łączą się w tym miejscu z motywem tęsknoty za tym, co minione, tak zresztą charakterystycznym dla kreacji fabularnej filmu.

Bożena Sycówna zwraca w tym miejscu uwagę na warstwę dźwiękową filmu. Towarzyszy ona, krótkim niczym rzut oka, panoramom ulicy, jednocześnie nasycając ją nieznosnymi hałasami wielkiego miasta. Hałas został przez Saurę wykorzystany także w scenie lotu. Niezwykłość i doniosłość tego obrazu została tutaj podkreślona poprzez nasilenie hałasu, który przechodzi w niemal ogłuszający gwizd²⁵.

W filmach Saury ważny komponent stanowi muzyka. W przypadku *Nakarmić kruki* jest nim piosenka pt. *Por que te vas?*, pełniąca jednocześnie rolę powracającego motywu. Wspomniana już Sycówna zauważa, iż pozwala ona małej Anie zagłuszyć odgłosy zewnętrznego świata, ogłuszyć ból i samotność²⁶. Użycie w filmie piosenki świadczy o Saurowskiej umiejętności wydobywania z produktu masowego przekazu jego wewnętrznej magii. Utwór sam w sobie jest tylko zwykłym młodzieżowym szlagierem, w którym przeplatają się gitarowe flamenco, hiszpański hit estradowy w stylu „sweet spanish”, fandango, czy

²⁴ Zob. w tejże, s. 131.

²⁵ B. Sycówna: *Nibylandie Carlosa Saury. O filmie „Nakarmić kruki”*. Kraków, ZTiKF, 1979, s. 10.

²⁶ Tamże, s. 3.

uliczne piosenki²⁷. Oderwany od filmu i obrazu traci swoje znaczenie. To właśnie film i tylko film czyni z utworu czynnik budowania nastroju.

Stale powracający rekwizyt w twórczości Saury stanowi album z rodzinnymi fotografiami. Jego przeglądanie uczynił reżyser *Nakarmić kruki* nostalgicznym obrzędem. Była to próba oddania przez niego przeświadczenia odnoszącego się do fotografii, łączącej się z przemianami i śmiercią²⁸. Stare fotografie i albumy przewijają się przez ekran już od czołówki. Ogromny wpływ na odbiór fenomenu artystycznego fotografii przez Saurę miała idea Morinowskiego *double*²⁹, w której sobowtór, aby zaistnieć, musi czerpać z ducha oryginału. Dzięki takiemu podejściu hiszpańskiego reżysera fotografia nie jest już tylko powtórzeniem rzeczywistości, jej repliką. Poprzez wyposażenie w pewną szczególną moc stanowi autonomiczny byt³⁰, pełniący funkcję narzędzia pozwalającego na zachowanie a także kształtowanie i korygowanie wrażeń związanych z treścią obrazu.

Zdjęcia stanowiące tło czołówki filmu prezentują szczęśliwe chwile z życia Any: inspirujące wycieczki, beztroskie zabawy z siostrami, czy bliskość i opiekę matki. Wszelkie pozytywne uczucia związane z przeżywaniem wspaniałych momentów egzystują jedynie na fotografiach. W miarę wkraczania w czas akcji filmu pamięć o nich ulatnia się bez śladu.

Oglądanie fotografii i pocztówek przy akompaniamencie ulubionych melodii z przeszłości jest, oprócz modlenia się na modlitewniku, jednym z niewielu sposobów spędzania czasu przez sparaliżowaną babkę Any. Pozostałością po minionym życiu są jedynie obrazki. Z teraźniejszością wiąże się jedynie wszechogarniająca pustka i pragnienie śmierci.

Fabulę otwartej kompozycji *Nakarmić kruki* tworzą subtelne stosunki Any z rzeczywistością. W narastającym ciągu przeżyć stale mieszają się oceny obiektywne i subiektywne, perspektywy czasowe oraz osoby należące do rzeczywistego świata i do „tamtego” – będącego jedynie wytworem fantazji. Wszystkie te czynniki składają się na wspomnienia dorosłej Any. Wyblakłe fotografie stanowią tu jedynie rodzaj talizmanu, za pomocą którego bohaterka przywołuje dawne wydarzenia. Ukazując je z punktu teraźniejszości, Saura podkreśla ich niewygasłą aktualność i znaczenie w życiu dorosłej już dziewczyny. Ten fakt obecności minionych zdarzeń został zaakcentowany poprzez

²⁷ E. Królikowska: *Śladami Buñuela. Kino hiszpańskie...* Dz. cyt., s. 117.

²⁸A. Helman: *Carlos Saura. We władzy dyspozytywu*. W zbiorze: *Autorzy kina europejskiego*. Red. G. Stachówna, J. Wojnicka, Kraków, Rabid 2005 (s. 177 i 179).

²⁹ Zob. E. Morin: *Kino i wyobraźnia*, Warszawa 1975, s. 39.

³⁰A. Helman: *Carlos Saura. We władzy dyspozytywu...* Dz. cyt., s. 176.

zastosowanie stałego chwytu „gry” reżysera, polegającym na obsadzeniu w podwójnej roli – matki i dorosłej już Any tej samej aktorki – Geraldine Chaplin.

Oszczędny, słowny komentarz wydarzeń z dzieciństwa, pojawiającej się na ekranie dorosłej Any, przynosi ze sobą okruchy wiedzy o ludziach i zdarzeniach. Opowiadana przez nią historia rozgrywa się na przestrzeni jednego lata. Jej konstrukcja opiera się zarówno na wcześniejszych wydarzeniach, jak i fantomach wyobraźni. Sycówna wyróżniła tutaj trzy plany czasowe: teraźniejszość, w której dorosła Ana opowiada o swojej przeszłości, czas opowiadany tworzony przez realną rzeczywistość oraz nierealność czasu małej Any, w którym obok siebie egzystują żywi i martwi³¹.

Na skutek nieokreślonej płaszczyzny filmu nie jest dane widzowi określić ile Ana miała lat podczas rozgrywających się wydarzeń. Być może, że jest to jeszcze jeden z elementów „gry” reżysera. Poprzez ukazanie mitycznej krainy, stanowiącej przestrzenny odpowiednik „everymana”, reżyser chciał oddać na ekranie wydarzenia właściwe dla każdego czasu i będące zawsze prawdziwe.

Klucz do intrygującego świata hiszpańskiego malarza ekranu – Carlosa Saura stanowi scena seksualnej „inicjacji” dziecka. Schodząca cicho po schodach dziewczynka, ubrana w białą sukienkę, przystaje przed drzwiami sypialni rodziców. Gwałtownie narastająca barwa odgłosów z niej dobiegających, brutalnie wprowadza bohaterkę w rzeczywistość demonów dorosłości, naznaczając seksualną „inicjację” śmiertelnym przerażeniem oraz ukazując dwuznaczność, rządzącą podstawowymi instytucjami życia społecznego, będących wynikiem odwiecznej gry Erosa i Tanatosa. Traumatyczne zderzenie z niezrozumiałą dla niej seksualnością i śmiercią dziewczynka przetwarza wedle własnego porządku wyobraźni.

Szczegółne upodobanie znalazł Saura w posługiwaniu się spojrzeniem dziecka. W przypadku *Nakarmić kruki* Ana obdarzona jest badawczym postrzeganiem rzeczywistości, które prowadzi do samodzielnego rozumowania. Działanie dziewczynki dyktowane jest niepojętą ciekawością. Jej odzwierciedlenie stanowi uważna obserwacja i dociekanie, tego czego była świadkiem³². Wnioski z podpatrywanych w dzieciństwie scen z życia erotycznego dorosłych wyciągnie Ana dopiero sama będąc dorosłą. Mając kilka lat nie rozumie seksualności i anegdot służącej Rosy, próbującej w ten sposób uświadamiać dziewczynki.

³¹ B. Sycówna: *Nibylandie Carlosa Saura...* Dz. cyt., s. 6.

³² A. Helman: *Carlos Saura. We władzy dyspozytywu...* Dz. cyt., s. 186.

Znaczącą funkcję w odbiorze filmu pełnią obecne w nim schody. Występują one niczym leitmotiv. Ich dziewięciokrotne pojawienie się za każdym razem wiąże się z jakimś istotnym wydarzeniem dla akcji utworu. Z punktu widzenia wyobraźni ów motyw traktowany jest jako metafora a nawet symbol zapadania się w przeszłość czy wędrówki w czasie. Jest to najprawdopodobniej wynik immanentnej wertykalności schodów. Funkcję metafory można także przypisać zstępowaniu po schodach domu dzieciństwa rozumianego jako zstępowanie w głąb siebie.

Przywołana przez Anę scena śmierci Anselma w ramionach kochanki sprawia, że widz odbiera zaistniałą sytuację, jako zbrodnię dokonaną przez kilkuletnie dziecko na bliskiej osobie. Dziewczynka przekona o swojej winie upatruje przyczyny śmierci ojca w dosypanej przez siebie do mleka trucizny. Mleko w wyraźny sposób łączy się z postacią matki, która duchowo patronuje popełnianym przez córkę zabójstwom. Poczucie winy powoduje, że Ana cofa się przed blaskiem światła a następnie zabiera ze sobą szklankę do kuchni. Za pomocą oczyszczającej właściwości wody i manipulacji ustawieniem naczyń młoda bohaterka usiłuje pozbyć się spoczywającego na niej ciężaru prawdy.

Elżbieta Królikowska określa Anę jako morderczynię, ale morderczynię szlachetną. Przejawia się to poprzez chęć wymierzenia przez dziewczynkę sprawiedliwości i unicestwienie tych, którzy nie pasują do wizji jej idealnego świata. Niezgoda Any wobec zła, cierpienia i choroby staje się przyczyną podania mikstury tym, którzy jej nie kochają. Najpierw ojcu a potem ciotce³³. Poprzez zatrzymanie pudełeczka zawierającego „straszną truciznę”, które kazała wyrzucić jej matka, dziewczynka przypisuje sobie władzę nad życiem i śmiercią.

Gdy po dwudziestu latach Ana będzie próbowała znaleźć odpowiedź na pytanie, dlaczego chciała zabić swojego ojca, jedyną rzeczą, którą dobrze zapamiętała będzie to, iż była wówczas przekonana, że jej ojciec był odpowiedzialny za cały smutek ostatnich lat życia jej matki. Dorosła już Ana zwierza się, że będąc dzieckiem była przekonana, że był jedyną osobą, która spowodowała jej chorobę i śmierć³⁴. Wydawać by się mogło, że mając kilka lat, mściła się na nim za wszystko, czego się dopuszczał – przede wszystkim za romanse pozamałżeńskie oraz niechęć i brak zrozumienia wobec matki.

Z chwilą, kiedy Ana wychodzi z propozycją „pomocy” przeniesienia się do wieczności swojej chorej i sparaliżowanej babci, widz ma okazję zaobserwowania niesamowitej, choć bezgłośnej afirmacji życia.

³³ E. Królikowska: *Śladami Buñuela. Kino hiszpańskie*. Dz. cyt., s. 142.

³⁴ Por. C. Saura: *Nakarmić kruki [Cria cuervos]*. [film]. Hiszpania, 1976, barwny. Edycja: Dolby Digital.

Świadomość utraty przez babcię wspomnień z czasów młodości sprawia, że dosięga ją chwila załamania. Jednak dzięki przywiązaniu do życia i umiejętności równego cieszenia się przeszłością i przyszłością chwila ta stanowi jedynie ułamek sekundy.

Sposób odbierania przez Anę rzeczywistości opiera się na utracie ukochanej osoby i wiążącą się z tym samotnością i wyobcowaniem. Przez pewien czas Ana górowała nad innymi ze swojego otoczenia, czując się od nich lepsza i silniejsza. Nie pozwalając w pełni odejść swojej matce, udało jej się zmniejszyć tęsknotę za nią. Dziewczynka przywoływała matkę w swojej wyobraźni, ciągle pamiętając jej bliskość, wyrażającą się poprzez utulenie do snu, opowiadaną bajkę czy zagranie ulubionej melodii na fortepianie. Później, po jej odejściu, liczne przedmioty i sytuacje pozwalały Anie na przywołanie okrucichów przeszłości i wkomponowanie ich w teraźniejszość.

Sytuacją, która stanowi bodziec do zagłębienia się w przeszłość i przywołanie obrazu zmarłej matki, jest scena przygotowań do pogrzebu ojca. Czesana przez Rosę – zaufaną służącą – dziewczynka przywołuje w pamięci doznane od matki pieczy, którymi ta obdarzała ją podczas codziennej toalety. Środek przekazu stanowi tutaj lustro. Według Emilia, bohatera *Ptaszka*, lustro „pochłania” część osobowości. Zwracana jest ona już w przetworzonej i zmienionej wersji³⁵.

Lustro odgrywa w filmach Saury niebagatelną rolę. Służy podwojeniu bohaterów. Wizualną figurą stale powtarzającą się w jego utworach jest kobieta przed lustrem. W przypadku *Nakarmić kruki* to nie dorosłe kobiety, ale trzy siostry – Irene, Ana i Maitem, bawiące się w dom, odkrywają fascynujący świat kobiecości. Świetnie odwierciedla to scena sięgania z zapalonym przez dziewczynki po puszek do pudru, szminki i tuszu. Przyszlą rolę dziewczynek, rozumianą jako stwarzanie siebie dla innych, modeluje zapamiętany obraz matki przed lustrem.

Różne znaczenia niesie ze sobą, stale powracający w filmie, motyw włosów. Rytualne znaczenie w swoich filmach nadał Saura intymnej i bardzo czulej pieczy, jaką jest gest gładzenia włosów. Gestem tym Ana obdarza zmarłego ojca a także ciotkę, której, życząc śmierci, dosypała do mleka trucizny. Gładząc futerko Roniego, Ana również godzi się z jego odejściem. Czynność czesania włosów jest dla Any ważnym rytuałem. Niesie ze sobą znamiona niemalże świętości. Bohaterce bardzo trudno jest znieść fakt czesania włosów przez Rosę w dniu pogrzebu ojca. Do tej pory była to przecież domena ukochanej mamy. Przywołując motyw włosów, Saura odwołuje się do wody i kobiecości. W powiązaniu z kobietą woda symbolizuje śmierć. Poprzez odwoływa-

³⁵ Por. A. Helman: *Carlos Saura. We władzy dyspozytywu...* Dz. cyt., s. 180.

nie się do obrazu włosów hiszpański reżyser sygnalizuje główny temat swojego filmu, do których należy kobieta i śmierć.

W *Nakarmić kruki* odzwierciedleniem przygnębiającej atmosfery śmierci jest postać matki. W filmie wielokrotnie wspomniana jest śmierć, umieranie i umierający. Osobą, która często korzysta ze słowa „śmierć” jest matka dziewczynki. Później ten rytuał przejmie po niej Ana.

Mama Any widziana jej oczyma to kobieta zaniedbana, opuszczona i śmiertelnie chora. Niegdyś miała szansę na bycie świetną pianistką, ale wybrała małżeństwo tym samym rezygnując z jeszcze nie-zrealizowanej kariery. Choroba jest dla niej świetnym narzędziem szantażu wobec męża. Korzysta z niego nawet wtedy, gdy nic na nią nie wskazuje. Jej spazmatyczne domaganie się czułości nudzi męża, który nie dość, że ją odtrąca, to jeszcze romansuje z jej najlepszą przyjaciółką Amelią i korzystając z nadarzających się okazji molestuje służącą Rosę.

Podobną scenkę odegrają dziewczynki, wcielając się w rolę dorosłych i wypowiadając ich kwestie. Siostry poważnie angażują się w wymyśloną przez siebie zabawę. Nie ma ona już tylko charakteru bezmyślnego naśladownictwa. Zaczyna stopniowo oddawać przejmowane wzorce.

Warte uwagi są w tym miejscu spostrzeżenia Alicji Helman. Zauważa ona, iż dopełnieniem wielu filmów „rodzinnych” Saury jest występowanie w nich kochanek. Wypada także podkreślić za badaczką twórczości hiszpańskiego reżysera przedmiotowe traktowanie służących, ani młodych, ani tym bardziej pięknych, stanowiących jedynie doraźną możliwość zaspokojenia przez mężczyzn swoich erotycznych potrzeb³⁶.

Anie bardzo trudno jest zaakceptować śmierć mamy. Z chwilą jej odejścia dopełnia się sieroctwo dziewczynki. Cięży ono nad nią już od chwili narodzin. Najpierw osierocił ją ojciec, niemogący pogodzić się z faktem, że zamiast wymarzonego syna na świat przyszła córka. Później niezdolna do karmienia noworodka matka powierza opiekę nad nim Rosie. Lęk związany z narastającą chorobą przyczynił się do pogłębiania się dystansu pomiędzy matką a córką. Mimo to Ana uważa, że rodzicielka ciągle nad nią czuwa, tyle że zmieniła swą postać. W odnalezieniu się w zaistniałej sytuacji pomaga dziewczynce jedynie magia.

Pragnienie zbliżenia się do matki akcentowane jest przez Bożenę Sycównę. Stwierdza ona, że poprzez noszenie przez Anę lalki na rękach, przewijanie jej i karmienie piersią ujawniają się kompleksy, lęki

³⁶ A. Helman: *Figury dyskursu rodzinnego*. W: *Ten smutek hiszpański. Konteksty twórczości filmowej Carlosa Saury*, Kraków, Rabid, 2005.

i niezaspokojone potrzeby dziewczynki. Widzowi, śledzącemu relacje matki i córki, wydawać się może, że mała nie zaznała od mamy wystarczającej czułości. Pojawiająca się w snach mama co prawda obdarza córkę pieczyotami. Mają one jednak znamiona cech rytualnych. Są, jak podkreśla Sycówna, nierealne³⁷.

Do momentu odejścia matki, opowiadającej bajkę o Migdałce przy łóżeczku małej, dziewczynka naiwnie wierzy w swoją zdolność odbierania i dawania życia. Utrata zdolności przywołania obrazu matki stanowi dla Any największą tragedię dzieciństwa, wiążąc się jednocześnie z głębokim kryzysem dojrzewania i nagłym zniknięciem nierealności. Bajka o Migdałce, mimo iż taka sama, jest już opowiadana nie przez mamę a przez ciocię. Ta gwałtowna zmiana budzi w Anie agresję i nienawiść. Dziewczynka próbuje się jeszcze bronić poprzez wypowiedzenie wojny losowi i zastosowanie swojej „niezawodnej” broni – trucizny. Hiszpańskie przysłowie związane z tytułem filmu³⁸ znakomicie oddaje gorzkość sytuacji jaka spotkała Anę. Karmienie kruka zawsze pozostawi w psychice jakiś ślad.

W filmie ukazane są dwa pogrzeby, w których uczestniczy Ana. Religijny pogrzeb ojca i mieszczący się w sferze magii pogrzeb Roniego, świnki morskiej, którą opiekują się dziewczynki. Warto też zwrócić uwagę na zabawę dziewczynek w chowanego. Maite i Irene kryją się za drzewami. Panoramujące od drzewa do drzewa oko kamery jest tutaj jednocześnie okiem Any, która szuka ukrywających się siostr. Każda z odnalezionych siostr musi na rozkaz Any „umrzeć”. Dziewczynka po nasyceniu się tryumfem, szybko „zwraca siostrom życie”, klękając, splatając ręce i prosząc Boga: „Boże spraw, aby ożyły”³⁹.

Podobna sytuacja ma miejsce podczas szukania ojca na prośbę matki. Także i tej scenie towarzyszy szukające oko kamery. Ojciec, namiętnie całujący Amelię, zostaje odnaleziony w zaroślach. Tym razem rozkaz – „umieraj!” wydany odszukanej osobie spełni się naprawdę – ojciec umrze.

Wkraczamy tutaj powoli w paraboliczność omawianej historii. Poprzez odmowę przez Anę pocałowania zwłok ojca podczas pogrzebu Saura wprowadza do stworzonej przez siebie rzeczywistości element krytyki politycznej. Niezmiernie istotna problematyka liberalizacji kraju oddana jest tutaj za pomocą spraw rodzinnych. Krytycy filmowi dostrzegli w prezentowanej przez Saure historii odniesienie do aktualnej sytuacji, panującej wówczas w Hiszpanii. Reżim generała Franco odzwierciedla postać ojca, który nie respektuje tradycyjnych wartości.

³⁷ B. Sycówna: *Nibylandie Carlosa Saury...* Dz. cyt., s. 5

³⁸ *Cría cuervos y te sacarán los ojos* (tłum. *Karm kruki, a te wydziobią ci oczy*).

³⁹ Tamże, s. 7.

Ukazane w filmie kobiety, przede wszystkim matka i babka Any, tkwiąc przy swoich tradycyjnych rolach, obrazują przesady, przyzwyczajenia i przeświadczenia charakterystyczne dla „starej” Hiszpanii⁴⁰. Młode pokolenie tamtego okresu, podobnie zresztą jak Anę i jej siostry, cechowały: niepewność, pamięć, fatalizm i lęk⁴¹. Mimo to Irene, Ana i Maite reprezentujące w filmie nową Hiszpanię, starają się wydzwignąć ją z koszmaru przemocy i zbudować coś nowego. Pistolet, karabin i flaga legionu to tylko przedmioty, właściwie nieużyteczne, które trzeba sprzątnąć po zmarłym ojcu a tym samym pogrzebać pamięć o starej Hiszpanii. Ana jednak doskonale zdaje sobie sprawę z wartości broni, jaką posiada. Dotychczasowa trucizna nagle zamienia się w pistolet a Ana w bojowniczkę o wolność. Dziewczynka tylko w przenośni walczy o wolność kraju, tak naprawdę jej walka jest walką z ciotką o prawo do własnej indywidualności.

W sposobie odbierania przez Anę rzeczywistości dominują mechanizmy rządzące pamięcią. Charakterystyczne jest dla nich pozbawienie linearności a także segregacja pod względem kryterium problemowości. Istotną cechą fabuły *Nakarmić kruki* stanowi wybiórczość przywoływanych wspomnień. Dla małej Any wszystko to, co rozgrywa się w jej wyobraźni odbierane jest przez nią jako realne. Sceną, w której wyraźnie daje się to odczuć jest rozmowa Any z Irene podczas pogrzebu ojca. Schodząc ze schodów, Ana zwraca się do starszej siostry i opowiada o tym, co zastała w sypialni rodziców: „Spałam spokojnie, gdy usłyszałam głosy. Kiedy weszłam do pokoju, zobaczyłam, że tata nie żyje. I wtedy pojawiła się Mama”⁴². Irene zdziwiona opowieścią Any przypomina siostrze: „Mama nie żyje, Ana”⁴³.

Wyobraźnia Any podpowiadała jej jednak, że mama jest ciągle blisko. Wszystko wokół niej było takie jak wtedy, gdy mama żyła, ale żyła naprawdę, nie w wyobraźni dziewczynki. Nic nie uległo zmianie, nawet zawartość lodówki pozostała taka sama.

W filmie rozpoczynającym się nocą, szczególne napięcie buduje pierwsza długa i senna scena. Pozostaje ona w ścisłym związku z tym, co Ana opowiada Irene przed uroczystością pogrzebu ojca. Ojciec umierając, odchodzi do zaświatów. Wcześniej jednak zażywa ziemskich uciech z Amelią.

⁴⁰ A. Helman: *Figury dyskursu rodzinnego...* Dz. cyt., s. 78.

⁴¹ Zob. J. Benet: *Encirenes*. Taurus, Madrid 1967, s.43-61.; J. Hopewell: *Out of the Past: Spanish Cinema After Franco*. British Film Institute, London 1986.

⁴² Por. C. Saura: *Nakarmić kruki [Cria cuervos]*. [film]. Hiszpania, 1976, barwny. Edycja: Dolby Digital.

⁴³ Tamże.

Ważną rolę odgrywają wybrzmiewające z ekranu ostatnie słowa: „obudziłam się”. Podobna kwestia: „któregoś dnia Migdałka obudziła się w swoim łóżeczku”⁴⁴ wypowiedana najpierw przez mamę a potem ciotkę Any przerywa opowiadaną bajkę o Migdałce. Skrótom całego filmu można określić sen Irene. Nosi on znamiona koszmaru. Złoczyńcy w nim występujący chcieli ją uśmiercić, ale w kulminacyjnym momencie najstarsza z sióstr obudziła się.

Cała historia wpisana jest w konwencję literacką, jaką jest oniryzm, który, jak podkreśla Bożena Sycówna, polega na: „zawieszeniu między rzeczywistością a marzeniem sennym”⁴⁵.

Saura osiągnął w *Nakarmić kruki* mistrzostwo w posługiwaniu się oniryzmem. Poprzez zatarcie granicy rzeczywistości za pomocą przenikalności czasów (przeszłości, teraźniejszości i przyszłości) oraz zastosowanie jedności psychiki ludzkiej, oddanej za pomocą ciągłości snu, jawy i świadomości otrzymał ideał jednolitości. Hiszpański reżyser skorzystał również w swoim filmowym obrazie z roli snu, oddając tym samym śmiertelną rolę pełnioną przez Tanatosa będącego bliźniaczym bratem Hypnosa – boga snu.

Bibliografia

*

- Saura C.: *Nakarmić kruki* [*Cria cuervos*]. [film]. Hiszpania, 1976, barwny. Edycja: Dolby Digital.

**

- Benet J.: *Encirenes*. Taurus, Madrid 1967, s.43-61.

- *Dzieci* – T. 1-2 wybór, oprac. i red. M. Janion i S. Chwin. Gdańsk, Wydaw. Morskie, 1988.

- Helman A.: *Carlos Saura. We władzy dyspozytywu*. W zbiorze: *Autorzy kina europejskiego*. Red. G. Stachówna, J. Wojnicka, Kraków, Rabid 2005. s. 177 i 179.

- Helman A.: *Figury dyskursu rodzinnego*. W: *Ten smutek hiszpański. Konteksty twórczości filmowej Carlosa Saury*, Kraków, Rabid, 2005.

- Hopewell J.: *Out of the Past: Spanish Cinema After Franco*. British Film Institute, London 1986.

- Kozielecki J.: *Koncepcja transgresyjna człowieka : analiza psychologiczna*, Warszawa, Państwowe Wydawnictwo Naukowe, 1987.

- Królikowska-Avis E.: *Śladami Buñuela. Kino hiszpańskie*. Warszawa, Centralny Ośrodek Metodyki Upowszechniania Kultury, 1988.

- *Maski* – T. 1-2 / wybór, oprac. i red. M. Janion i S. Rosiek. Gdańsk, Wydaw. Morskie, 1988.

- Morin E.: *Kino i wyobraźnia*, Warszawa 1975.

- *Odmieńcy*: wybór, oprac. i red. M. Janion i Z. Majchrowski; Gdańsk, Wydaw. Morskie, 1982.

⁴⁴ B. Sycówna: *Nibylandie Carlosa Saury...* Dz. cyt. s. 12.

⁴⁵ Tamże.

- Ogorzałek K.: *Na granicy dwóch światów. Próba analizy twórczości filmowej Carlosa Saury*. Kraków, Oficyna Wydawnicza AFM, 2011.
- *Osoby* – wybór, oprac. i red. M. Janion i S. Rosiek; przygot. do dr. współpr. E. Graczyk et al. Gdańsk, Wydaw. Morskie, 1984.
- Sycówna B.: *Nibylandie Carlosa Saury. O filmie „Nakarmić kruki”*. Kraków, ZTiKF, 1979.

Maria Długołęcka-Pietrzak
(CBN IKRiBL)

**Myśl Janusza Korczaka
a współczesne dziecko.
Wokół książki Katarzyny Zimmerer
*Zwyczajny dzień***

Abstrakt:

Niniejszy artykuł ma za zadanie zwrócić uwagę na recepcję myśli Janusza Korczaka we współczesnej literaturze i książce dziecięcej. Analizie poddana została interpretacja wybranych zagadnień pedagogicznych w świetle aktualnych problemów małoletnich na przykładzie książki Katarzyny Zimmerer *Zwyczajny dzień*, będącej pokłosiem Roku Korczakowskiego 2012. Na początku artykułu załączony został również krótki przegląd najnowszej literatury skierowanej do dziecięcej grupy docelowej, opierającej się w swoim zamyśle na wartościach propagowanych przed II wojną światową przez doktora Korczaka.

Słowa kluczowe: Korczak, Zimmerer, Rok Korczakowski 2012, dziecko, literatura dla dzieci

Abstract:

This article contains attention to the reception of the pedagogic philosophy of Janusz Korczak in contemporary children's literature and books for children. The analysis was subjected to the interpretation of selected pedagogical issues in the current problems of minors on the example of Katarzyna Zimmerer's book *Zwyczajny dzień*, which is the aftermath of the Korczak's Year 2012. Attached was also a short review of the recent literature addressed to the children of the target group, which is based, in his intention, on the pedagogic values promoted before World War II by Dr. Korczak.

Keywords: Korczak, Zimmerer, Korczak's Year 2012, children, children's literature

Rok 2012, ogłoszony przez Sejm Rzeczypospolitej Polski na wniosek ówczesnego Rzecznika Praw Dziecka – Marka Michalaka – Rokiem Janusza Korczaka, wniósł na rynek księgarski wiele publikacji okołokorczakowskich: zarówno wydań dawno już niewznawianych pism Starego Doktora¹, jak też opracowań zbiorowych i tomów pokon-

¹ Niestety, nakłady tych wznowień były niewielkie i niezbyt dostępne; Magdalena Kicińska w kalendarium Korczakowskim załączonym do biograficznej książki *Pani Stefa*, opisującej życie najbliższej, wieloletniej współpracownicy Korczaka, Stefanii Wilczyńskiej, pisze pod rokiem 2012: „Biuro Rzecznika Praw Dziecka wydaje *Jak kochać dziecko* i *Prawo dziecka do szacunku* Janusza Korczaka. Nakład jest mały i trafia tylko do bibliotek. Poprzednio wydano Korczaka dziesięć lat wcześniej, nakłady

ferencyjnych dotyczących naukowych aspektów przedwojennej myśli pedagogicznej².

Wydawniczą ciekawostką, która przy okazji obchodów Roku Korczakowskiego miała miejsce, jest spora ilość nowych, współczesnych książek, skierowanych bezpośrednio do najmłodszych: nie – powszechnie znanych dzieł dla dzieci samego Korczaka, które są dość regularnie wznawiane ze względu na obecność na listach szkolnych lektur (np. *Król Maciuś Pierwszy*), ale publikacji opowiadających biograficznie i historycznie o życiu „Pandoktora”³, jego wychowankach i metodach pedagogicznych. Należy tutaj bezsprzecznie wymienić wydany rok wcześniej, a świętujący triumfy w roku 2012 ikonolingwistyczny *Pamiętnik Blumki* Iwony Chmielewskiej⁴ (popularnej rysowniczką i autorką, specjalizującą się w książce graficznej/picturebook’u), opowiadający (rekonstruujący) historię dzieci z Korczakowskiego domu dziecka, uwiecznionych na fotografii, która przetrwała jakimś cudem wojnę⁵. Ważnymi pozycjami są także skierowane do dzieci książki dotyczące bezpośrednio życiorysu Korczaka i jego działalności: *Jest taka historia. Opowieść o Januszu Korczaku* Beaty Ostrowickiej oraz nieco podobna tytułem *Po drugiej stronie okna – opowieść o Januszu Korczaku* Anny Czerwińskiej-Rydel. Kanwą pierwszej z tych narracji są

wyczerpały się i dziś książek nie można już kupić, pojawiają się czasem w antykwariatach, sporadycznie na aukcjach internetowych”. Patrz: M. Kicińska: *Pani Stefa*. Wydawnictwo Czarne, Wołowiec 2015, s. 258.

² Ważną publikacją dla badań nad dzieciństwem jest początkująca serię „Literatura dla dzieci i młodzieży” książka *Janusz Korczak. Pisarz* pod redakcją obecnej prezeski Polskiej Sekcji IBBY – Anny Marii Czernow. Pozycja ta jest zbiorem naukowych artykułów najwybitniejszych polskich badaczy literatury dziecięcej (min. Grzegorza Leszczyńskiego, Małgorzaty Chrobak, Violetty Wróblewskiej i in.), dotyczących zarówno pisarskiej twórczości, jak i działalności pedagogicznej Korczaka. Patrz: *Janusz Korczak. Pisarz*. Pod red. A. M. Czernow, Stowarzyszenie Bibliotekarzy Polskich, Warszawa 2013.

³ Określenie Korczaka przez przedwojennych wychowanków Domu Sierot przy ulicy Krochmalnej 92 w Warszawie; przytoczone zostało przez Beatę Ostrowicką w książce *Jest taka historia. Opowieść o Januszu Korczaku*, Wydawnictwo Literatura, Łódź 2012, s. 8 i inne.

⁴ Książka została wpisana w roku 2012 na listę Białych Kruków Internationale Jugendbibliothek w Monachium, otrzymała nominację do Der Deutsche Jugendliteraturpreis, nagrodę IBBY Książka Roku 2011 w kategorii graficznej, nagrody Dużego oraz Małego DONGA przyznawane przez Polską Sekcję IBBY, główną nagrodę Polskiego Towarzystwa Wydawców Książek jako najlepsza książka dla dzieci i młodzieży, oraz wiele innych, por. strona wydawnicza książki: <https://mediarodzina.pl/prod/384/Pamietnik-Blumki>

⁵ W roku 2014, nakładem tego samego wydawnictwa, ukazał się niejako nawiązujący stylistycznie do *Pamiętnika Blumki* picturebook Adama Jaromira z ilustracjami Gabrieli Cichowskiej - *Ostatnie przedstawienie panny Esterki*. Książka ta opowiada o ostatnich dniach pobytu Korczaka wraz z dziećmi w warszawskim getcie w roku 1942.

wspomnienia opowiadane wnukowi w wieku wczesnoszkolnym (i do takiej grupy czytelniczej skierowana jest książka Ostrowickiej) przez babcię, która przeżyła wojnę; życie Korczaka przedstawione zostało tu z perspektywy osoby, która Doktora знаła jako dziecko – i z takiej pozycji jest w stanie spojrzeć na jego dokonania; nie – wybitnego pedagoga, ale lekarza kochającego najmłodszych. Zabieg taki pozbawia tę lekturę zbędnego patosu i prowadzi młodego czytelnika przez (jak wiadomo) tragiczną historię ostrożnie, nie umniejszając jednak jej emocjonalnych wartości⁶. Druga z wymienionych biograficznych propozycji ubrana zostaje w typową strukturę konstrukcyjną książki dziecięcej: z wszechwiedzącym, trzecioosobowym narratorem (zachowującym tym samym zachowawczy dystans do rzeczywistości), objaśniającym w formie odręcznych zapisków, zaznaczeń czy podkreśleń trudniejsze bądź niejasne (dla współczesnego odbiorcy) słowa lub wydarzenia. Ciekawą jest również graficzno-wydawniczy zamysł książki:

Niewielki zeszytowy format i nawiązanie do osobistego notatnika z nanoszonymi na marginesach notatkami i poprawkami w tekście sprawia, że książka staje się bezpieczna. Ktoś wcześniej poznał tekst, uporał się z nim, więc czytelnikowi będzie łatwiej. Pozostawił nawet, nieobecne już dziś w szkolnym obyczaju, sekrety zapisywane na rogach zeszytów, z mądrymi sentencjami samego Janusza Korczaka⁷.

Podczas obcowania z tą książką to właśnie edytorska strona⁸ przybliżyła i tym samym wizualnie dopełnia opisane przez Czerwińską-Rydel czasy, w których przyszło żyć Korczakowi i jego dzieciom – co posiada również niewątpliwy wymiar poznawczo-dydaktyczny.

Zupełnie odmienna z kolei jest książka Katarzyny Zimmerer⁹ *Zwyczajny dzień*. Również ukazała się (nakładem wydawnictwa W.A.B.)

⁶ O problemach w przedstawianiu i recepcji historycznych (a zwłaszcza wojennych) faktów w wydawniczych publikacjach dla najmłodszych pisałam w artykule „*Trudna historia w literaturze dziecięcej. Propozycje lektur dla czytelników w wieku wczesnoszkolnym*”, „Notatnik multimedialny” R. V: 2012, nr 1 – 2, s. 81 – 93.

⁷ <http://www.institutksiazki.pl/ksiazki-detaj,literatura-polska,9048,po-drugiej-stro nie-okna--opowiesc-o-januszu-korczaku.html>

⁸ Ilustracje do tej książki otrzymały nominację do Nagrody Graficznej Polskiej Sekcji IBBY w roku 2012.

⁹ Autorka jest dziennikarką i tłumaczką; pisuje także felietony (do „Tygodnika Powszechnego”) oraz książki dla dzieci (*Deszcz*, *Plotka*). Jest również córką Joanny Olczak-Ronikier, autorki książki *Korczak. Próba biografii* i wnuczką Hanny Mortkowicz-Olczakowej, która również w swoich badaniach literaturoznawczych zajmowała się postacią Janusza Korczaka. Warto także zaznaczyć, że pradziadkiem pisarki był Jakub Mortkowicz – warszawski księgarz, przedsiębiorca i wydawca, bliski współpracownik Starego Doktora, publikujący w latach międzywojennych jego książki. Katarzyna Zimmerer (wychowana, jak widać, w środowisku znawców i przyjaciół Kor-

jako jedna z publikacji towarzyszących Rokowi Janusza Korczaka, lecz jej zamysł fabularny jest całkowicie nowatorski i strukturalnie znacznie odbiega od wyżej wymienionych pozycji historyczno-biograficznych. Autorka bowiem pokusiła się o współczesną adaptację założeń Korczakowskiej pedagogiki, i za pomocą wybranych cytatów z naukowych publikacji Doktora ilustruje problemy współczesnych dzieci.

Może się wydawać, że koncepcja ta jest niemalże niewykonalna: Korczak swoje (wtedy nowatorskie) wizje wychowawcze dostosowywał wszak do małoletnich, żyjących w latach 20. i 30. ubiegłego wieku; jak zatem przełożyć ówczesną dydaktykę i pedagogikę (tudzież – pediatrię) na aktualne czasy, w których zarówno postęp medyczny, technologiczny i psychologiczny poczynił niebywały, zauważalny w każdej z tych dziedzin progres (w stosunku do lat minionych)?

Anna Czerwińska-Rydel zwraca uwagę na ważny w tym kontekście swoisty brak czytelności literatury Korczakowskiej u współczesnych odbiorców:

Książki Korczaka są dość trudne w odbiorze dla współczesnego czytelnika. Na spotkaniach proponuję dzieciom i nauczycielom czytanie fragmentów jego powieści. Stopniowe osvajanie z jego stylem wydaje mi się najlepszym sposobem na dotarcie do nowych czytelników¹⁰.

Podobnie dzieje się z założeniami jego pedagogiki, która, odnosząc się do wychowawczych problemów początku wieku XX, przestaje być klarowna w świetle najnowszych wyzwań wychowawczych.

Korczak w swoich pismach nierzadko przytaczał problemy, z jakimi dane mu było się zetknąć podczas kontaktów z setkami dzieci, które przewinięły się zarówno przez prowadzony wspólnie z Maryną Falską „Nasz Dom” w Pruszkowie¹¹, jak i warszawski „Dom Sierot” na Krochmalnej. Najczęstszymi były:

czaka) we wstępie do swojej książki przytacza krótki biogram Doktora, napisany prostym, przystępnym dla młodszego odbiorcy językiem.

¹⁰ *Po drugiej stronie okna widział człowieka – rozmowa z Anną Czerwińską-Rydel*. W: „Ryms” nr 19, zima/wiosna 2013, s. 14-15.

¹¹ Założenia wychowawcze „Naszego Domu” (otwartego tuż po zakończeniu I wojny światowej w 1919 roku) oparte były na Korczakowskiej metodzie „internatowej”, polegającej na zacieśnianiu więzi emocjonalnych między wychowanymi i opiekunami, powodując tym samym umocnienie wspólnoty i jej odczuwania przez osierocone jednostki. Współpraca Korczaka z Falską trwała do roku 1935, kiedy to pod wpływem zarówno różnic w koncepcjach wychowawczych (Korczak opowiadał się za stworzeniem placówki zamkniętej, pozbawionej dostępu obcych osób, Falska – za prowadzeniem domu otwartego, który w ciągu dnia „zaprasza” w swe progi wszystkie okoliczne dzieci) oraz politycznych (stanowiskowych) konfliktów w Państwowym Instytucie Nauczycielskim i Towarzystwie „Nasz Dom” – postanowili zakończyć współpracę. Falska odezwała się do Korczaka dopiero w roku 1942, proponując mu pomoc w wyjściu z getta

- bieda, niedostatek, głód:

(...) część dzieci cierpi fizycznie na skutek nieodpowiedniej odzieży. Szewc nie uwzględni właściwości stopy dziecka, jeśli czujność wychowawcy nie stwierdzi, nie zrozumie, nie wskaże. Dajcie nudziarzowi wygodne obuwie, może stanie się ruchliwy i wesoły. (...) Dzieciom anemicznym potrzebna jest cieplejsza odzież.

Stąd też w internatach mamy nieszczęśliwe dzieci, bo niewygodnie bądź niedostatecznie ciepło odziane, śpiące lub niekarne odnośnie snu, półgłodne lub głodne.

Nie ma boleśniejszego widoku, jak owo rwanie się do dokładki lub dolewki głodnej dziatwy, spory o nieco większy kawałek chleba; nie ma bardziej demoralizującego czynnika, niż handel jedzeniem¹².

Pamiętam. – Po wojnie był głód, i zimno, i w tym domu sto dzieci. – Co robić, co będzie? – ¹³

- kradzież (często wynikająca z w/w biedy):

Powiedział mi chłopiec, opuszczając Dom Sierot: - Gdyby nie ten dom, nie wiedziałbym, że są na świecie ludzie uczciwi, którzy nie kradną¹⁴.

Chciałem raz wyjątkowo uroczyście zareagować na niewyjaśnioną kradzież. Wszedłem do sypialni chłopców, gdy już zasypiali, i uderzając w takt o poręcz łóżka, donośnym głosem mówiłem:

– Znów kradzież. To się musi skończyć. Szkoda pracy na wychowywanie złodziei...¹⁵

- braki w edukacji (analfabetyzm); brak edukacji emocjonalnej:

Jak wychować dziecko robotnika, aby rozumiało, wierzyło i w myśl rozumienia i wiary swej działać umiało?¹⁶

- rękoczynty, bójk:

(którą odrzucił); w 1943 roku ukryła cudem ocalałe z wywózki pamiątki Korczaka w skrytce Bielańskiej filii ośrodka, dzięki czemu przetrwały wojnę. Por. rozdział *Rozstanie z panią Maryną*, w: J. Olczak-Ronikier: *Korczak. Próba biografii*. W.A.B., Warszawa 2011, s. 291 – 303.

¹² J. Korczak: *Jak kochać dziecko: internat, kolonie letnie*. Spółdzielnia Wydawnicza „Książka”, Warszawa – Kraków 1948, s. 103 – 104.

¹³ J. Korczak: *Pedagogika żartobliwa: moje wakacje: gadaninki radiowe starego doktora*. Towarzystwo Wydawnicze w Warszawie, Warszawa 1939, s. 73.

¹⁴ J. Korczak: *Pamiętnik, getto, 1 czerwca 1942 roku*. Za: Joanna Olczak-Ronikier: *Korczak. Próba biografii*. W.A.B., Warszawa 2011, s. 145.

¹⁵ J. Korczak: *Jak kochać dziecko: internat, kolonie letnie*. Spółdzielnia Wydawnicza „Książka”, Warszawa – Kraków 1948, s. 45.

¹⁶ J. Korczak: *Nasz Dom (Dom Wychowawczy Wydziału Opieki nad Dzieckiem przy Centralnej Komisji Związków Zawodowych)*. „Robotnik” 1919, nr 410. W: *Dzieła*, t. 14-1, s. 194.

Bójka.

– On mnie pierwszy uderzył. – Bo on się ze mną drażnił... Wziął i nie chciał oddać. – Ja tylko tak żartowałem... Przeszkodził, zamazał. – To nie ja, on mnie pchnął.

I ukarałeś bądź obu (dlaczego?), bądź starszego, który powinien był ustąpić młodszemu (dlaczego?), bądź tego, który przez prosty przypadek uderzył boleśniej, szkodliwiej. – Ukaraleś, bo nie wolno się bić. – A czy wolno skarżyć?¹⁷

Osiemdziesiąt lat później można śmiało stwierdzić, że te dramatyczne w oczach współczesnego świata problemy wychowawcze, wynikające z ówczesnych różnic klasowych i narodowościowo-wyznaniowych, potęgowanych przez słabiej rozwiniętą wtenczas gospodarkę, zostały u znacznej większości społeczeństwa wyeliminowane; aktualnie ich obecność bywa odnotowywana jedynie w środowiskach patologicznych, które poddawane są osobnym terapiom resocjalizacyjnym. Korczak byłby zapewne w tym względzie zadowolony; co jednak z problematyką emocjonalną, na którą kładł nacisk nierzadko większy, niż na dydaktyczne „uspołecznienie”?

Na koszulce chłopca z okładki *Zwyczajnego dnia* Katarzyny Zimmerer widnieje motto całej publikacji: słowa Korczaka „Dorosłym się zdaje, że dobrze nas znam”. Jest to jeden z wielu ważniejszych cytatów z nieco zapomnianych, a z pewnością nieznanych przez współczesne dzieci pism Starego Doktora, które autorka zamieściła w swojej książce, ilustrując nimi zadziwiająco aktualne wydarzenia. Ich bohaterem jest ośmioletni Szymon, który staje się głosem (nośnikiem emocji) każdego dziecka, i bez problemów budzi empatyczne odczucia: chodzi do szkoły (podobnie jak domniemany czytelnik, bowiem adresatem tej publikacji, jak informuje tylna strona okładki, są „dzieci w wieku 7 – 9 lat i ich rodzice”) ma młodszą siostrę Hanię, kolegów, z którymi często rywalizuje, rodziców, którzy nie do końca rozumieją dziecięce problemy: jego życie to zwyczajne, codzienne perypetie, jakie posiada każdy dzisiejszy siedmio-, ośmio-, dziewięciolatek.

Każdy rozdział książki poprzedzają cytaty, które, krótkimi słowami autorstwa Korczaka, przybliżają problem omówiony w danej części. Przykładowo rozdział 5, w którym mały bohater spotyka się z brakiem zrozumienia i poważania ze strony nauczyciela¹⁸, traktują-

¹⁷ J. Korczak: *Jak kochać dziecko: internat, kolonie letnie*. Spółdzielnia Wydawnicza „Książka”, Warszawa – Kraków 1948, s. 46.

¹⁸ „Poważne” traktowanie dziecka było jednym z głównych założeń Korczakowskiej pedagogiki, której zastosowania sam był najlepszym przykładem. Hanna Rudniańska, znająca Korczaka ze swoich lat dziecinnych wspomina: „Słyszałam (...) że Korczak miał trudne usposobienie. Rozumiem, że musiał mieć trudne usposobienie, pro-

cego jego zdanie zbyt obcesowo, ilustruje cytat: „Przykro, że się wszystkie nasze sprawy załatwia prędko i byle jak, że dla dorosłych nasze życie, troski i niepowodzenia są jakby tylko dodatkiem do ich prawdziwych kłopotów”¹⁹. Zastosowany tutaj przez autorkę zabieg ilustracji tekstu cytatem posiada funkcję podwójnie dydaktyczną: dziecku pokazuje, że dla kogoś jego przeżycia są tak ważne, że można o nich napisać „uczoną” książkę, natomiast dorosłym (którzy przecież również są założeniowymi adresatami tej pozycji) otwierają oczy na pozornie błahie dziecięce problemy, wśród których znalazły się lekceważenie – poczucie ignorowania przez starszych, rozczarowanie płynące z oczekiwania dziecka wobec dorosłych i dorosłych wobec dziecka, brak zrozumienia i szacunku, wyśmiewanie, strach przed własną nieudolnością, negacja grupy rówieśniczej, zniechęcenie, osaczenie podejrzeniami, problemy z tożsamością i wiele innych.

Cytaty zaakcentowane są także graficznie: każdy z nich ujęty jest w koło, kolorystycznie dopasowane do ilustracji zamieszczonych w danym rozdziale. Ich autorką jest Aleksandra Woldańska-Płocińska, młoda (rocznik 1985) ilustratorka²⁰ i graficzka, posługująca się nieco staroświecką metodą nakładania na siebie barwnego sitodruku. Dzięki tej technice ilustracje w *Zwyczajnym dniu* nabierają uniwersalnego charakteru: podobają się zarówno młodszemu, jak i starszemu; odwołują również do przed- i powojennych wydań kolorowych książek dla dzieci, w tym książek Korczaka. Rozmyta, stonowana, nieco pastelowa kolorystyka nie odwraca uwagi od tekstu, podkreśla jedynie jego najważniejsze fragmenty, i taki zdaje się być edytorski zamysł obu autorów. Warto także zwrócić uwagę na pozornie nieistotną, lecz piękną wkładkę twardej okładki, przedstawiającą lecące ptaki, których życie jest niedocenioną pasją bohatera – Szymka.

Problematyka *Zwyczajnego dnia* dotyka wielu aspektów codziennego życia dziecka: obrazuje tytułowy „zwyczajny dzień” godzina po godzinie, pokazując, że w każdej chwili młody człowiek potyka się (istotnie przybiera to formę heroicznej walki) z wieloma przeciwnościami losu, które musi – na ogół sam – pokonać. Często jest to prozaiczna, opisana w książce dziura w rajstopie czy trudna lekcja, ale

wadząc sierociniec, zbierając pieniądze, wdrażając swoje zupełnie nowe teorie pedagogiczne. Dzieci natomiast nie odczuwały tego w ogóle. Traktował je zawsze bardzo poważnie, każde, od najmniejszego do całkiem dużej młodzieży. Oczywiście, dorosłych także poważnie traktował. Można było do Doktora przyjść z każdym pytaniem, z każdą wątpliwością”. Patrz: H. Rudniańska: *Korczak, Tokarzewski i my*. Wydawnictwo Rabid, Kraków 2005, s. 35.

¹⁹ K. Zimmerer: *Zwyczajny dzień*. W.A.B., Warszawa 2012, s. 35.

²⁰ Również książek dla dzieci; jej najnowsza pozycja ilustratorska to *Śnieżek i Węgielek. Podróż do Amazonii*, Wydawnictwo Alegoria, Warszawa 2013.

bywają też problemy o wiele większe, z którymi bohater (lub utożsamiający się z nim czytelnik) musi się zmierzyć (warto przywołać chociażby wyśmiewających się kolegów czy przytaczany brak zrozumienia przez nauczycieli). Lektura tej pozycji stwarza możliwość refleksji nad jakże trudną codziennością najmłodszych, która dorosłym wydaje się pozornie beztraska: cytaty z dzieł Korczaka, często pisanych przecież z perspektywy dziecka, dobitnie tę pozorność podkreślają.

Książka Katarzyny Zimmerer pokazuje, że Korczakowska pedagogika emocjonalna mimo upływu dziesiątek lat jest nadal aktualna: zwłaszcza w kwestii zrozumienia i poszanowania dziecka jako jednostki, co dla autora *Prawa dziecka do szacunku* było szczególnie ważne. Nie bez przyczyny w powyższej książce wyszczególnił najważniejsze zagadnienia, których realizacja zapewni prawidłowy, kreatywny rozwój wewnętrzny dziecięcej jednostki. Są to:

- szacunek dla niewiedzy,
- szacunek dla pracy poznania,
- szacunek dla niepowodzeń i łez,
- szacunek dla własności dziecka i jego budżetu,
- szacunek dla tajemnic i wahań ciężkiej pracy wzrostu,
- szacunek dla bieżącej godziny, dla dnia dzisiejszego,
- szacunek dla każdej z osobna chwili,
- szacunek dla jasnych oczu, gładkich skroni, młodego wysiłku i ufności,
- szacunek (jeśli nie pokora) dla białego, jasnego, niepokalanego świętego dzieciństwa.²¹

Wszystkie te przykłady zostały zaadaptowane do współczesnych realiów w książce Zimmerer. Można zatem stwierdzić, że zamysł pedagogiczny Korczaka z biegiem lat przerodził się w uniwersalizm wychowawczy, który dostosowuje się do upływu lat nie tracąc przy tym niczego ze swojej aktualności.

Zwyczajny dzień, w tym świetle, jawi się jako pozycja międzypokoleniowa, przeznaczona do czytania razem z dzieckiem lub jako jego indywidualna lektura (książka napisana jest prostym, przystępnym dla dziecka w wieku 7 – 9 lat językiem). W obydwu przypadkach stanowi zarówno dla małych i dużych czytelników inspirujący punkt wyjścia do rozmowy o tym, co jest dla młodego człowieka ważne, czego się boi, co go dręczy. Co więcej – zwraca uwagę dorosłego zarówno na problemy dziecka, jak i ponadczasowość myśli Korczaka, która nierzadko wskazuje na rzeczy oczywiste, w biegu codziennych wydarzeń nabywające przezroczystości.

²¹ Przytaczam za: J. Korczak: *Prawo dziecka do szacunku*. Spółdzielnia Wydawnicza „Książka”, Warszawa – Kraków 1948, s. 25 – 43.

Książka Zimmerer jest obowiązkową pozycją nie tylko dla rodziców i dzieci: warto, aby posiadały ją w swoich zbiorach biblioteki szkolne, a także szkolny pedagog – może ona posłużyć jako materiał przedmiotowy do lekcji bibliotecznej (kontekst osoby Janusza Korczaka: czytanie jego biografii i książek, promocja czytelnictwa), czy spotkania z pedagogiem bądź pogadanki wychowawczej (zawartość problemowa książki jako punkt wyjścia do rozmowy np. o relacjach z kolegami). Ma szansę zostać także lekturą rówieśniczą – dziecko znające tę książkę, utożsamiający się z jej przesłaniem, może ją polecić koledze mającemu podobne problemy, co bohater książki (a zdaje się, że ma je każde dziecko w wieku wczesnoszkolnym).

Praktyczna analiza lektury *Zwyczajnego dnia* z grupą czytelniczą dojrzalszą, niż zalecana (wiek 11 lat, zamiast 7-9), czyli zaburzającą domniemanie fundamentalną pedagogiczną zasadę, że dla dziecięcego czytelnika ciekawsze są książki o bohaterach wiekowo starszych, niż on sam, przyniosła nieoczekiwany zachwyt odbiorców – głównie dlatego, że fabuła pokrywała się z ich dotychczasowymi doświadczeniami szkolnymi i rówieśniczymi. Cytaty z pism Korczaka zostały uznane za nieco „filozoficzne, ale trafne”, co chyba ucieszyłoby autorkę, gdyż taki chyba był jej zamiar – przybliżyć i pokazać współczesnemu dziecięcemu odbiorcy prawdziwość pedagogicznych postulatów sprzed osiemdziesięciu lat, a rodzicom zwrócić uwagę, że nie zawsze „u dzieci wszystko musi być wzorowe”²².

Bibliografia

- Chmielewska I.: *Pamiętnik Blumki*. Wydawnictwo Media Rodzina, Warszawa 2011.
- Czerwińska-Rydel A.: *Po drugiej stronie okna – opowieść o Januszu Korczaku*. Wydawnictwo Muchomor, Warszawa 2012.
- Długolecka-Pietrzak M.: „Trudna” historia w literaturze dziecięcej. *Propozycje lektur dla czytelników w wieku wczesnoszkolnym*. „Notatnik multimedialny” R. V: 2012, nr 1 – 2, s. 81 – 93.
- Janusz Korczak. *Pisarz*. Pod red. A. M. Czernow, Stowarzyszenie Bibliotekarzy Polskich, Warszawa 2013.
- Kicińska M.: *Pani Stefa*. Wydawnictwo Czarne, Wołowiec 2015.
- Korczak J.: *Jak kochać dziecko. Dziecko w rodzinie*. Towarzystwo Wydawnicze w Warszawie, Warszawa 1929.
- Korczak J.: *Jak kochać dziecko: internat, kolonie letnie*. Spółdzielnia Wydawnicza „Książka”, Warszawa – Kraków 1948.
- Korczak J.: *Kiedy znów będę mały*. Towarzystwo Wydawnicze w Warszawie, Warszawa 1925.
- Korczak J.: *Pedagogika żartobliwa: moje wakacje: gadaninki radiowe starego doktora*. Towarzystwo Wydawnicze w Warszawie, Warszawa 1939.

²² J. Korczak: *Kiedy znów będę mały*. Towarzystwo Wydawnicze w Warszawie, Warszawa 1925, s. 175.

- Korczak J.: *Prawo dziecka do szacunku*. Spółdzielnia Wydawnicza „Książka”, Warszawa – Kraków 1948
- Mortkowicz-Olczakowa H.: *Janusz Korczak*. Czytelnik, Warszawa 1978.
- Olczak-Ronikier J.: *Korczak. Próba biografii*. W.A.B., Warszawa 2011.
- Ostrowicka B.: *Jest taka historia. Opowieść o Januszu Korczaku*. Wydawnictwo Literatura, Łódź 2012.
- *Po drugiej stronie okna widział człowieka - rozmowa z Anną Czerwińską-Rydel*. W: "Ryms" nr 19, zima/wiosna 2013, s. 14-15.
- Rudniańska H.: *Korczak, Tokarzewski i my*. Wydawnictwo Rabid, Kraków 2005.
- Zimmerer K.: *Zwyczajny dzień*. W.A.B., Warszawa 2012.

II.

Recenzje i sprawozdania

Andrzej Borkowski
(CBN IKRiBL)

***Spotkania Dunajowskie / Дунаївські
Зустрічі / Meetings in Dunayiv.
Дунаїв – Dunajów – Dunayiv 2015***

Znamienne, że początki renesansu w Polsce i na Ukrainie związane są m.in. z niewielkim Dunajowem (dziś jest to kilkuset osobowa wieś), dawną siedzibą biskupów lwowskich. W tym miejscu przebywali i tworzyli Grzegorz z Sanoka (ok. 1407-1477) oraz Filip Buonaccorsi (1437-1496) zwany Kallimachem. Włoski przybysz trafił do Polski – jak pisał Jerzy Ziomek w syntezie *Renesans* – „przypadkiem”, popadłszy w konflikt z ówczesnym papieżem. W Rzeczypospolitej znalazł on protekcję u Grzegorza z Sanoka, człowieka otwartego na nowe idee i prądy kulturowe. Nie dziwi zatem fakt, że z wielką wdzięcznością pisał o swym opiekunie Kallimach w dziele *Vita et mores Gregorii Sanocei...* (*Życie i obyczaje Grzegorza z Sanoka...*, 1476).

Od tych wydarzeń minęło już ponad pięć wieków. Wiele zdarzyło się przez ten czas na Ukrainie, w Polsce i Europie. Machina dziejów ciężko przetoczyła się także po tym regionie Starego Kontynentu. Z czasów dawnej świetności Dunajowa pozostało niewiele, ale na tyle dużo, by stał się on kulturowym pomostem i elementem dialogu na temat wspólnego duchowego dziedzictwa Polski i Ukrainy. W ten klimat wzajemnego szacunku i porozumienia wpisuje się cykliczna i cenna zarazem inicjatywa naukowa współtworzona przez doktora Bronisława Kamińskiego i ks. Józefa Kuca. Poniżej przypominamy program tego ważnego wydarzenia, które w drobnej mierze – jako słuchacze – współtworzyliśmy.

SPOTKANIA DUNAJOWSKIE – 2015
Program międzynarodowej konferencji naukowej
Temat:
KOSMOLOGIA. KONCEPCJA WSZECHŚWIATA OD
RENEANSU DO XXI W.
Wystąpienia/dyskusje przy plebanii

Prowadzący:

▪ **Hałyna Pahutiak**, pisarka, laureatka Nagrody im. Tarasa Szewczenki (Lwów, Ukraina)

▪ **Bronisław MJ Kamiński**, historyk myśli społecznej, ekonomista, eseista naczelny redaktor „Almanachu Kudowskiego”, koordynator Międzynarodowego Ruchu Domowych Muzeów (Kudowa Zdrój, Polska)

1. **Ks. Józef Kuc**, organizator Spotkań Dunajowskich, administrator parafii.

UROCZYSTE OTWARCIE SPOTKAŃ DUNAJOWSKICH – 2015.
PRZYWITANIE UCZESTNIKÓW ORAZ ZAPROSZONYCH GOŚCI
MIĘDZYNARODOWEJ KONFERENCJI NAUKOWEJ

2. **Wołodymyr Skołozdra**, architekt, malarz i poeta (Lwów, Ukraina)

POEMAT „ŚLADAMI KALLIMACHA”

3. **Jurij Bobało**, dr nauk technicznych, prof., rektor Państwowego Uniwersytetu „Politechnika Lwowska” (Lwów-Dunajów, Ukraina)

SŁOWO WSTĘPNE OD GŁÓWNEGO PATRONA SPOTKAŃ
DUNAJOWSKICH – 2015

4. **Bogdan Nowosiadły**, Dyrektor Obserwatorium Astronomicznego na Uniwersytecie Państwowym im. Iwana Franko we Lwowie

PROF.MICHAŁ HELLER – JAKO KOSMOLOG I TEOLOG

5. **Bronisław MJ Kamiński** (historyk myśli społecznej, ekonomista, eseista - Kudowa Zdrój Polska)

PRAWDA W KOSMOSIE. NA MARGINESIE POGLADÓW
KOSMOLOGICZNYCH KARLA POPPERA I HOIMARA VON
DITFURTHA

6. **Lana Perlulajnen**, poetka (Lwów, Ukraina)

100-LECIE TEORII WZGLĘDNOŚCI ALBERTA EINSTEINA

7. **Krzysztof Szymański**, dr filozofii (Kudowa Zdrój, Polska)
ULUGBEK – ASTRONOM I WŁADCA w XV WIEKU
8. **Wiktoria Zator**, uczennica 4 klasy, szkoły średniej w Kalnem (Pomorzany, Ukraina)
NIEBO W MOJEJ MODLITWIE
9. **Maciej Łukasz Zapiór**, dr astronomii, wykładowca Uniwersytetu Wysp Balearskich (Palma de Mallorca, Hiszpania)
PIĘKNO W NAUCE - UWAGI ASTRONOMA
10. **Hałyna Pahutiak**
MIĘDZY GWIAZDZISTYM NIEBEM A INSTYNKTEM MORALNYM
(UKRAIŃSCY HUMANIŚCI EPOKI ODRODZENIA O WSZECHŚWIECIE)
11. **Lubow Jankiw**, kandydat nauk fizycznych i matematycznych, wykładowca Państwowego Uniwersytetu „Politechnika Lwowska”, prezes astronomicznego towarzystwa we Lwowie. (Lwów, Ukraina)
KOŚCIÓŁ. BADANIE KOSMOSU.
12. **Anna Korżewa**, znawca sztuki, doktorantka Lwowskiej Narodowej Akademii Sztuki, wykładowca dekoracji oraz rękodzieła sztuki w Kolegium Państwowym im. Ivana Trusza we Lwowie. (Lwów, Ukraina)
DUSZA W KOSMOLOGII ORAZ W IKONOGRAFII I W SZTUCE.
13. **Walentyna Czorneńka**, uczennica 7 klasy, szkoły średniej w Dunajowie. (Dunajów, Ukraina)
CO MYŚLĘ, GDY SŁYSZĘ O KOŃCU ŚWIATA?
14. **Igor Kariveć**, kandydat nauk filozoficznych, wykładowca Państwowego Uniwersytetu „Politechnika Lwowska”. (Lwów, Ukraina)

Andrij Kadykało, kandydat nauk filozoficznych, wykładowca Państwowego Uniwersytetu „Politechnika Lwowska”. (Lwów, Ukraina)

WSPÓŁCZESNA UKRAIŃSKA KOSMOLOGIA. REALNOŚĆ CZY WYMYSŁ?

15. **Wołodymyr Suchyj**, mgr fizyki teoretycznej (Lwów, Ukraina)

OD „TUNELU” DO GWIAZD

Muzyka:

• **Wasył Gabalewycz**, skrzypek, członek orkiestry symfonii młodzieży akademickiej „INSO-Lwów”, student konserwatorium w Bratysławie. (Lwów, Ukraina – Bratysława, Słowacja)

Wystąpienia / dyskusje w szkole średniej w Dunajowie

1. **Olga Fedak**, dyrektor szkoły średniej w Dunajowie (Dunajów, Ukraina)

PRZYWITANIE UCZESTNIKÓW ORAZ ZAPROSZONYCH GOŚCI MIĘDZYNARODOWEJ KONFERENCJI NAUKOWEJ

2. **Hałyna Pahutiak**

OTWARCIE DZIECIĘCEJ WYSTAWY pt. „MÓJ WSZECHŚWIAT”

3. **Marija Wasylkiv**, pedagog-organizator szkoły średniej w Dunajowie. (Borsziw, Ukraina)

PREZENTACJA MULTIMEDIALNA – „SZLAK KALLIMACHA”

4. **Jerzy Łukasik**, dyrektor Zespołu Szkół im. Jana Pawła II w Kudowie Zdroju. (Kudowa Zdrój, Polska)

WSPÓŁPRACA WZBOGACA

5. Wystąpienia uczniów szkoły średniej z Dunajowa

ZAKOŃCZENIE SPOTKAŃ DUNAJOWSKICH – 2015

- **przy plebanii**

Ks. Józef Kuc

PODSUMOWANIE MIĘDZYNARODOWEJ KONFERENCJI
NAUKOWEJ. OGŁOSZENIE TEMATU – SPOTKAŃ
DUNAJOWSKICH - 2016

- **w cerkwi grekokatolickiej p.w. Narodzenia
NMP w Dunajowie**

O. Roman Czopań, proboszcz parafii grekokatolickiej p.w.
Narodzenia NMP

MODLITWA NA ZAKOŃCZENIE WRAZ Z
BŁOGOSŁAWIENSTWEM

Summary:

The report concerns the meeting that took place in Dunaiv, Ukraine in September 2015. Ukrainian and Polish scientists took part in this conference raising important issues of Renaissance cosmology as well as modern vision of the cosmos.

Keywords: Dunaiv, Ukraine, Meeting in Dunaiv, conference

Bibliografia

- Ziomek J.: *Renesans*. Wyd. 10, Warszawa 1995.

Łukasz A. Wawryniuk
(CBN IKRiBL)

Дунаївські зустрічі – 2014
Spotkania Dunajowskie – 2014
Meeting in Dunayiv – 2014
Red. ks. Józef Kuc. Dunajów 2015

Trzeba było czekać aż 540 lat, aby słynne w XV w. Spotkania Dunajowskie zostały wznowione. Tak zwane Biesiady Dunajowskie odbywały się w latach 1470-1472. Uczestniczył w nich wielki człowiek epoki Renesansu: słynny Filippo Buonaccorsi zwany Kallimachem, który przybył w 1470 r. na dwór arcybiskupa lwowskiego Grzegorza z Sanoka¹ w Dunajowie (koło Przemyślan na dzisiejszej Ukrainie). Słynny Grzegorz z Sanoka, w czasie pobytu w Wielkim Waradynie na Węgrzech, poznał tamtejszy dwór renesansowy i przeniósł do Dunajowa poznane tam obyczaje. Wśród nich był taki, o jakim napisał wspomniany Kallimach:

nie było miejsca, biesiady, wieczorów, wolnej chwili bez wzniosłej pogawędki; w jakiegokolwiek rozmowie pierwsze miejsce zajmowały roztrząsania naukowe. Nic przeto nie było godniejszego, nic bardziej szczytnego nad podobne obcowanie; wszystkie rozmowy toczono albo o cnocie, albo dla cnoty.²

Dunajów posiada bogatą historię i ma ogromne znaczenie dla kultury Ukrainy, Polski i Europy. Inicjatorami Spotkań Dunajowskich 4 września 2014 r. są dwie ważne osoby: Bronisław MJ Kamiński oraz ks. Józef Kuc – redaktor recenzowanej książki. Pierwszy z nich jest głównym redaktorem „Almanachu Kudowskiego”, przewodniczącym polskiej strony Forum Sudecko-Podolskiego oraz koordynatorem Międzynarodowego Ruchu Domowych Muzeów. Obecnie Spotkania Dunajowskie są także przeciwstawieniem języka używanego w dzisiejszych dyskusjach medialnych oraz odpowiedzią na brak wspólnotowości w Europie Środkowo-Wschodniej. Tak jak przed wiekami, tak i w XXI w., zgodnie z ideą „stołu renesansowego”³, prowadzone są

¹ Był kapłanem i rycerzem, walczył w 1444 r. w bitwie pod Warną.

² F. Buonaccorsi: *Życie i obyczaje Grzegorza z Sanoka, arcybiskupa lwowskiego*. Seria Wydawnicza LITERATURA DLA WSZYSTKICH, t. 9. Łódź 1994.

³ Jak pisał Kallimach: „żadne miejsce nie wymaga tak wielkiego uszanowania i tak

rozmowy w duchu dialogu i szerzenia humanizmu chrześcijańskiego. Spotkania Dunajowskie połączyły naukowców i sympatyków nauki w dyskusjach na tematy filozoficzno-literackie. Z tą jednak różnicą, że w 2014 r. zyskały one nowoczesny charakter. Wzięli w nich udział naukowcy, badacze, pisarze, działacze z sektora kultury i oświaty, politycy, urzędnicy, duchowieństwo, przedstawiciele mass mediów i inni. Jak zaznacza ks. abp. Wojciech Zaluski w artykule *Humanizm chrześcijański w XXI wieku*: „Spotkania Dunajowskie, rozumiane jako odnowiony Stół Renesansowy, mogą stać się jeszcze jednym miejscem dialogu i wspólnoty w odniesieniu do wyzwań współczesności”⁴.

Książka składa się z 4 części. W pierwszej zawarte zostały przemówienia i wystąpienia aktywnych uczestników Spotkań Dunajowskich z 2014 r. Ich tematyka jest bardzo różnorodna: humanizm chrześcijański w XXI wieku (główny temat spotkań), dehumanizacja świata, wychowanie humanistyczne, życie i działalność papieża Jana XXIII i Jana Pawła II.

Z rozdziału drugiego dowiemy się co jadł Filipp Buonaccorsi, poznamy tajniki *De honesta voluptate et bona valetudine*⁵ („O uczciwej przyjemności i dobrym zdrowiu”) – pierwszej książki kucharskiej autorstwa Platiny⁶, która ukazała się w 1470 roku w Rzymie. O powyższych sprawach pisze bardzo ciekawie prof. Jarosław Dumanowski z Uniwersytetu Mikołaja Kopernika w Toruniu. Natomiast Anna Korzewa porusza aspekty muzeów prywatnych i domowych. Proponuje ponadto nową praktykę muzeofikacji. Pod koniec tego rozdziału czytelnika czeka przegląd historii Dunajowa od 1386 roku do dziś. Nie brakuje danych demograficznych i nazwisk słynnych ludzi związanych z tą wsią, a niegdyś miastem.

Rozdział trzeci „Dunajowska kronika” to zestawienie przesłanych listów na Spotkania Dunajowskie 2014 przez osoby na nie zaproszone, a nie mogące doń przyjechać. Są wśród nich osoby z Włoch (Wanda Nowina-Konopka, Ludmiła Grygiel), Bułgarii (Maria i Warban Iwanowi), Niemiec (Piotr i Edmund Nowosielscy) czy Polski (ks. Jan Myjak, Andrzej Krupa, Józefa i Czesław Pakłowie). Całość rozdziału uzupełniają zdjęcia wpisów do kroniki, dokonane przez osoby uczestni-

uroczystego nastroju, jak stół, ponieważ on łączy śmiertelników do wspólnego życia, nad co nie może być nic ważniejszego, ani przedniejszego”.

⁴ Ks. abp. W. Zaluski: *Humanizm chrześcijański w XXI wieku*. W: *Дунаївські зустрічі – 2014/Spotkania Dunajowskie – 2014/Meeting in Dunajiv – 2014*. Red. ks. J. Kuc. Dunajów 2015, str. 27.

⁵ *On Right Pleasure and Good Health. A Critical Edition and Translation of De Honestate Voluptate et Valetudine*. By M. E. Milham. Tempe 1997.

⁶ Platina był prefektem biblioteki watykańskiej i wysokim dygnitarzem Państwa Kościelnego.

czące we wznowionych Spotkaniach. Rozdział ostatni to swoisty album. Na wysokiej jakości papierze kredowym pojawiają się pierwsze w książce zdjęcia w kolorze. Ukazują one zabytki Dunajowa (zamek, ratusz, kościoły i cerkwie, cmentarz, biblioteka), panoramy miejscowości, zdjęcia jej obecnych mieszkańców oraz szkołę, jej nauczycieli i uczniów. Całość wieńczą fotografie ze Spotkań Dunajowskich z 2014 r.

Praca zbiorowa, jaką są *Дунайський зустпичі – 2014*, jest ważną pozycją na polskim rynku wydawniczym. Wszystkie teksty w niej zawarte napisane są w języku ukraińskim oraz po polsku. To znacznie ułatwia ich odbiór, bo czytelnik nie musi znać języka ukraińskiego, by przeczytać artykuł napisany w tym języku. I odwrotnie – Ukrainiec nie musi znać naszego języka, by przeczytać chociażby wspomniany powyżej tekst prof. Jarosława Dumanowskiego. Minusem jest brak tłumaczenia opisów zdjęć na język polski w rozdziale IV oraz obecny spis treści tylko po ukraińsku. Układ treści jest bardzo dobrze przemyślany, bo zachowuje zgodność z kolejnością wygłaszanych tekstów w 2014 r. Dzięki temu czytający książkę może poczuć się tak, jakby był osobiście w Dunajowie podczas wznowionych Spotkań. Pod ważniejszymi tekstami znajdują się streszczenia w języku angielskim. Na uwagę zasługuje dobry skład książki i projekt graficzny. Dzięki temu dobrze się ją czyta, a treści są przejrzyste podczas lektury. W książce brakuje na końcu bibliografii. Pojawia się w niej ponadto wiele błędów edytorskich, interpunkcyjnych, ortograficznych, gramatycznych i stylistycznych. Nie jest to na pewno pozycja naukowa, a bardziej dobrze relacjonująca Spotkania Dunajowskie w 2014 r. publikacja. Pomimo tych niedociągnięć ze strony wydawcy, jest to publikacja cenna. Opisuje historyczne wydarzenie. Pozwala odkryć zapomnianą dziś miejscowość na Ukrainie, która u schyłku XV w. była miastem na prawie magdeburskim o pozycji europejskiej⁷. Gdyby Dunajów nie dał schronienia Grzegorzowi z Sanoka, a potem Kallimachowi, nikt pewnie dziś nie słyszałby o tej miejscowości. Pół tysiąclecia później, ponownie w Dunajowie, spotkali się przedstawiciele różnych narodów, by szerzyć ideę humanizmu chrześcijańskiego oraz stworzyć możliwość odrodzenia długoletniej współpracy między państwami europejskimi. Pozostaje tylko wierzyć, że reaktywowane po tylu wiekach Spotkania Dunajowskie będą odbywać się z powodzeniem przez wiele lat, a ich efektem będą coraz lepsze książki.

⁷ We Włoszech renesans rozwijał się od XIV w., w Europie Środkowej nieco później. W tym kontekście rozkwit renesansowy Dunajowa w latach 1470-72 zbiegł się z wielkim ruchem odrodzenia w Europie Zachodniej – stąd Dunajów należał do ośrodków wówczas przodujących.

Summary:

The reviewed book introduces the reader to the somewhat forgotten town of Dunaiv in Ukraine. Had not Dunaiv given a shelter to Gregory from Sanok, and then Philippus Callimachus, no one would probably know about this town today. Half a millennium later, again in Dunaiv, representatives of different nations met with the purpose to spread ideas of Christian humanism and to promote the revival of a long-standing cooperation between European countries – Poland, Ukraine and Italy.

Keywords: Dunaiv, Ukraine, Meeting in Dunaiv, book

Bibliografia**Źródła:**

- *Дунайські зустрічі – 2014 / Spotkania Dunajowskie – 2014 / Meeting in Dunayiv – 2014* . Red. ks. J. Kuc. Dunajów 2015

Inne:

- Buonaccorsi F.: *Życie i obyczaje Grzegorza z Sanoka, arcybiskupa lwowskiego*. Seria Wydawnicza LITERATURA DLA WSZYSTKICH, t. 9. Łódź 1994.

- *On Right Pleasure and Good Health. A Critical Edition and Translation of De Honse-ta Voluptate et Valetudine*. By M. E. Milham. Tempe 1997.

Andrzej Borkowski
(INiBI UPH)

**Wojciech Ossoliński: Żyzny żywioł / Žírny
živel. Překlad / Tłumaczenie František
Všetička. Olomouc / Prudnik 2014**

Twórczość poetycka Wojciecha Ossolińskiego wydaje się nie tylko frapującym przejawem walki artystycznej z tworzywem językowym, próbą odnalezienia czy też zdecydowania się na określoną „dykcję poetycką”, ale jest też unaocznieniem zaciętej i długotrwałej batalii, jak napisze twórca – „z własnymi myślami” (*Krzyż Walecznych*, s. 43). Te cechy jego postawy artystycznej, poszukiwanie własnej ekspresji, ale też różnaitość problemowa poszczególnych wierszy, odsyłają do codziennego trudu poety, który nie jest widoczny dla szerszej publiczności. Czytelnik obcuje bowiem z tekstami dopracowanymi i wysmakowanymi, gdzie ucichł już niemy dla czytelnika sprzeciw niesfornej myśli i opór tworzywa.

Można mówić o „dykcji poetyckiej” Ossolińskiego w kontekście ukształtowania wersyfikacyjno-genologicznego poszczególnych tekstów, jak też szerzej odnieść się spektrum znaczeń, jakie one niosą ze sobą. Cechą lirycznej rzeczywistości prudnickiego artysty słowa jest umiejętność tworzenia różnorodnych pod względem wersyfikacyjnym wypowiedzi literackich. Zdarzają się w tym wyborze utwory zdyscyplinowane formalnie, jak np. *Ballada* (s. 65), gdzie występuje dziesięciozgłoskowy wers ułożony w trzy równe czterowersowe strofy z wplecionymi na przemian rymami, ujawniającymi się w każdym drugim i czwartym wersie zwrotki:

Spróbuj dziś pogawędzić o niczym
Tulić się choć znowu trochę pada
Nie rozpaczaj, że chandra nas męczy
Z ciemnych myśli snuje się ballada
(s. 65)

Trudno oprzeć się wrażeniu, że źródłem zapożyczeń literackich jest tu romantyzm polski, a zwłaszcza piosenkowe wręcz teksty Adama Mickiewicza, odznaczające się wyjątkową melodyjnością, choć bliższą tradycją – nie tylko w tym zakresie – dla Ossolińskiego wydawać się mo-

że Bolesław Leśmian, szczególnie wrażliwy (o czym mało się pamięta) na walory dźwiękowe tworzywa językowego. František Všeťka wskazuje natomiast na inspiracje twórczością Jeremiego Przybory, a zwłaszcza Juliana Tuwima (s. 75), co nie wyklucza jednak głębszego zakorzenienia Ossolińskiego w polskiej tradycji literackiej. W istocie ta wrażliwość na muzyczność tekstu poetyckiego pojawia się już na poziomie tytułów poszczególnych utworów. Przykładem *Flecik*, przypominający w swej strukturze ludową pieśń: „Gęśli mi nie strugaj miły chociaż dusza lka / Drzewo chciało żeby flet nam pięknie grał” (s. 69). W swoistej odzie *Do wiersza* Ossoliński kładzie nacisk na stronę muzyczną utworu: „nie liczcie tych godzin i dni / pewnie sekundy trzeba / bym rezygnując ze słów / słyszał jak wiersz wreszcie śpiewa” (s. 27). Wrażliwość na melodyjność tworzywa bywa szczególnie wyzowaniem dla tłumacza. František Všeťka tę strofę zaprojektował brzmieniowo nieco inaczej, rezygnując z rymów krzyżowych na rzecz bliskości brzmienia ostatnich wyrazów w wersie 1. i 2. w strofie drugiej. O takim rozwiązaniu zdecydowała zapewne chęć jak najpełniejszego odzwierciedlenia sensu utworu w języku czeskim: „nepočítejte ty hodiny a dny / zřejmě je zapotřebí sekundy / abych rezignuje z určitých slov / slyšel jak báseň posléze pívá” (s. 26).

Omawiamy wybór wierszy prezentuje dość szeroką skalę tematyczną, skupioną przeważanie wokół prywatności, a więc miłości, przyjaźni, życia rodzinnego. Ossoliński unika w swej poezji problematyki ogólnospołecznej czy narodowej. I bez tego mikroświat artysty wypełniają poważne wyzwania codzienności, które związane są z relacjami z bliskimi, rozeznaniem własnych pragnień i uczuć. Nie jest to jednak prosty autotematyzm, ale szczerą chęć pokazania własnej osobności i tożsamości emocjonalnej, ocalenie w słowie poetyckim intymnych więzi, jak też pragnienie zdystansowania się wobec świata, który wikła człowieka w labirynt nierozstrzygalnych nieraz tragicznych konfliktów – egoizm czy altruizm (*Sylwester*, s. 33)? Wyjściem z tej pułapki świata okazuje się niekiedy ironia, śmiech, a w końcu ucieczka w marzenia, czego wyrazem może być tak sfunkcjonalizowany obraz nocy polarnej (*List do przyjaciela*, s. 9).

Niewątpliwie ważkim tematem w twórczości Ossolińskiego jest szeroko rozumiana miłość, również w jej odmianie erotycznej. Poeta sięga tu do, wydawałby się, zużytych już obrazów-symboli, czego przykładem wiersz *Rózo* (s. 63). Nie sposób tu wymienić całego zasobu znaczeń w kulturze rodzimej i europejskiej, związanych z tym kwiatem, jednak może warto odnotować, iż poświęcili „róży” swe wiersze: Jan Kochanowski, Daniel Naborowski, Wacław Potocki, Bolesław Leśmian czy Kazimiera Iłakowiczówna, widząc w niej znak żywej miłości naznaczonej jednak szczęściem i cierpieniem. Wyjątkową cechą

twórczości prudnickiego autora wydają się jej rejestry emocjonalne, które niekiedy zbliżają się do szczytów, jakie wyznaczył poezji Rainer Maria Rilke. Tak jest w wierszu *Uporządkowanie* (s. 23), który może przypominać wiersze *Przekwitła* czy *Los kobiety* austriackiego poety. Z bliższych czasowo nawiązań narzucają się genialne *Błyski* Julii Hartwig, która nieraz pisała o złudzeniu naszej kontroli nad światem, co przejawia się w pragnieniu nieustannego porządkowania siebie i innych.

Dodatkowym walorem wyboru wierszy Wojciecha Ossolińskiego jest jego dwujęzyczny kształt. Daje to szansę pełniejszego oglądu tej twórczości, która w translatorskim trudzie ujawnia tajemnicze terytoria muzyczności i sensu tekstu poetyckiego.

Summary:

The bilingual collection of poetry by Wojciech Ossoliński is an interesting proposition for the reader. The author creates texts, focusing on important existential problems of humanity: love, friendship, family relations. The book echoes Polish authors Julian Tuwim, Jeremi Przybora and others. It shows the microcosm of the artist who struggles with language and his thoughts, defining his own identity through a network of personal connections and relationships with other people.

Keywords: Wojciech Ossoliński, poezja polska, przekład czeski

Bibliografia

Źródła:

- Ossoliński W.: *Żyzny żywioł / Žirný živel*. Překlad / Tłumaczenie F. Všetického, Olomouc / Prudnik 2014, 80 s.

Opracowania:

- Všetického F.: *Krawędź rozwoju*, w: *Żyzny żywioł / Žirný živel*, Olomouc / Prudnik 2014, s. 74-76.

III.

Twórczość

Dawid Karpuk

(Grupa artystyczna W.Czasy Literackie)

System eliminacji gęb i mórd
Módlmy się! Krzyknął z tłumu przerażony głos
Gęba przy gębie stały wszystkie chaotycznie równo
Biało-czarny motłoch przed gabinetem strachu
Ciszę lęku przerywały wtryskowe: jak to? po co Ci to?
Zapach przepoconych dłoni wdzierał się w nozdrza
przechodniów
Szum płynącej krwi dudnił w uszach
zmęczone portierki
Jęk ulgi regularnie odliczał upływający czas
dwa kwadransy na gębę, bez ducha świętego, bez Niego
Pierwszy szkody tego ranka, gębi krzywy szkody żalu
Gęba za gębą i morda za gębą równo odliczone
na ostrzał, nieliczne tylko na przypał, na szczęście.
...

Poezja jest jak kobieta
zawsze gorąca i pełną emocji
Poezja jest jak wino
przez lata dojrzewająca
a im starszą tym lepsze
Poezja jest zawsze na czasie
tylko czasami...
czasami na krótką chwilę
może być zapomniana

24.03.2013 Pruszyń

Pół dnia w burdelu
niby dźwięk niema
ale burdel to burdel.
Zagłębiam się w zadumę
powoli coraz głębiej.
Krzyk - cofam się
Chwilą spokoju, może dwie
znów się zamyślam.
Już wiem!
Burdel architektoniczny
nie dla mnie
ich przyjemności.
Śladami stąd
z trzeciego piętra.

Kultura umarła, czy dawno?
Średnio raz na tydzień - gdy jest promocja
Kultura umiera znów
a my ostatni kultury rycerze
czekam na zryw
już nie nasz stawy zbroi pordzewiałe
stoimy na placach
dostajemy ronda ulice
poeci nie umierają
wszyscy chowają się do szuflady
przed promocją - kolejną
Artyści za satelitami, obrazami
całą reszta po kątach.
Kultura nie żyje
jest eney i lemon
a nas już nie ma.

Danuta Kobylecka

(Nysa)

KRÓTKA HISTORIA

Dwa skrzydła rozrzucone
Targane codziennością ciągłego niespełnienia
Tkwią obrosłe zielonością pozoru
Samotne
Wiatr zrywa bluszcze przytwierdzenia
Trwania bezpiecznego
Iluzji spełniania
Zbliża pierzastych jednoskrzydłych
Daje szanse scalenia
Współ kotwice swe uwalniają
By wzlatywać razem
Ta perspektywa świat widzi inaczej

PRZYŁĄDEK MYŚLI WYCZERPANYCH

Wiatr wywiewa zaległe pokłady
Kłębionych pragnień i niespełnień nędznych
Teraz w białej grzywie fali
Dzikim pędem gnane
Giną rozbite o skały
Bryza oczyszczenia
Ciężar lżejszy – przestrzeń
Czas uspokojenia

W duszę mackami przywiera
Istotność naszego znaczenia

Carbo da Roca

26.07.15 Portugalia

DO LITWINA

Kurhan czynów złych
Nieżyczliwe rodzi myśli
Żal bliznę kładzie między pokolenia
Pamięć nie umiera
Zaprzeszłe dobro i zło
Spada w terażniejszość
I nasze jestestwo naznacza
Jak długo - od nas zależy

Niczego nie chcę zawłaszczyć
Niczego narzucać
Do wspomnień pragnę zajrzeć
Czas zamknięty w kamieniach dotknąć
Na Twojej ziemi ocalić co pozostało
By wspólnej próżni niebytu
Nieopatrzenie nie stworzyć.
sierpień 2012

TA JEDYNA

Ona mu teraz opoką.
Troskliwa, słucha jego myśli
bicia serca i oddechu.

Dogląda ducha i cielesności.
Ostrożnie przyjmuje terażniejszość.
W lustrach oczu nosi odbicia
minionych chwil.
Trwa dla miłości dojrzałej spełniania
dziś, jutro i zawsze

listopad 2012

ŻYCIE W NAZARE

Odpywasz falą konieczności
By byt dostatkiem zapełnić
Na zdradzieckiej unosisz się toni
Korek w oceanie,
Życie moje
Słony od potu i wody
Łśniesz w słońcu mocny i smagły
Sieci zarzucasz
Santa Maryja, czy też myślisz o mnie
Dom ciepły trzymam dla ciebie
Kolejny zachód spotykam na klifie
Razem ze słońcem gaśnie nadzieja
Jeszcze nie teraz, nie dziś
Rano przywdzieję kolejną spódnicę
Znacząc kolejny dzień rozłąki
Czekam
Otulam wierną miłością ciebie
Byś był bezpieczny

Portugalia 2015

Listy do redakcji

*W odpowiedzi Adamowi Wiercińskiemu
(„Za szybkie pisanie”, „Indeks” 2015, nr 7-8)*

W imieniu kolegium redakcyjnego czasopisma „Inskrypcje. Półrocznik” dziękuję za zainteresowanie, jakie łaskawie okazał Pan krótkiemu szkicowi *Przedstawiciele polskiej literatury i kultury na Podolu – zarys sylwetek* („Inskrypcje. Półrocznik” 2015, z. 1, s. 41-45) napisanemu przez Autorkę z Ukrainy. Ganna Zakharkova, a po polsku pewnie Hanna Zacharkowa, to pasjonatka polskiej literatury i kultury. Jako studentka filologii polskiej pilnie uczyła się naszego języka, śpiewała polskie piosenki i koledy, brała aktywny udział w studenckim życiu kulturalnym. Przyjechała bodaj do Polski z ogarniętego dziś wojną Doniecka, zdając najpierw trudny egzamin ustny i pisemny z języka polskiego w Ambasadzie Polskiej w Kijowie. Mogę o tym zaświadczyć, gdyż byłem tego świadkiem. Z pewnością kilka lat studiów na wyższej uczelni dla osoby spoza Polski na wymagającym kierunku, jakim jest polonistyka, to obciążenie psychologiczne oraz finansowe, ale też wielka szansa na rozwój intelektualny i osobowy. Pani Hanna (wołano na nią tutaj Ania) Zacharkowa ukończyła te niełatwe studia. Nie wiem, jakie są jej dalsze losy...

Przyznaję, że wahaliśmy się, czy warto publikować tekst, który z perspektywy możliwości wyczerpania tematu, jak i poprawności języka polskiego ma określone mankamenty. Wygrał jednak interes dialogu. Nam Polakom nieraz trudno zrozumieć, że Kresy to dziedzictwo kilku narodów. Nie można zaprzeczyć, że kultura polska dominowała tam przez kilkaset lat, ale obecnie nie ma tam najwyższego statusu. Sądzę, że nie za dużo o niej dziś wie nawet dobrze wykształcony Ukrainiec. Można nad tym ubolewać, jednakże nie może ten szlachetny skądinąd żal przesłaniać realiów społeczno-politycznych. Poza tym dla osoby z Ukrainy polskie nazwy miejscowe brzmią obco i stąd „zukrainizowanie”, może lepiej – ich „ukresowienie”. Sądzę, że lepiej by było, gdyby tekst powstał w języku ukraińskim, widać bowiem, że autorka nie poradziła sobie do końca z kulturą języka polskiego. Nie zwalnia to jednak zespołu redakcyjnego, szczególnie jego polskiej części, także recenzentów polskojęzycznych, z imperatywu dbałości o jakość mowy polskiej oraz redaktorów zeszytu z obowiązku dokładnej korekty.

Zadaną nam lekcję „niespieszności” traktujemy też jako swoistą przestrożę, ażeby niespecjalnie mobilizować autorów zagranicznych do używania języka polskiego w wypowiedziach naukowych. Stąd też przyjęliśmy twardą zasadę, że najlepiej będzie, gdy będą wypowiadać się w języku „swoim”, jak chciał Józio, czy też „swojskim”, jak chciał „profesor” Pimko, bohaterowie *Ferdydurke* Witolda Gombrowicza.

Z wyrazami szacunku
Andrzej Borkowski – redaktor naczelny

***Redakcja czasopisma
„Inskrypcje. Półrocznik” zaprasza
wszystkich zainteresowanych
do współpracy naukowej***

Kontakt: ikribl@wp.pl

Redakcja nie zwraca tekstów, które nie zostały zamówione. Autorzy decydujący się na opublikowanie swych prac w „Inskrypcjach” proszeni są o załączenie oświadczenia, iż nie zostały one wcześniej opublikowane i nie są przewidziane do druku w innych wydawnictwach. Teksty prosimy nadsyłać na adres poczty elektronicznej **ikribl@wp.pl** w postaci dokumentu programu Word. Teksty kierowane są do recenzji wydawniczej. Decyzję o druku artykułu podejmuje kolegium redakcyjne.

